

L. FOURNEREAU

& J. PORCHER

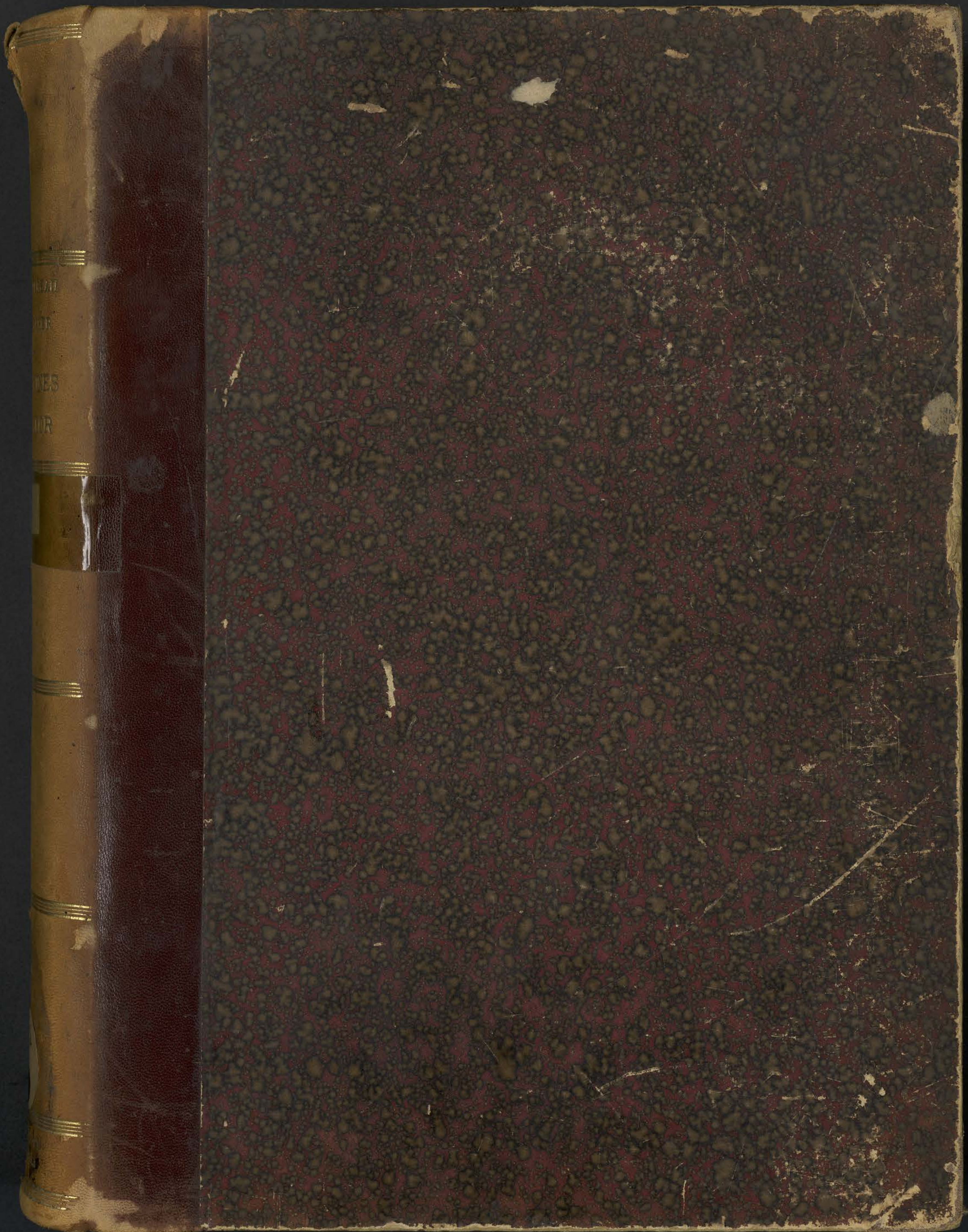
LES RUINES

D'ANGKOR

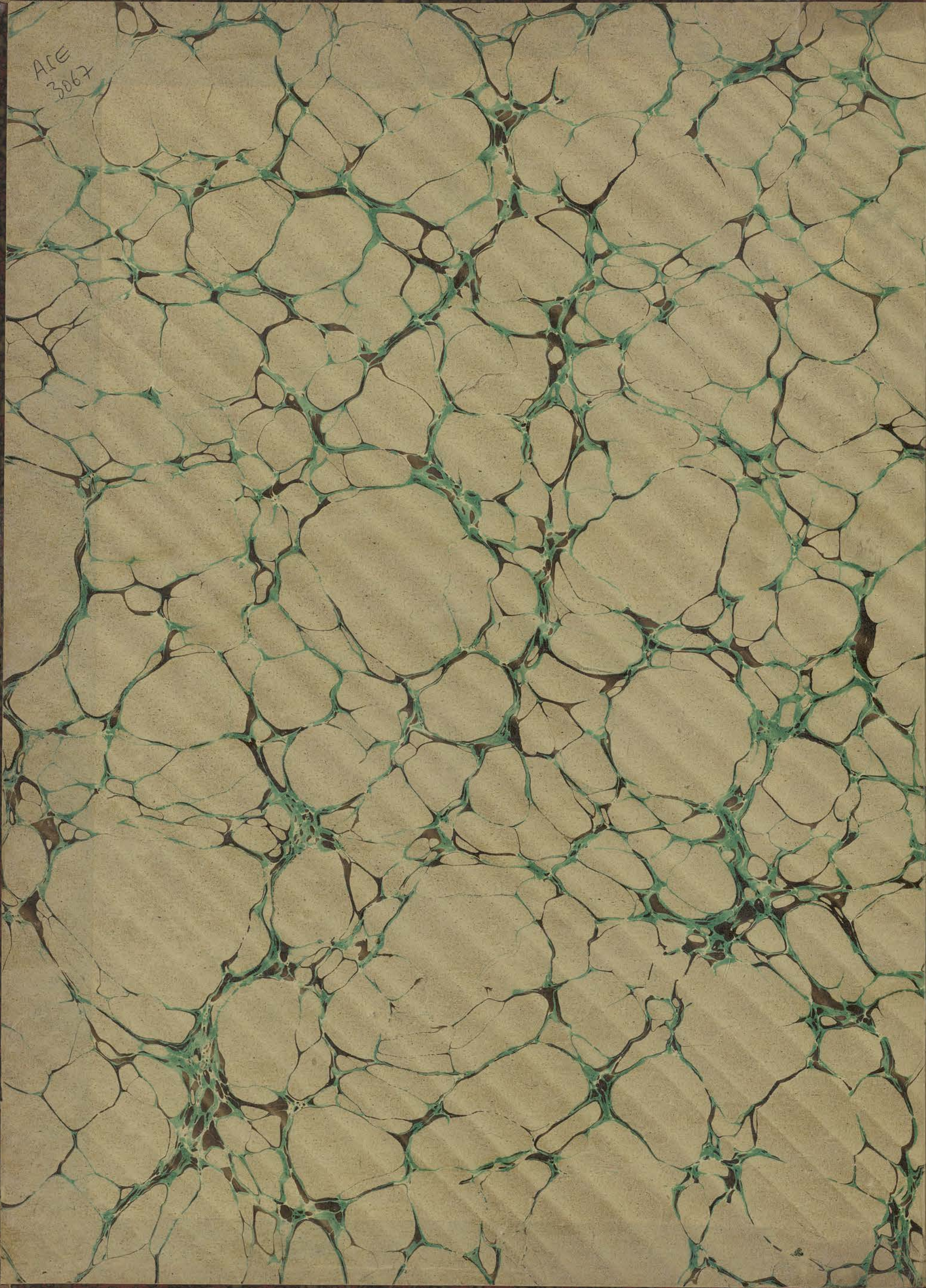
AST
3067

B⁴

BIBLIOTHEQUE
COLONIALE

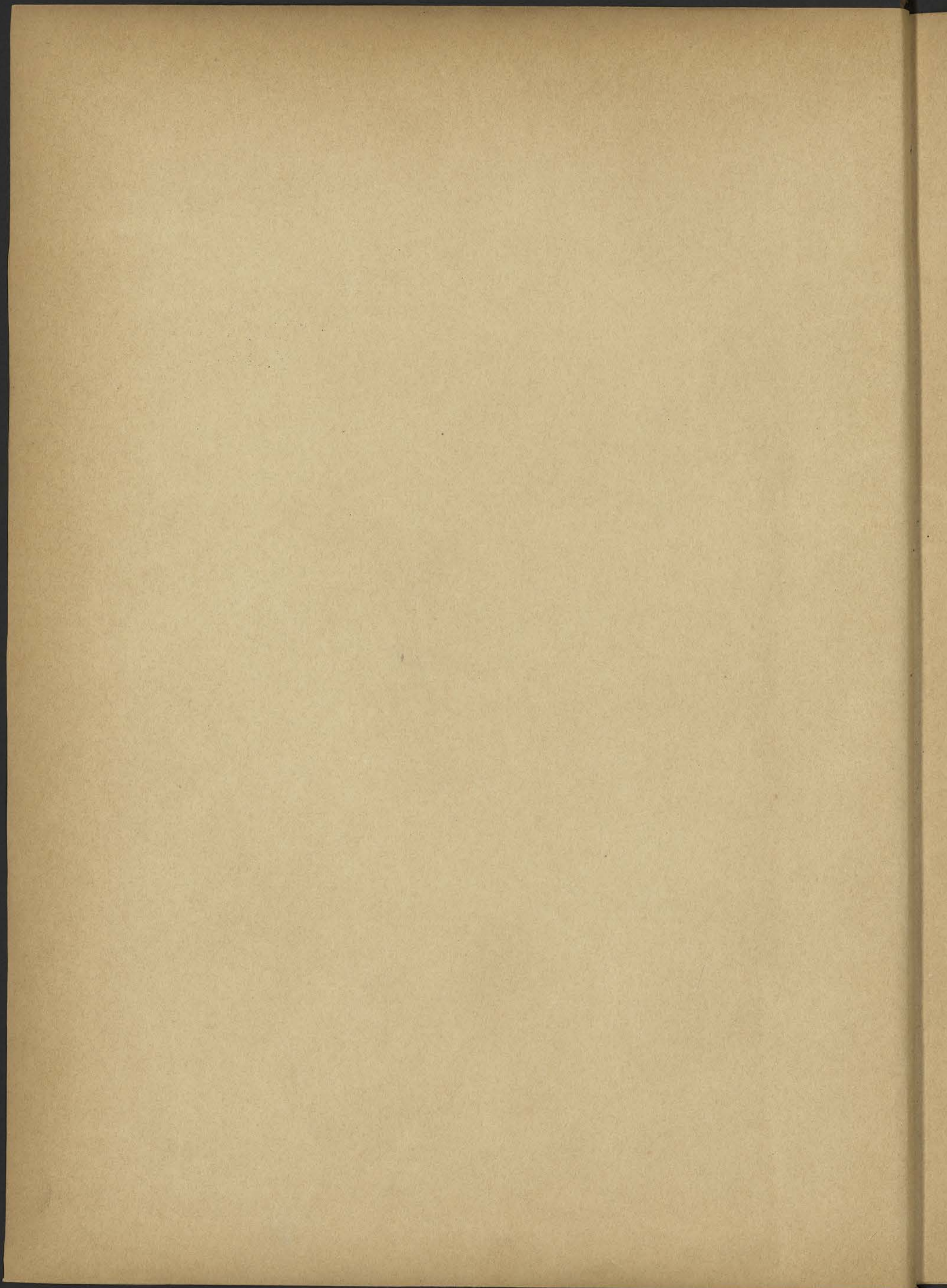


ACE
3067



CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE

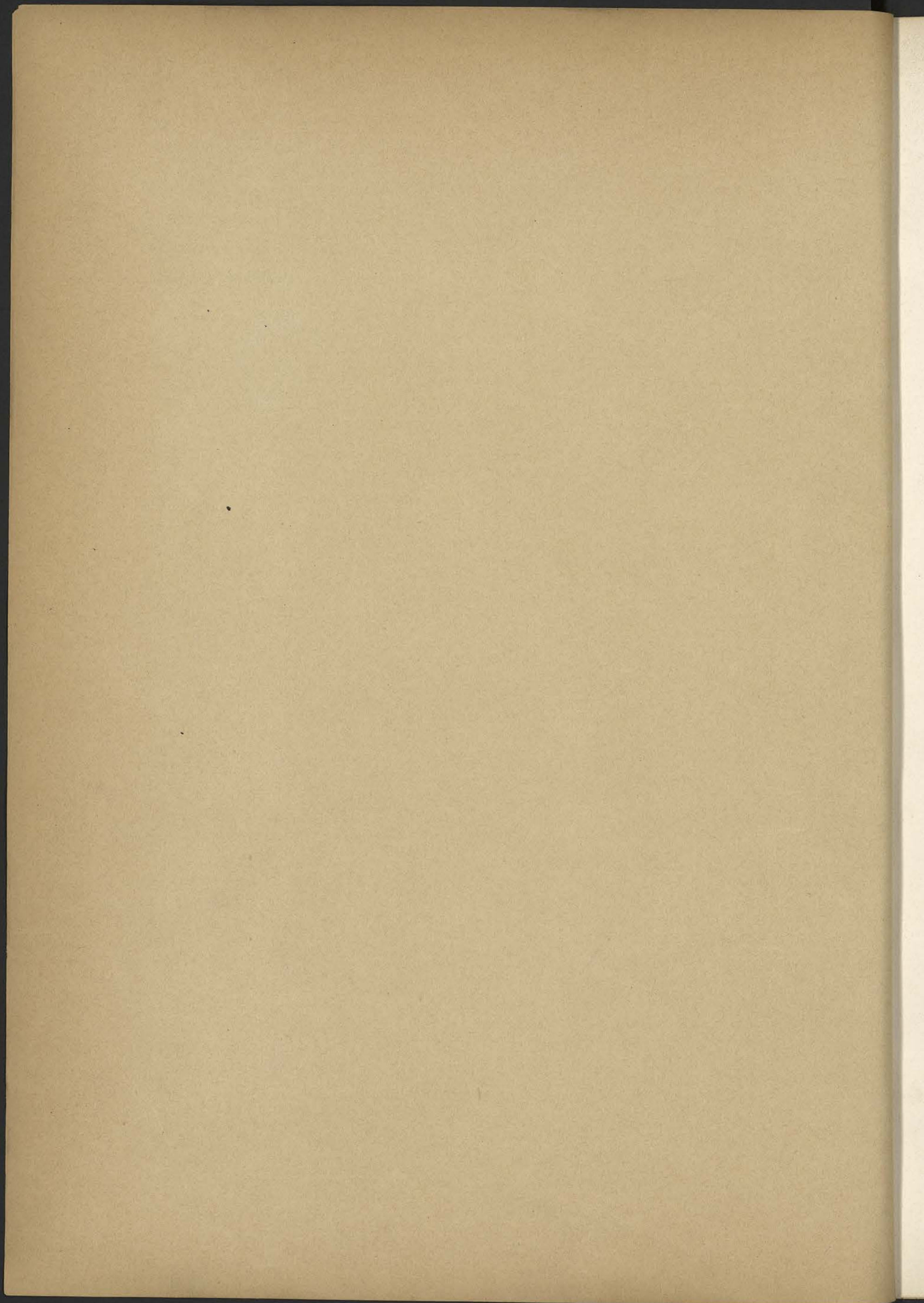




ASE 3067



CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE



Service de Documentation
Musée de la France d'Outre-Mer



CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE



LES RUINES D'ANGKOR



BIBLIOTHEQUE
ET DE MUSEE
MUSEE DE CHARTRES
MUSEE DE CHARTRES



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND RUE FULBERT

Droits de reproduction et de traduction réservés

Service de Documentation
Musée de la France d'Outre Mer

BIV-3(1)

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN

BIBLIOTHÈQUE

ASE 3067

LES
RUINES D'ANGKOR

ÉTUDE ARTISTIQUE ET HISTORIQUE

SUR LES MONUMENTS KHMERS DU CAMBODGE SIAMOIS

PAR

LUCIEN FOURNEREAU

ARCHITECTE

CHARGÉ D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

ET

JACQUES PORCHER

PROFESSEUR A L'ÉCOLE MUNICIPALE J.-B. SAY



Ouvrage illustré et accompagné de cent planches en phototypie et d'une carte



PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1890

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

BIBLIOTHEQUE

1974

REVUE D'ARTS ET DE SCIENCES



UNIVERSITY OF TORONTO

1974

UNIVERSITY OF TORONTO

Plusieurs volumes déjà ont été consacrés à l'étude des monuments khmers : tous sont d'une lecture attachante, amusante même. Mais quand on a fini la dernière page et qu'on cherche à résumer l'œuvre qu'on vient de lire, on éprouve un véritable sentiment de fatigue, et l'on constate avec étonnement qu'on n'a à peu près rien retenu. C'est que dans tous ces ouvrages d'ensemble les descriptions de monuments, les explications techniques, les renseignements historiques, les tableaux de mœurs, les légendes poétiques et religieuses, jusqu'aux récits de chasse, tout se trouve réuni et mélangé. Il en résulte une confusion extrême et une impossibilité absolue de se rendre un compte exact de l'architecture khmère.

Nous avons cherché avant tout à être clairs, et à donner un ouvrage qui fût véritablement une étude complète et précise. Nous avons donc éliminé de parti pris toutes ces aventures merveilleuses dont les voyageurs sont si prodigues. On ne verra ici ni dramatiques poursuites de buffles à travers les rizières, ni chasses émouvantes d'éléphants, dans lesquelles l'auteur allie toujours le sang-froid imperturbable au courage indompté. On n'entendra parler ni de tigre se glissant la nuit jusqu'au campement et arrêté net d'une balle entre les deux yeux, ni de serpents déroulant

leurs tortueux anneaux à travers les herbes et cloués au sol par un kriss agile. On n'aura pas à soupirer sur les douleurs d'une femme jaune ou noire, ange incompris qui se meurt d'amour pour l'irrésistible Européen. Nous avons renoncé à tous ces artifices, éléments grossiers de succès. Notre livre y perdra sans doute en charme, il y gagnera en clarté. Il sera moins lu, mais il le sera mieux.

Notre intention a été de donner une description d'Angkor et des monuments qui s'élèvent dans la même province. Mais il fallait au préalable renseigner le lecteur sur la région qui renferme ces étonnantes ruines et sur les pays qu'on traverse pour y arriver. Une première partie, composée de quatre chapitres, permet de jeter un coup d'œil rapide sur la Cochinchine, le Cambodge et le royaume de Siam. Nous y avons cherché moins à apprendre rien de neuf qu'à réunir, en les résumant, les documents contenus dans d'autres ouvrages plus importants¹.

Sur les dix chapitres de la seconde partie, cinq sont consacrés à l'étude minutieuse des ruines hhmères. Nous avons utilisé pour ce travail les publications de nos devanciers², en les complétant et en les corrigeant au besoin grâce aux documents inédits que la mission Fournereau a rapportés³. Chaque description suit un ordre identique : après avoir indiqué l'aspect général, elle entre dans le détail des parties, insiste sur les motifs de décoration et termine par des renseignements succincts sur la date de la construction. Cette similitude de plan présentait un inconvénient, la monotonie; mais elle offrait le premier des avantages, la clarté.

Les cinq autres chapitres traitent de diverses questions qui se rattachent directement au sujet principal. L'un donne un résumé de l'histoire de l'ancien Cambodge, depuis la fondation de ce royaume jusqu'à nos

1. *Annuaire officiel de la Cochinchine*. — Lanessan : *L'Indo-Chine française*. — Rambaud : *La France coloniale*. — Bouinai et Paulus : *L'Indo-Chine française contemporaine*. — Lemire : *Le royaume du Cambodge*. — E. Reclus : *Géographie générale*. — *Tour du Monde*. — *Revue de la Soc. de Géog.* — *Revue française*.

2. Mouhot : *Voyages en Indo-Chine (Tour du Monde)*. — D. de Lagrée et F. Garnier : *Voyage d'exploration en Indo-Chine*. — Moura : *Le royaume du Cambodge*. — Delaporte : *Voyage au Cambodge*.

3. On verra au chap. I de la seconde partie quels ont été les résultats obtenus par la mission Fournereau en 1887.

jours. Un autre expose brièvement les doctrines brahmaniques et bouddhiques¹, dont la connaissance est indispensable pour l'étude de ces monuments, puisqu'ils avaient tous une destination religieuse. Un troisième aborde une matière non moins importante, mais moins bien connue : les Inscriptions, dont la lecture définitive ferait faire un si grand pas à l'histoire de l'Asie orientale². Dans un quatrième, nous avons réuni tous les renseignements généraux sur les matériaux employés par les Khmers, sur leurs procédés de construction et de décoration, sur leurs principaux motifs ornementaux, sur le rôle qu'ils ont attribué à la couleur. Le dernier enfin tente une comparaison entre cet art si original et ceux de l'Inde, la Chine, l'Assyrie et l'Égypte, comparaison bien brève sans doute, bien incomplète et bien timide, mais qui sera peut-être une indication pour une plume plus compétente.

Les illustrations qui accompagnent le texte sont absolument inédites : ce sont des reproductions phototypiques des photographies dont quelques-unes ont été prises au Musée khmer du Trocadéro, le plus grand nombre tirées sur les lieux mêmes par la Mission de 1887³.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier tous ceux qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils et nous soutenir de leurs encouragements : d'abord le Ministère de l'Instruction publique qui, sur la proposition de M. Kaempfen, a décidé la Mission de 1887, et, sur celle de M. Xavier Charmes, nous a accordé une subvention pour la mise au jour des documents rapportés; la Direction des Beaux-Arts, qui a acheté les Restaurations d'Angkor-Vat et de Bapuon exposées aux Salons de 1889 et 1890; M. Baumgart, dont la bienveillance et l'appui ne nous ont jamais fait défaut; MM. Hamy, Aymonier et Barth, qui, avec une courtoisie dont nous leur sommes très reconnaissants, nous ont

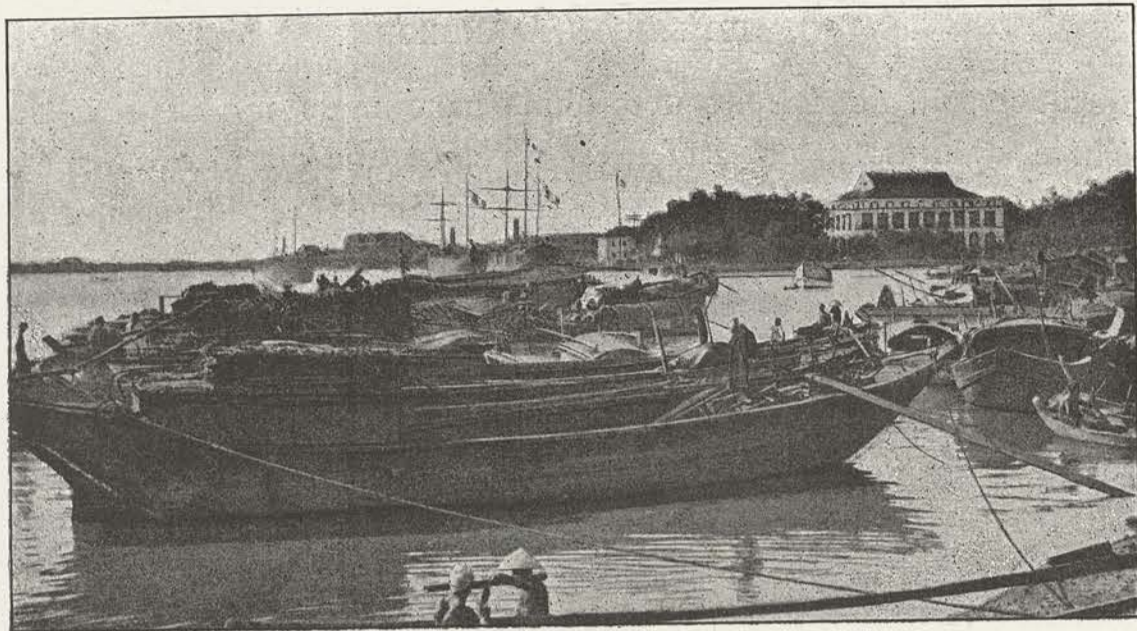
1. Principaux ouvrages consultés : Ménard : *La Mythologie dans l'Art*. — Barth : *Les Religions de l'Inde*. — E. Burnouf : *Revue des Deux-Mondes*. — *Dictionnaire des Sciences morales*, passim.

2. L'étude en a été entreprise par MM. Aymonier, Barth et Abel Bergaigne, qui ont publié le résultat de leurs travaux dans le *Journal Asiatique* et dans les Notices et Extraits de l'Académie des Inscriptions.

3. Un deuxième volume sert de complément à cet ouvrage. C'est un album de cent planches en phototypie, contenant de nouveaux documents sur l'Architecture, la Sculpture et la Céramique.

permis de faire appel à leur haute autorité en ces matières; enfin MM. Bailly, Ch. Garnier, de Baudot et Loviot, qui se sont intéressés à notre œuvre et nous ont donné des marques de sympathie qui nous sont précieuses.

L. F. — J. P.



MESSAGERIES MARITIMES

PREMIÈRE PARTIE
DE SAIGON A ANGKOR

CHAPITRE PREMIER

SAIGON

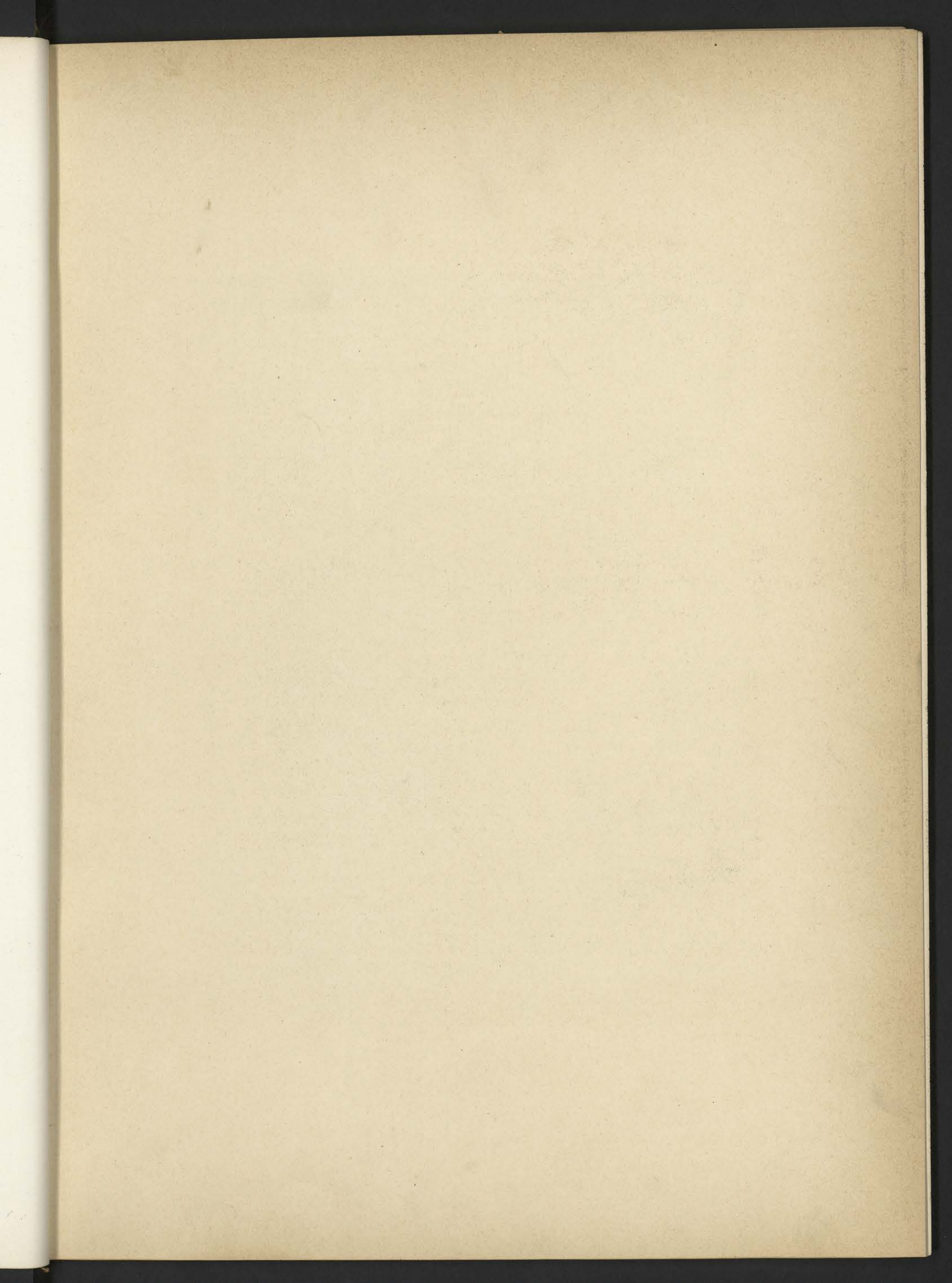
Quand les Grecs de Xénophon, après avoir traversé au prix de mille fatigues les rudes montagnes de l'Asie Mineure, arrivèrent sur les bords du Pont-Euxin, ils saluèrent la mer avec des cris d'enthousiasme, comprenant que leurs souffrances étaient désormais finies. On éprouve un sentiment analogue lorsqu'après trente jours de navigation on aperçoit enfin la côte où l'on va débarquer. Une ligne sombre apparaît d'abord à l'horizon au-dessus des vagues : à mesure qu'on approche, elle s'élève et devient plus nette. Bientôt on distingue un promontoire couvert d'arbres : c'est le cap Saint-

Jacques, qui domine les flots d'une hauteur de 139 mètres. Un phare s'y dresse, dont le feu est visible à une distance de trente milles; un sémaphore permet de communiquer avec les navires au large, dont la présence est signalée à Saïgon par le télégraphe. Un peu plus loin, une petite pagode, consacrée au dauphin, le protecteur des naufragés, semble une protestation contre l'envahissante civilisation occidentale.

On laisse le cap Saint-Jacques à l'est pour entrer dans le Soirap, embouchure du Don-naï, que l'on remonte jusqu'à la rivière de Saïgon. Le fleuve est très animé : de grands vapeurs et d'élégants voiliers européens y croisent des jonques chinoises à la poupe gigantesque, et des sampans annamites surmontés tous en leur milieu d'une sorte de hutte, demeure du batelier et de sa famille. Les rives, très éloignées l'une de l'autre, sont plates et monotones. Elles présentent quelques bouquets de cocotiers où gambadent des singes, mais plus souvent d'inextricables taillis de palétuviers, dont les racines, tortueuses, enchevêtrées, s'avancent à une assez grande distance du tronc et s'enfoncent profondément dans la vase, accroissant ainsi sans trêve l'empiètement de la terre sur l'eau. Un monde d'oiseaux, des aigrettes, des milans, des aigles de mer, planent en criant au-dessus du fleuve, ou par instant se laissent tomber sur un poisson qui s'aventure trop près de la surface, et ce fourmillement d'êtres donne une idée de la vie intense de ces contrées tropicales.

Aux taillis succèdent les rizières : des indigènes y travaillent, jambes nues, plongés dans la boue jusqu'au jarret : des buffles à la tête énorme, au regard farouche, y errent en liberté. En entrant dans la rivière de Saïgon, non moins sinueuse que la Seine à Paris, mais autrement large et profonde¹, on entrevoit des toits et une forêt de mâts. Un dernier détour, et l'on atteint des estacades en bois près desquelles de nombreux navires sont à l'ancre; des

1. La profondeur et la largeur sont telles, que les navires des Messageries maritimes et les grands transports de l'État déchargent à quai et virent de bord sans difficulté.





PROTOTYPE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

SAIGON
RUE CATINAT

sampans chargés de fruits vont rapidement de l'un à l'autre ; sur le quai se presse une foule bruyante, où les vêtements européens et les uniformes français contrastent avec les robes chinoises et les larges pantalons annamites. Nous sommes à Saïgon, la capitale de nos établissements d'Extrême-Orient.

*
* *

On a souvent prétendu que le Français, plein d'audace et d'énergie pour la conquête, n'avait pas assez d'esprit de suite pour coloniser les territoires soumis. Sans parler de l'Algérie, dont le développement est si rapide, l'aspect seul de Saïgon suffit à montrer combien ce reproche est peu fondé. Il y a moins de trente ans, Saïgon n'était qu'une réunion de huttes bâties sur pilotis : aujourd'hui, c'est une magnifique ville de 18,000 habitants¹, percée de belles et larges rues, ornée de monuments et de jardins. Son commerce, qui, en 1860, atteignait à peine cinq millions de francs, a dépassé cent vingt-six millions en 1887² et son port a reçu près de cinq cents navires. Ces chiffres ne manquent pas d'éloquence.

La ville de Saïgon a la forme d'un trapèze, dont trois côtés sont formés par des lignes naturelles : la rivière de Saïgon à l'est, l'arroyo chinois au sud, l'arroyo de l'Avalanche au nord.

Elle est traversée à peu près en son milieu par la rue Catinat, qui part du bord même du fleuve et va jusqu'au Château-d'Eau, près du cimetière européen. C'est, avec le quai du Commerce et le quai Primauguet, l'artère la plus animée. Sa chaussée en macadam est entretenue avec soin et fréquemment arrosée, précaution nécessaire contre la poussière. Ses larges trottoirs, plantés d'arbres dont l'ombrage est inappréciable sous ce brûlant soleil, sont bordés de maisons élégantes. De nombreuses boutiques à physionomie euro-

1. *Annuaire de la Cochinchine*, année 1887.

2. De Lanessan : *L'Indo-Chine française*, page 429.

péenne vous feraient supposer que vous suivez la rue de la Paix, sans tous les Chinois qui les peuplent : les uns apparaissent derrière leurs vitrines, le nez surmonté de grosses bésicles, et penchés sur les bijoux qu'ils polissent ; d'autres, le torse nu, repassent le linge, blanchisseuses d'un nouveau genre ; d'autres enfin trônent gravement dans les bazars, au milieu de tous ces bibelots dont les Européens sont si amateurs.

A peu près à moitié de sa longueur, la rue Catinat est coupée par le boulevard Bonnard, sur lequel s'aperçoit la statue de Francis Garnier.

Un peu plus loin, elle s'épanouit en une large place, où se dresse la Cathédrale. C'est un lourd monument surmonté de deux tours carrées, qui rappelle vaguement nos églises romanes. Le gros œuvre est en granit et en briques rouges. A l'intérieur, le long de chacun des piliers de la nef s'élèvent des colonnes de fonte qui supportent l'ossature en fer des arcs et des voûtes.

Cette même place est décorée du Presbytère et d'un magnifique Hôtel des postes et télégraphes.

Au bout de la rue, le Château-d'Eau est destiné à répartir l'eau dans toute la ville.

Derrière la Cathédrale, la rue Catinat est coupée à angle droit par le boulevard Norodom : à l'une des extrémités se montre le Palais du gouvernement, à l'autre les Casernes d'infanterie de marine.

Peu de villes de France possèdent un Hôtel de préfecture comparable au Palais du gouvernement. Qu'on imagine un immense monument rectangulaire, long de 80 mètres, flanqué de deux ailes : l'avant-corps, orné d'un fronton, est couronné par un comble à pans, surmonté d'un paratonnerre. Le rez-de-chaussée et le premier étage présentent une galerie percée de larges baies cintrées, à travers lesquelles l'air circule sans être arrêté par aucune vitre¹. Devant

1. A Saïgon, les fenêtres de toutes les maisons sont munies seulement de persiennes en bois ; l'Hôpital et certaines salles du Palais du Gouvernement possèdent seuls des fenêtres vitrées.

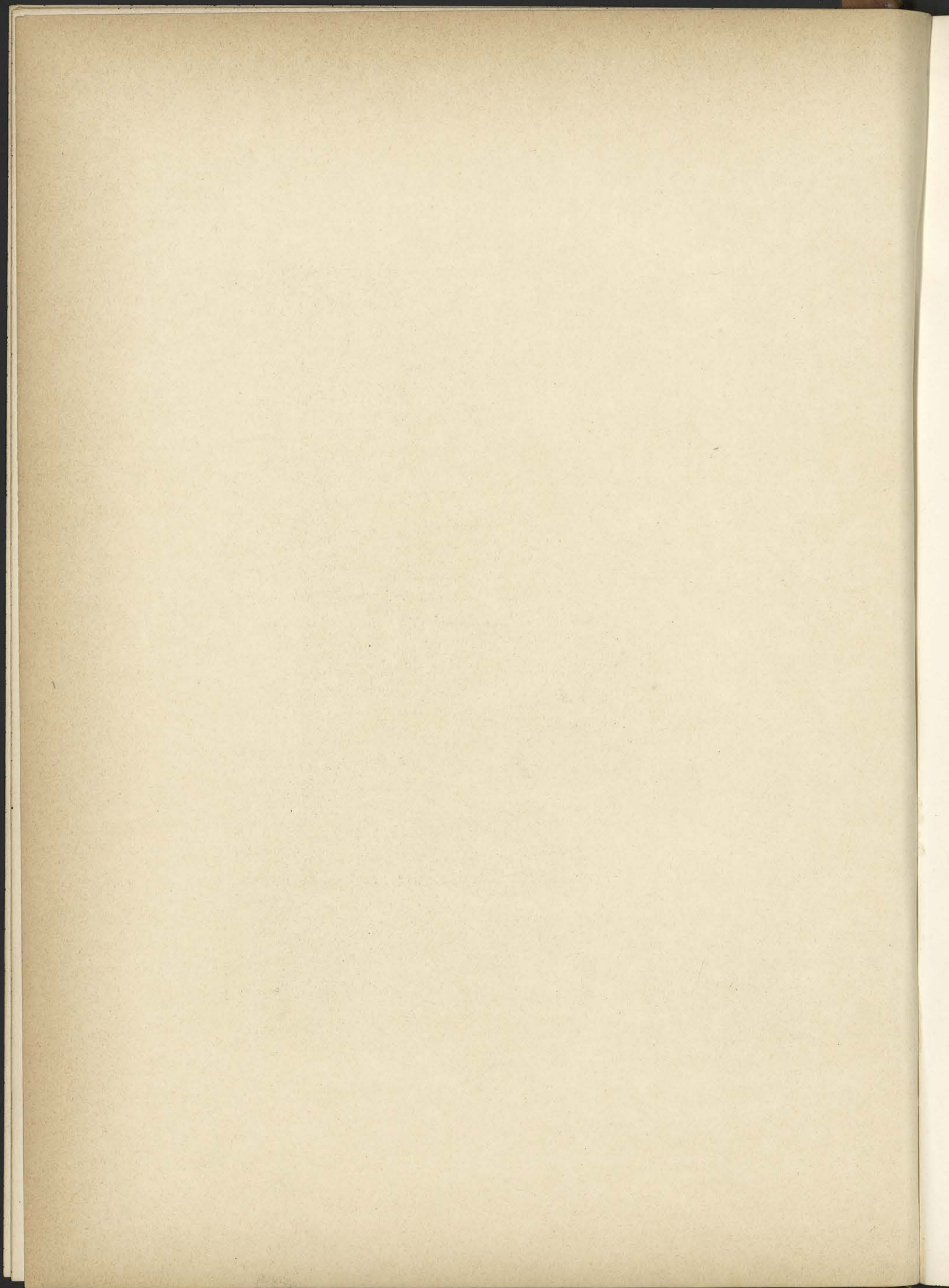


PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADRE, PARIS

SAIGON

CATHEDRALE

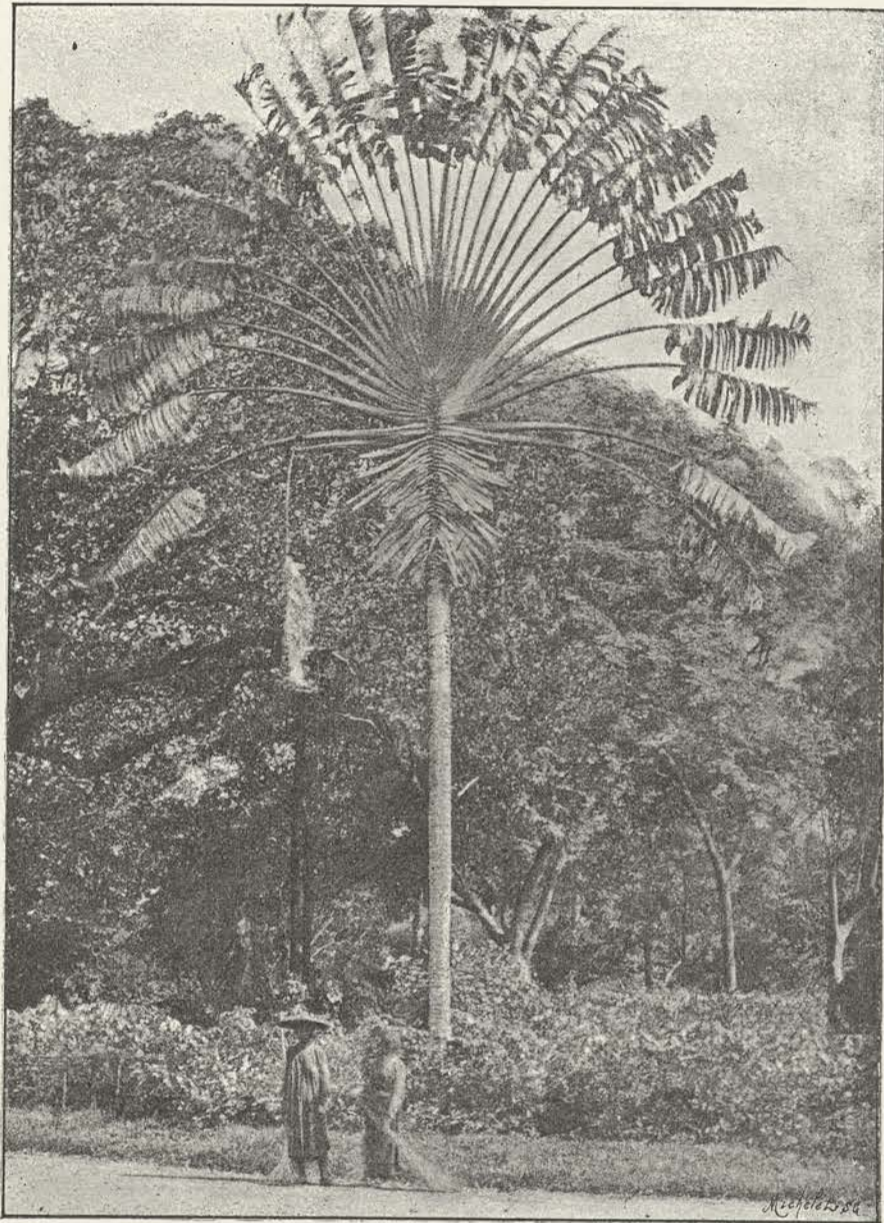




SAIGON

5

la façade, un magnifique perron, entre deux praticables qui permettent aux voitures d'arriver jusqu'à la porte principale; derrière,



LE JARDIN DE LA VILLE. — PALMIER DU VOYAGEUR.

la salle des Fêtes, où ont lieu les réceptions officielles. Le tout est entouré d'un jardin très bien dessiné, réservé au gouverneur.

Le jardin de la ville y est contigu, magnifique parc où croissent avec exubérance toutes ces plantes qui végètent en France dans nos serres. La musique militaire y vient jouer le dimanche : il y règne alors une animation extraordinaire. Mais c'est plutôt de grand matin que la promenade y est agréable, car le silence et la solitude permettent d'y admirer à loisir ces arbres et ces fleurs exotiques si étranges.

A l'autre extrémité du boulevard Norodom, les casernes d'infanterie de marine, tout en fer et en briques, très vastes, très aérées, très bien comprises, s'élèvent sur l'ancien emplacement de la Citadelle.

Entre les casernes et l'arroyo de l'Avalanche, le Jardin botanique s'étend depuis les Magasins généraux jusqu'à l'Arsenal. Il exerce sur nos soldats le même attrait que le Jardin des plantes de Paris. Ici comme là-bas, on les voit en contemplation devant la cage des singes, les volières où s'ébattent mille oiseaux rares, les bassins où somnoient les crocodiles. Tous ces animaux sont du reste autrement vivants qu'en France : les singes ne prennent pas de mines frileuses ; les serpents ne connaissent pas les couvertures ; les tigres n'ont pas la maigreur de leurs frères exilés, leurs yeux sont plus brillants, leur pelage plus fourni, et leurs rugissements déchirent l'air avec un son plus rauque et plus aigu.

L'Arsenal va du boulevard de la Citadelle au confluent de la rivière de Saïgon et de l'arroyo de l'Avalanche. Il possédait depuis longtemps un dock flottant : on y a ajouté, il y a deux ans, un bassin de radoub qui est appelé à rendre les plus grands services.

Quand on aura cité le Musée, le palais de justice, l'hôpital militaire, les statues de Rigault de Genouilly et de Gambetta, on aura signalé tous les monuments qui offrent de l'intérêt. Et sans doute trouvera-t-on que la liste en est longue.

*
* *

Tous ces monuments, ces jardins, ces fontaines, ces ombrages

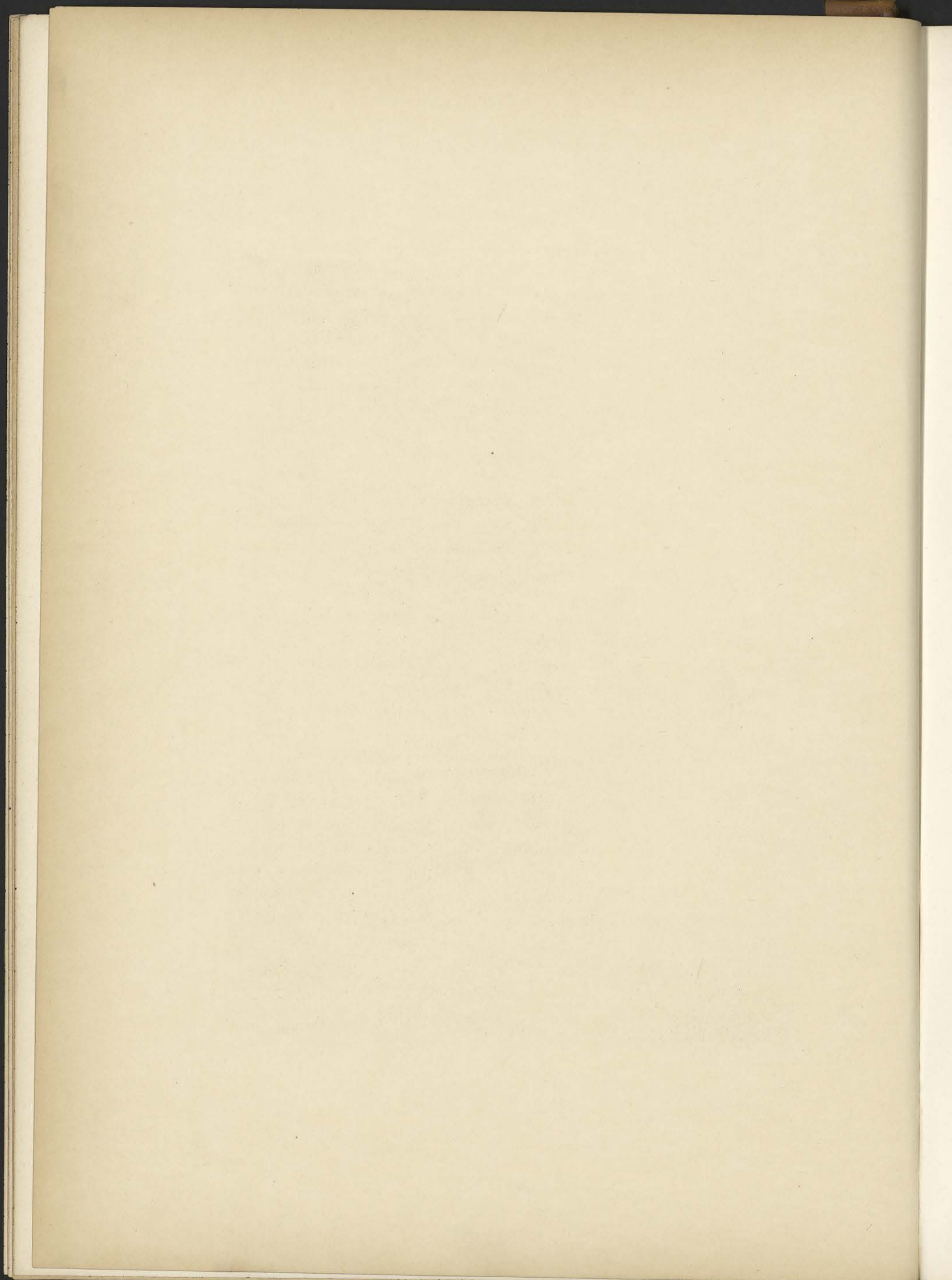


PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

SAIGON

PALAIS DU GOUVERNEMENT



font de Saïgon une ville belle entre toutes. Quand on y arrive après avoir visité Aden, Colombo, Singapore, en un mot toutes les colonies anglaises si justement vantées, on éprouve un sentiment de joie, et même un peu d'orgueil, à constater sa supériorité. Elle est peut-être moins commerçante, moins fiévreusement active que ses rivales, mais combien plus élégante, plus gaie, plus accueillante ! On n'y sent point comme chez nos voisins l'âpre désir d'amasser au plus vite, mais la joie de vivre et de savourer les beautés de la nature, la limpidité du ciel, la transparence de l'air, la magnificence des plantes exubérantes et l'éclatant coloris des fleurs gigantesques.

Par goût et par nécessité du climat, les Saïgonnais aiment à aller respirer chaque jour le grand air hors de la ville. C'est le soir, quand le soleil est bas sur l'horizon, qu'ils se livrent à la promenade. Vers cinq heures et demie on sort de chez soi, et l'on se met en quête d'une voiture. Les « isidores », sortes de calèches à un et deux chevaux, sont pris d'assaut : on dédaigne au contraire les « malabares », qui sont fermés, et que leur forme même, carrée et lourde, rend moins agréables pour une excursion un peu longue. Mais les malabares prennent leur revanche les jours de pluie : on se les dispute alors. Même rivalité que dans la mère patrie entre les coupés et les victorias.

Le Parisien, qui faisait jadis son « persil » autour du lac, a depuis adopté l'avenue des Acacias pour sa promenade quotidienne. Rien ne le déciderait à changer ni son itinéraire, ni l'heure à laquelle il le suit, lui que pourtant on accuse d'être volage. Le Saïgonnais ne se montre pas moins méthodique : sa promenade ne varie guère. Il franchit l'arroyo de l'Avalanche, pousse jusqu'à l'inspection de Gia-Dinh, et revient en faisant le tour par la route du Goväp et le troisième pont, ou par le Tombeau de l'évêque d'Adran. Ce tombeau est un monument de style cochinchinois élevé en l'honneur de Pigneau de Behaine, cet évêque français qui par son énergie et son habileté parvint à rétablir sur le trône d'An-

nam le roi dépossédé Gia-long, et obtint en échange la cession à la France de la baie de Tourane¹.

Quelquefois, mais plus rarement, c'est vers Cholon qu'on se dirige : on longe l'arroyo chinois, et pour le retour on prend la route haute. On aperçoit alors sur la gauche la Plaine des Tombeaux, immense espace hérissé d'une multitude de petits monuments funéraires : c'est là que les Annamites et les Chinois ensevelissaient leurs morts, avant que l'occupation française n'eût introduit l'usage des cimetières clos.

Le retour à Saïgon est particulièrement brillant : les voitures se suivent à la file dans la rue Catinat, les trottoirs sont couverts de curieux ou de gens qui rentrent dîner, les terrasses des cafés se remplissent, et tout ce monde, s'agitant, causant, s'interpellant, à la clarté des boutiques déjà toutes allumées, produit une impression presque parisienne.

Il ne faudrait pas croire cependant que Saïgon ne soit animé que le soir. Sauf le moment de la sieste, de midi à une heure et demie, où toute la ville semble endormie, il n'est pas une heure où les rues ne présentent beaucoup de mouvement. Mais cette animation est grande surtout à l'arrivée d'un paquebot des Messageries maritimes. Dès que le télégraphe du cap Saint-Jacques a signalé son entrée dans le fleuve, les curieux traversent le pont de l'arroyo chinois et viennent se poster sur le quai des Messageries. Quand le navire accoste, on se précipite, qui pour accueillir un ami ou un collègue, qui pour demander les nouvelles de France, qui simplement pour voir les visages des nouveaux arrivants. Ajoutez les coolies qui offrent leurs services, les conducteurs de malabares qui appellent les pratiques, les marchands de fruits et de rafraîchissements qui promènent leur étalage ambulante, parfois des

1. On sait que Louis XVI ne put faire valoir les droits que Pigneau de Béhaine lui avait acquis. La Révolution éclata peu de temps après, et les événements qui suivirent ne permirent pas à la France de songer à la politique coloniale.





PHOTOTYPIE BERTRAUD

9, RUE CADET, PARIS

ENVIRON DE SAÏGON

VILLAGE ANNAMITE

piquets de soldats commandés de service en l'honneur d'un fonctionnaire qui débarque.

Beaucoup de mouvement aussi à la gare du chemin de fer de Mytho et à la tête de ligne du tramway à vapeur de Cholon. La foule est pourtant loin d'être aussi grande qu'au quai des Messageries : elle se compose surtout de cultivateurs des environs qui apportent leurs produits ou s'en retournent après journée faite, de commerçants que leurs affaires appellent dans la ville administrative, ou de promeneurs qui vont chercher le silence à la campagne.

*
* *

Quand on veut saisir sur le vif les coutumes d'un peuple, on va faire un tour au Marché. On y peut tout apprendre : comment ce peuple se nourrit et comment il s'habille, comment il comprend la religion et comment il entend le plaisir. Tout s'y trouve rassemblé, depuis le débitant de comestibles à bas prix jusqu'au négociant qui vend des étoffes de soie brodées, depuis le marchand d'objets de piété jusqu'au baladin qui amuse la foule de ses grimaces.

Le Marché de Saïgon est situé entre le quai Charner et la rue d'Adran, non loin du confluent de l'arroyo chinois. Il se compose d'une série de hangars en bois construits depuis l'occupation. Dès sept heures du matin, la foule commence à s'y porter : indigènes et européens s'y mêlent et s'y coudoient. C'est une véritable fourmilière où apparaissent les boys¹ et cuisiniers annamites et chinois, la tête surmontée d'une corbeille ou l'épaule chargée d'un bâton aux deux bouts duquel sont suspendues leurs emplettes ; les commerçants et les restaurateurs français, qui font porter leurs achats jusqu'à leurs malabares à mesure qu'ils ont conclu leurs marchés ; même quelques femmes européennes, accompagnées de leur congay²,

1. Domestiques.

2. Proprement, femme ; ici, bonne.

qui viennent faire leurs provisions et se distraire au bruit de cette foule.

Les acheteurs trouvent d'ailleurs amplement de quoi se satisfaire : nombreux sont les marchands, nombreux sont les produits. Ici, c'est une fruitière qui offre ses fruits et ses légumes : salades, haricots, radis, cresson, asperges minuscules, oranges, bananes, goyaves, mangues, mangoustans, cocos frais. Là, un boucher qui débite sur son étal bœuf et mouton. Plus loin, c'est le pavillon de la poissonnerie avec ses crevettes, ses crabes, ses langoustes et aussi les poissons particuliers aux arroyos. En dehors des hangars, des files de femmes de la campagne vendent les denrées qu'elles ont apportées le matin même des villages environnants, et notamment les feuilles de bétel et la noix d'arèque. Des marchands de café sont debout derrière leurs tables, le geste aimable, l'œil engageant. Des marchands de soupe offrent aux passants un repas complet : du riz, des nouilles, des saucisses, chaque chose dans un petit bol. Enfin les Malabars¹, assis à la turque sur leurs tréteaux, silencieux et graves, échangent les piastres trébuchantes contre les chapelets de sapèques.

A neuf heures, le marché est fini, les hangars se vident pour jusqu'au lendemain. Mais le soir l'animation reprend sur la place : les marchands ambulants, vendeurs de soupe, de café, de fruits confits, reparaisent tous armés de lanternes, et rien n'est plus pittoresque que tous ces étalages éclairés, au milieu desquels se promènent soldats et matelots, qui viennent prendre leur « petit noir » ou manger un « chinois » avant que la retraite ne soit sonnée.

*
* *

Cholon, sur l'arroyo chinois, est une dépendance de Saïgon. Les cinq kilomètres et demi qui l'en séparent sont rapidement

1. Individus d'origine malaise établis en Indo-Chine.





PHOTYPIER BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

CHOLON

ENTRÉE D'UNE PAGODE CHINOISE

franchis grâce au tramway à vapeur. C'est une ville exclusivement chinoise d'aspect et de coutumes : elle compte 50,000 habitants et fait un commerce considérable. Sur l'arroyo, sur les canaux qui la traversent, circulent des multitudes de jonques, de sampans, de radeaux chargés de marchandises : sur les quais, des coolies déchargent les sacs de riz qu'ils portent immédiatement aux rizeries (moulins). Dans les rues se presse une foule toujours courante, toujours affairée. Les boutiques, aux immenses enseignes rouges couvertes de lettres chinoises, aux grosses lanternes de couleur, regorgent de monde. A travers cet encombrement se croisent rapides et bruyants les malabares, les chars à buffles, les charrettes à bras, et de cette énorme agglomération s'élève un murmure confus, celui qui sort des ruches bourdonnantes où le travail est dans tout son feu.

Les deux particularités intéressantes pour un Européen sont les pagodes et les théâtres.

Toutes les pagodes sont bâties sur le même modèle : mais elles ont plus ou moins d'importance suivant le dieu auquel elles sont consacrées. Après une première cour, entourée de murs, on arrive à un corps de bâtiment précédé d'une galerie ornée de fresques : deux dragons en granit gardent la porte. Au plafond de la galerie sont suspendues de grosses lanternes rouges, et un grand cadre de bois doré représentant une pagode en réduction avec tous ses détails et ses personnages. Dans le bâtiment même on remarque deux autels qui reçoivent les offrandes : partout des inscriptions et des peintures excitent aux pensées sérieuses l'esprit des fidèles. Une deuxième cour, en forme de cloître, renferme en son milieu une sorte de grand vase rempli de cendres, où se consomment lentement le bois de sandal, les baguettes odoriférantes et les papiers dorés qu'y déposent les mains pieuses. Enfin, derrière une barrière à claire-voie en bois dur, se dresse le sanctuaire. Au centre est placée la statue de Bouddha : de chaque côté se voient généralement deux divinités secondaires. A leurs pieds, des tables ornées de

vases sont chargées d'offrandes de toutes sortes : fleurs, fruits et, les jours de fêtes, cochons entiers rôtis et laqués. Le tout est agrémenté de draperies, de franges, d'écharpes en soie, de verroteries, de perles, tout cela doré, brillant, miroitant, un peu clinquant, mais cependant très agréable à l'œil. A droite et à gauche de l'autel sont rangées les armes religieuses : crosse, sceptre, hache, lance, tables de la loi, main de lettré et main de justice. Aux deux coins sont suspendus un gong et une cloche, dont les bonzes se servent pour attirer l'attention des dieux et pour appeler les fidèles. Enfin des sièges et des nattes sont alignés pour l'usage des adorateurs.

Des boutiques où l'on débite des cierges et des formules de prières sont attenantes au côté droit de la pagode.

Les théâtres sont au nombre de deux : l'un joue tous les soirs : l'autre donne des représentations plus espacées. Ce sont de simples hangars, où l'on pénètre par une galerie remplie de marchands qui vendent des rafraîchissements, des fruits, des gâteaux. Une immense estrade sert de scène : elle ne comporte aucun décor, mais seulement quelques accessoires, comme tables, sièges, bannières. L'orchestre se tient au fond. A droite et à gauche, deux portes donnent passage aux acteurs. Revêtus de somptueux costumes, le visage dissimulé sous de longues barbes et sous une épaisse couche de fard, ils se trémoussent en hurlant, en gesticulant comme des furieux et en roulant des yeux féroces, au milieu d'un vacarme étourdissant, coups de tam-tam, grincements de violons, sons aigus de clarinettes. Les rôles de femme sont aussi bruyants et agités que les rôles d'homme : ils sont du reste remplis par des jeunes gens au visage efféminé, qui dénaturent le son de leur voix.

Cholon donne donc une idée exacte de ce qu'est une ville chinoise : elle est en petit une reproduction fidèle des grandes cités du Quang-Toun et du Kiang-Sou, Canton, Shanghai, Sou-Tchéou. Le fils de Han s'y montre sous son vrai jour : commerçant actif,



bouddhiste fervent, amateur passionné de spectacle. Le tumulte, l'encombrement, la vulgarité de ces rues étroites et grouillantes contraste avec l'animation décente et l'élégance des larges voies de Saïgon. Mais Cholon a bien son prix, et la ville européenne posséderait moins de beaux monuments, si la ville chinoise vendait moins de sacs de riz.

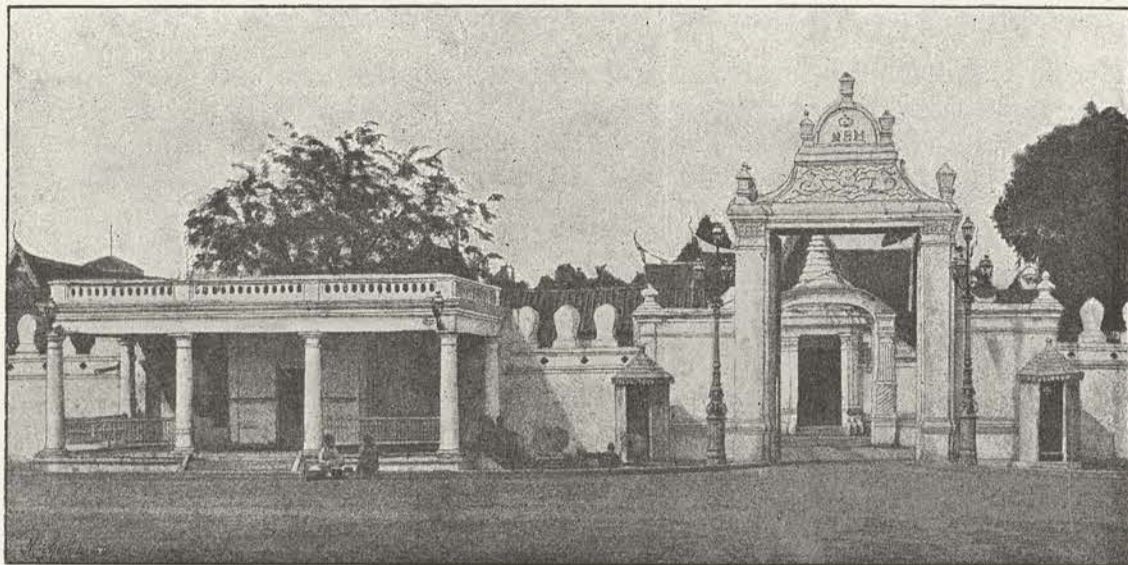


ARROYO CHINOIS A CHOLON



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several lines and is centered horizontally.





ENTRÉE DU PALAIS DU ROI

CHAPITRE II

PHNOM-PENH

On franchit les cent soixante-dix kilomètres qui séparent Saïgon de Phnom-Penh en une quarantaine d'heures par les confortables navires des Messageries fluviales. Il faut d'abord redescendre le Don-Nai jusqu'à la mer¹, puis longer la côte jusqu'aux bouches du Mé-kong et remonter ensuite ce fleuve jusqu'à la capitale cambodgienne. On passe successivement devant d'importantes villes de Cochinchine : Mytho, Vinh-long, Sadec, Chaudoc, chefs-lieux d'arrondissements. Pendant cette partie du parcours, le voyage offre peu d'intérêt : le pays est bas, couvert de rizières et de marécages, dont le plus vaste est la fameuse « Plaine des Joncs ». Mais, en approchant de la frontière du Cambodge, on voit le paysage changer : le sol se relève progressivement, et, depuis Kathôm jusqu'à Phnom-

1. Certains navires des Messageries, de tonnage plus petit, évitent ce détour et passent par le canal de Cho-gao qui unit le Don-Nai au Mé-kong.

Penh, le fleuve coule entre deux rives escarpées, sur lesquelles apparaissent quelques bouquets de bois.

Phnom-Penh, grande cité de 40,000 habitants, doit à sa situation une réelle importance commerciale. Elle est assise au confluent du Mé-kong et du Viam, ou Bras du Lac, ainsi nommé parce qu'il sert de déversoir au lac du Tonlé-Sap. Le Mé-kong, qui y atteint une largeur de dix-huit cents mètres, s'y partage en outre en deux bras avant d'entrer en Cochinchine. La ville est ainsi placée à la jonction de quatre cours d'eau : aussi les indigènes lui donnent-ils le nom significatif de Chada-Mukh, les Quatre Bras. Ces nombreuses voies de communication lui permettent d'étendre au loin son commerce : elle est en relations suivies avec la Cochinchine, le Siam et le Laos. Le chiffre des affaires atteint déjà 2,395,518 piastres pour la seule exportation¹.

Phnom-Penh ne doit pas son rang de capitale seulement à son commerce, mais aussi à la présence du roi. C'est en 1866 que Norodom est venu s'y fixer. Il résidait primitivement à Oudong, à quelques lieues plus au nord. Mais il abandonna sans regret ce gros village, perdu dans les terres à six kilomètres du Viam, pour s'établir dans une cité que sa situation exceptionnelle désignait naturellement pour être le cœur du royaume.

*
* *

La ville se compose essentiellement d'une grande rue parallèle au fleuve, sur laquelle viennent déboucher des voies perpendiculaires. Elle est bordée de maisons européennes et chinoises en grand nombre : çà et là se montrent pourtant quelques paillettes cambodgiennes. A l'extrémité sud s'élève le Palais royal ; à l'extrémité nord, l'Eglise ; presque au centre enfin la Résidence de France.

Le Palais royal, qui occupe un espace considérable sur le côté

¹. De Lanessan, *L'Indo-Chine française*, page 400. — L'importation est au contraire insignifiante : elle n'a pas dépassé 150,000 francs en 1887.

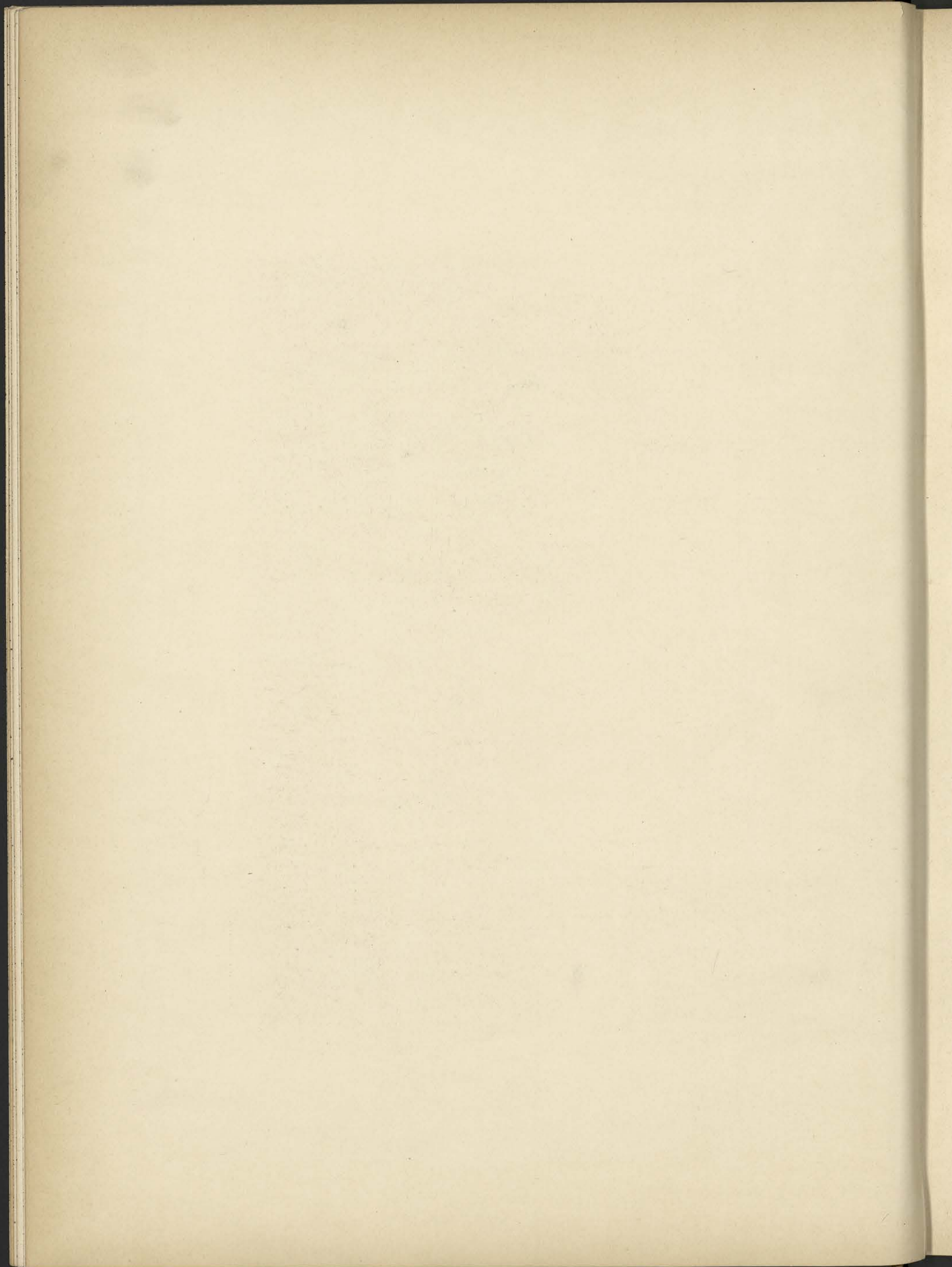


PHOTOTYPIE BERTHAUD

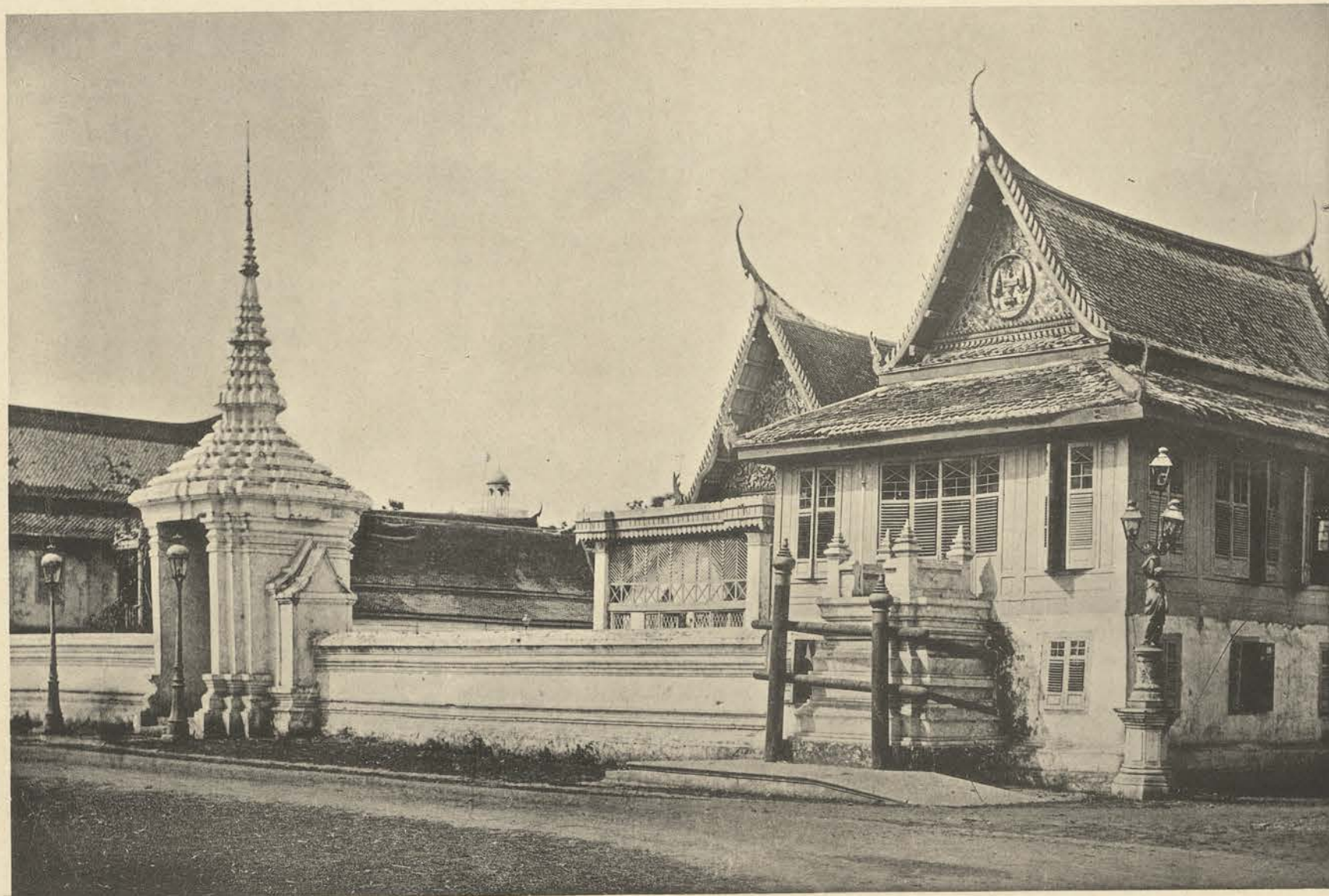
9, RUE CADRE, PARIS

PHNOM-PENH

PALAIS DU ROI — CONSTRUCTIONS EUROPÉENNES







PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET. PARIS

PHNOM-PENH

PALAIS DU ROI, PARTIE CAMBODGIENNE

de la rue opposé au fleuve, est entouré d'une enceinte de murs. Une grille monumentale entre deux pavillons y donne entrée. Non loin de la porte, la muraille est surmontée d'une tribune : c'est là que se place le roi, les jours où ont lieu les courses de chevaux, d'éléphants et de chars attelés de zébus. Le palais comprend deux parties, l'une européenne, l'autre cambodgienne. La première se compose d'une élégante maison à un étage, précédée d'un péristyle, et d'un grand bâtiment en fer et briques, analogue à ceux que l'on construit en France pour les expositions. Ces deux édifices sont destinés aux réceptions officielles. La partie cambodgienne, de beaucoup la plus considérable, renferme les appartements du roi et ceux de ses femmes, la salle du trône, une salle des fêtes et les logements des princes du sang. Il faut y joindre une quantité de dépendances : habitations des domestiques, écuries, ateliers et forges pour la réparation des canonniers royaux, Monnaie où sont frappées les pièces à l'effigie de Norodom, et bien d'autres communs.

Le roi n'habite jamais le côté européen de son palais. C'est dans les bâtiments cambodgiens qu'il passe ses journées et ses nuits : c'est là qu'il donne audience, c'est là qu'il assiste aux ballets par la vue desquels il cherche à distraire son incurable ennui. Tout y est mis en œuvre pour charmer les sens. Aux sons d'une musique aussi molle et voluptueuse que celle des Annamites est rude et pénible aux oreilles, cinquante danseuses vêtues d'étoffes de soie brodées et chamarrées d'or, la tête couverte d'une sorte de tiare constellée de pierreries, les ongles garnis de longues lames d'argent, viennent évoluer en cadence devant le souverain. Mais ce n'est pas l'éclat de leurs yeux ombrés de noir, ni le sourire de leurs lèvres rouges que le plâtre de leur visage rend plus vermeilles encore, ni les sinueux mouvements de leurs bras qui se déroulent comme des serpents, ni les contorsions lascives de leurs hanches et de leurs épaules qui présentent à l'Européen un intérêt véritable. Il est vite rassasié de cette vision étincelante, mais monotone, qui éblouit ses yeux sans charmer son esprit. Incapable de s'abîmer comme l'Asiatique dans une

contemplation sans pensée, il observe en critique et compare ce spectacle à ceux qu'il connaît déjà. Et alors il est frappé de la ressemblance qui existe entre ces ballerines et celles que les artistes khmers ont sculptées sur leurs monuments : mêmes costumes, même coiffure, même luxe prodigieux de bijoux. Et il pense avec regret que c'est le seul reste que les Cambodgiens aient conservé de cette antique civilisation, jadis si brillante, aujourd'hui à jamais éteinte.

En face du palais, une rue descend droit au fleuve. Elle conduit aux bains royaux, construction de bois élevée sur un radeau en bambous. Là se trouve aussi la flottille du roi, qui comprend un aviso, des chaloupes à vapeur et des jonques de course. Sur la droite de cette rue s'étend un jardin jadis entretenu aux frais du souverain, maintenant laissé inculte et encombré de paillottes indigènes. Un piédestal entouré de grilles y supporte la statue équestre de Norodom.

L'Eglise a été bâtie par les missionnaires au centre du quartier catholique : elle n'offre pas d'intérêt architectural.

Quant à la Résidence, c'est un édifice sans prétention qui a le mérite d'être confortablement aménagé et protégé par un jardin contre les rayons du soleil et les regards des curieux. En face, et le long du fleuve, on a conservé un espace vide où l'on cultive de nombreuses variétés de plantes rares, et au-dessus duquel la vue s'étend sans obstacle sur cet immense bassin que produit la réunion des quatre rivières.

Les autres monuments français sont le Palais de justice, la Trésorerie, les Postes et télégraphes et la Douane.

Phnom-Penh contient en outre un grand nombre de pagodes, dont deux ont une importance particulière : l'une est affectée au chef suprême des bonzes, l'autre aux princes royaux. Ce sont des édifices rectangulaires, dont le pourtour est garni de galeries extérieures. Ils sont surmontés de trois toitures superposées, la dernière formant un pignon richement décoré de figures et d'ornements en bois doré. A l'angle de chaque toit se recourbe une corne également en bois doré. A l'intérieur, des colonnes parallèles séparent

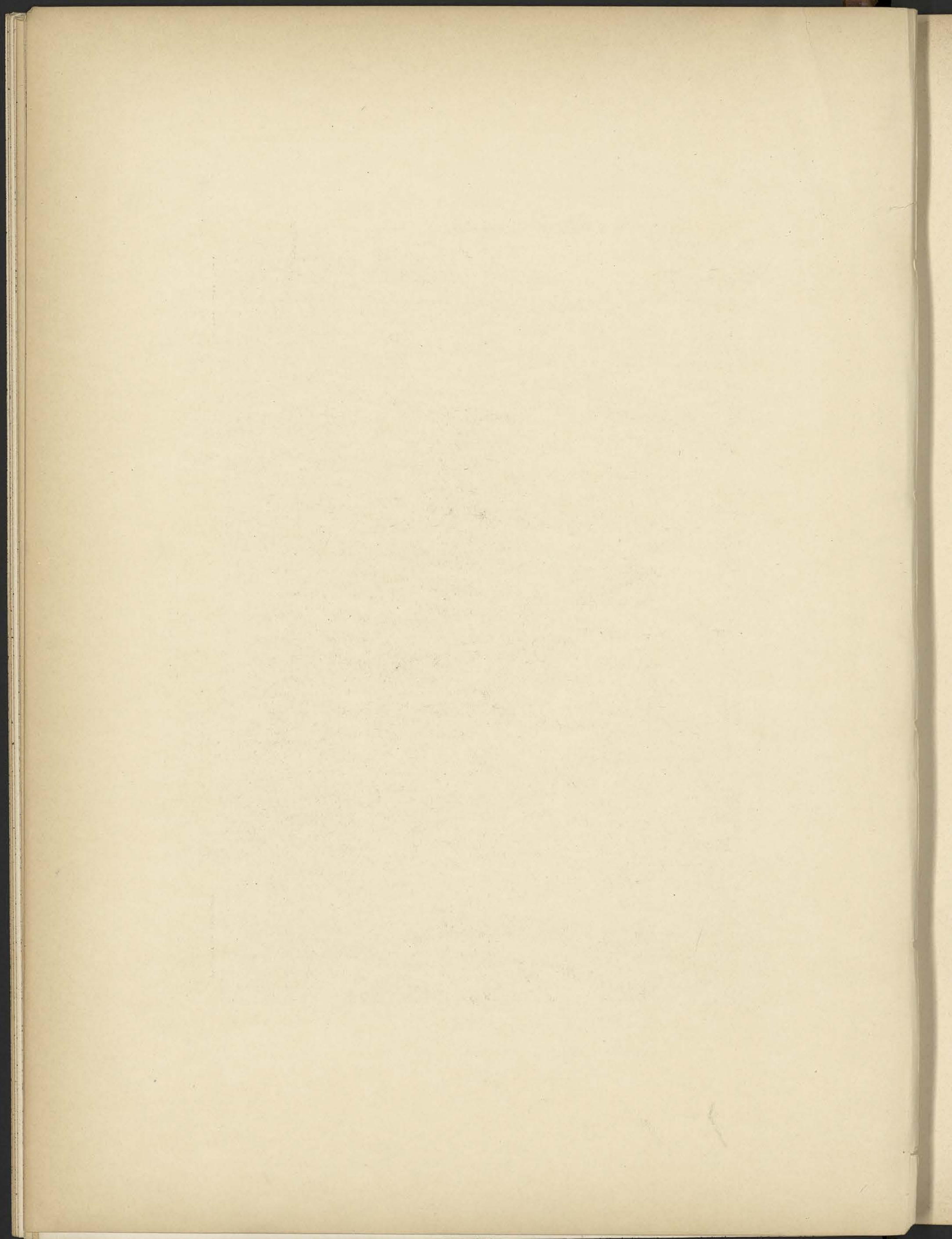


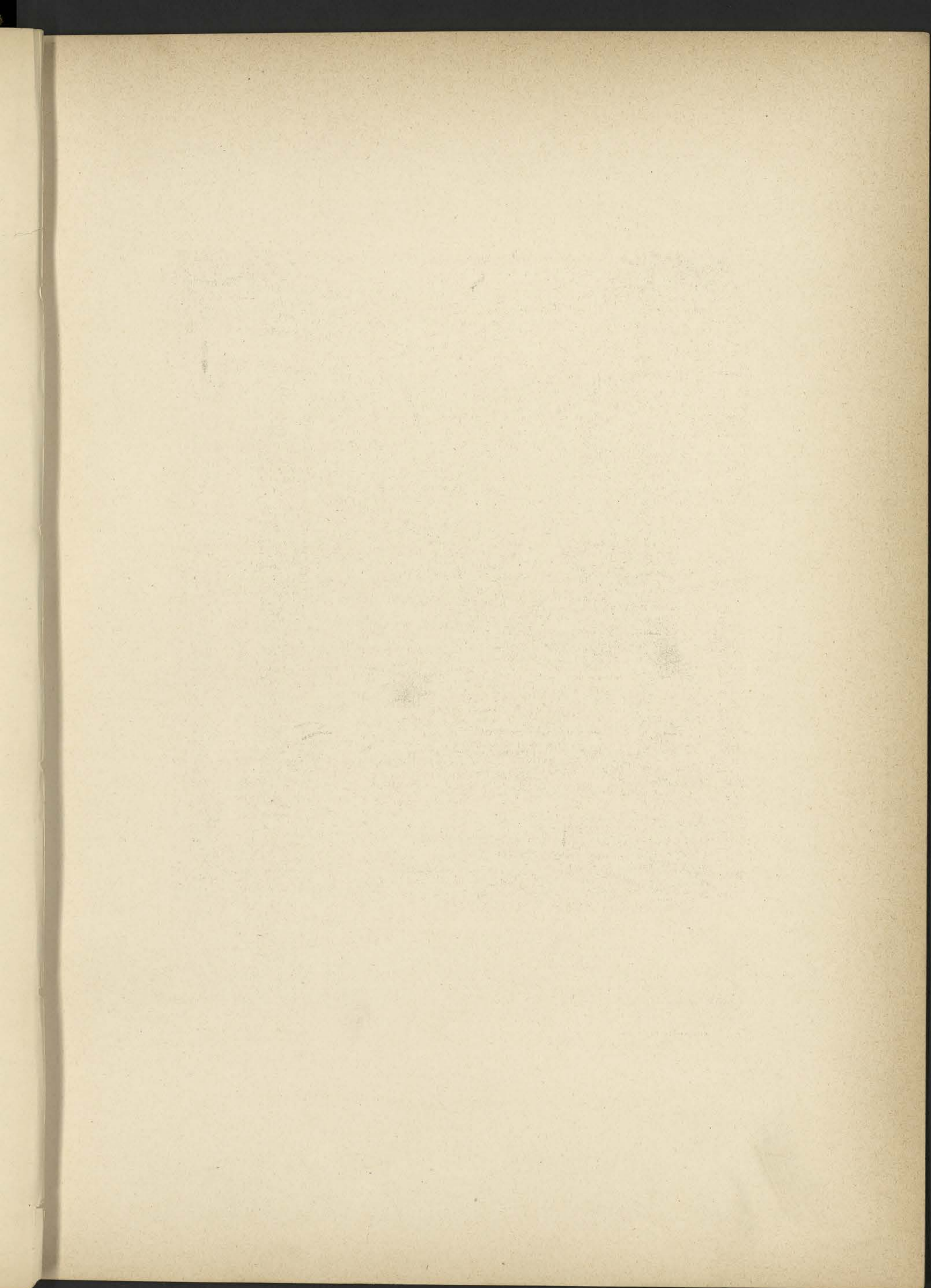
PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PHNOM-PENH

PAGODE DU CHEF SUPRÊME DES BONZES







PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PHNOM-PENH

PAGODE DU CHEF SUPRÊME DES BONZES : VUE INTÉRIEURE

la nef des bas côtés. Dans la partie de la nef que les chrétiens appellent le chœur, la statue de Bouddha est assise sur un haut piédestal ; à ses pieds, un autel est couvert de vases, de candélabres, de fleurs sous globe, de statuettes et d'offrandes.



TOMBEAUX DES BONZES

Dans le jardin qui entoure la pagode sont alignés les tombeaux des bonzes : ils ont seuls droit à cette sépulture privilégiée. Près du mur d'enceinte s'élèvent deux grands mâts, surmontés d'un oiseau symbolique en bois doré.

Les quarante mille habitants de Phnom-Penh comprennent les

fonctionnaires français, quelques Annamites, de nombreux Chinois, des Malais, des Tagals et des Cambodgiens.

Les Cambodgiens, qui forment le gros de la population, sont particulièrement intéressants pour nous par suite de leurs attaches à la race aryenne. La région dont Phnom-Penh est capitale était primitivement habitée par des Ciampas, peuple autochtone, intelligent, laborieux et énergique. Ils subirent un premier mélange par l'introduction de Malais, venus des îles de la Sonde. Plus tard, le pays fut envahi par une tribu indoue, appartenant au rameau de la famille aryenne qui s'était fixé dans la vallée du Gange. Ces nouveaux arrivants s'établirent sur les bords du Tonlé-Sap et du Mé-kong, et, se mélangeant avec les Ciampas, fondèrent la nation khmère. D'abord puissants, les Khmers tombèrent peu à peu en décadence, leur nombre diminua et les derniers survivants sont les Cambodgiens actuels. Il y a donc chez eux une certaine proportion de sang arien. Leur type d'ailleurs en fait foi : les pommettes sont moins saillantes que chez les individus de la race jaune, les yeux ne sont pas bridés, le développement plus considérable des muscles indique une force physique plus grande. Par malheur, le Cambodgien est la paresse même, et, malgré sa vigueur, ne travaille que juste assez pour se suffire. Et il n'a guère plus de besoins que l'Arabe !

Les Tagals sont originaires des îles Philippines. Doués d'intelligence et de volonté, ils avaient déjà atteint un certain degré de civilisation quand leur pays a été conquis par les Espagnols. Ils émigrent facilement : nombre d'entre eux sont allés s'établir dans l'archipel de la Sonde. Ceux qui sont fixés au Cambodge ont une situation privilégiée : c'est parmi eux que le roi recrute ses musiciens et ses gardes du corps.

Les Malais, les Chinois, les Annamites sont trop connus pour qu'il soit utile d'en parler. Les premiers sont changeurs et banquiers ; le gros commerce est aux mains des seconds. Quant à l'Annamite, travailleur infatigable malgré sa petite taille et sa mine

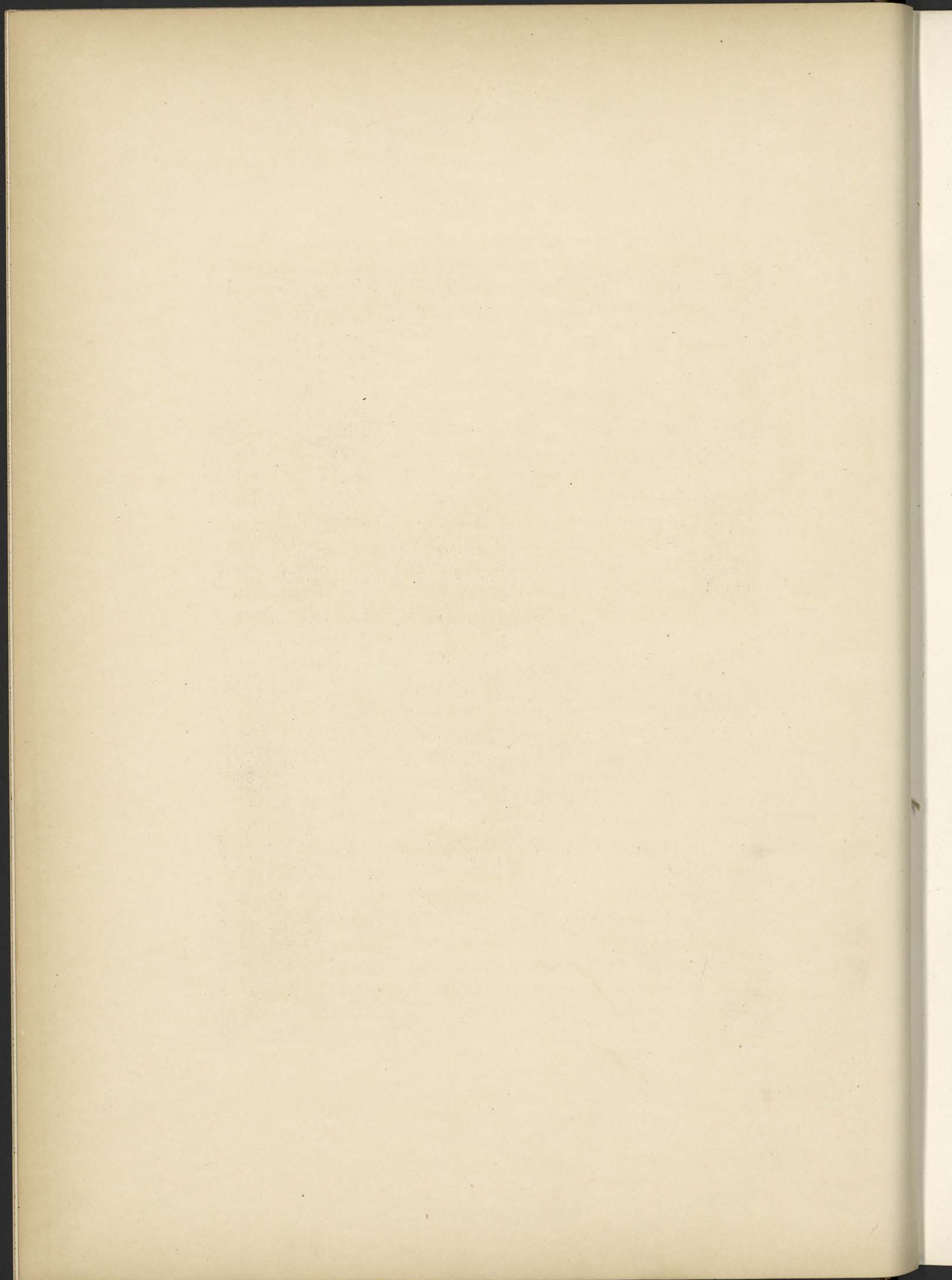


PHOTOTYPIE BERTRAUD

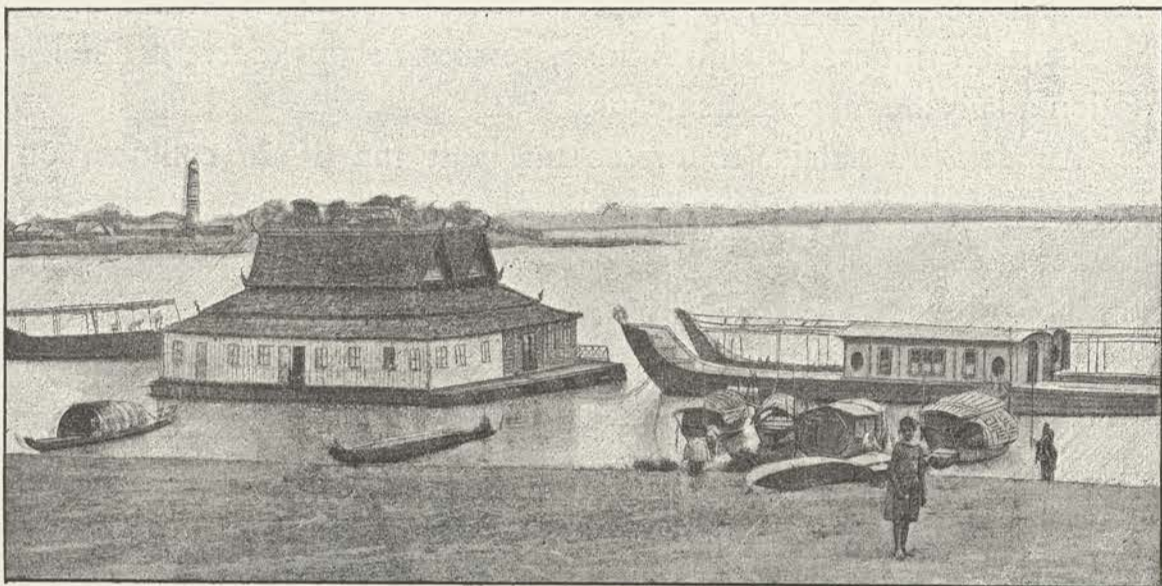
9. RUE CADET, PARIS

PHNOM-PENH

RÉSIDENCE DE FRANCE



chétive, il remplit tous les métiers qui exigent du courage et de la patience : c'est lui qui cultive les campagnes fertiles qui entourent Phnom-Penh ; c'est lui qui transporte jusqu'au fleuve les marchandises que la ville expédie au dehors ; c'est lui enfin qui conduit à



LES BAINS DU ROI

la rame et à la perche les jonques et les sampans qui descendent vers Saïgon ou remontent vers le Tonlé-Sap.

*
* * *

Une vingtaine de lieues séparent Phnom-Penh d'Oudong, autrefois résidence des souverains du Cambodge, aujourd'hui douaire de la reine mère. C'est à quatre kilomètres de Kompong-Luong, village assis sur la rive droite du Viam, que s'élèvent les anciennes demeures royales. Elles sont enfermées dans une vaste enceinte. Une large chaussée, qui part des bords du fleuve auprès des estacades où s'embarquait le roi, permet de s'y rendre à pied, même

pendant la période où toute la campagne est couverte par l'inondation. Le palais se compose d'une réunion de maisons en bois, dispersées sans symétrie dans des cours où se voient encore des bassins peuplés de poissons. La plus importante renfermait la salle du trône : d'autres étaient destinées aux danses et aux fêtes. Depuis le départ de Norodom, la plupart sont laissées sans entretien et tombent en ruines. Quelques-unes, restées debout, servent d'habitation à la reine mère et à sa cour.

Au delà du palais, se dresse un petit massif de collines, ou phnôm, dominées par les tombeaux des rois. A mi-chemin entre ces hauteurs et le palais, la reine mère a fait construire une pagode en briques qui contraste par sa richesse avec le délabrement des autres édifices. On y retrouve, comme à Phnom-Penh, les trois toits superposés et terminés par un pignon, les cornes en bois doré et la galerie du pourtour. Mais bien d'autres ornements viennent encore en rehausser la magnificence : ce sont des dragons fantastiques qui gardent l'entrée ; des statues de guerriers, en terre cuite émaillée, qui, les jambes écartées, les mains sur les cuisses, se tiennent au port du sabre, sentinelles vigilantes ; d'innombrables sonnettes, suspendues aux poutres de la galerie, que le moindre vent fait tinter ; des portes aux impostes surchargées de dorures et d'incrustations. L'intérieur n'est pas moins riche : le plancher et les piliers de la nef sont garnis de feuilles de cuivre qui miroitent aux yeux ; sur l'autel, les vases précieux, les statuetstes de dieux et d'éléphants en argent repoussé se marient aux globes abritant des fleurs artificielles et aux bocalux remplis de liquides colorés analogues à ceux de nos pharmaciens ; enfin les murs sont décorés de fresques, qui représentent des scènes religieuses et guerrières.

Un gigantesque escalier gravit les phnôm sur lesquels s'élèvent les tombeaux royaux, petits monuments cylindro-côniques, à base quadrangulaire, à demi recouverts par la végétation. Ça et là sont répandues des pagodes sans caractère et sans intérêt. Deux pourtant sont à citer. L'une abrite un bœuf au repos, divinité empruntée à la

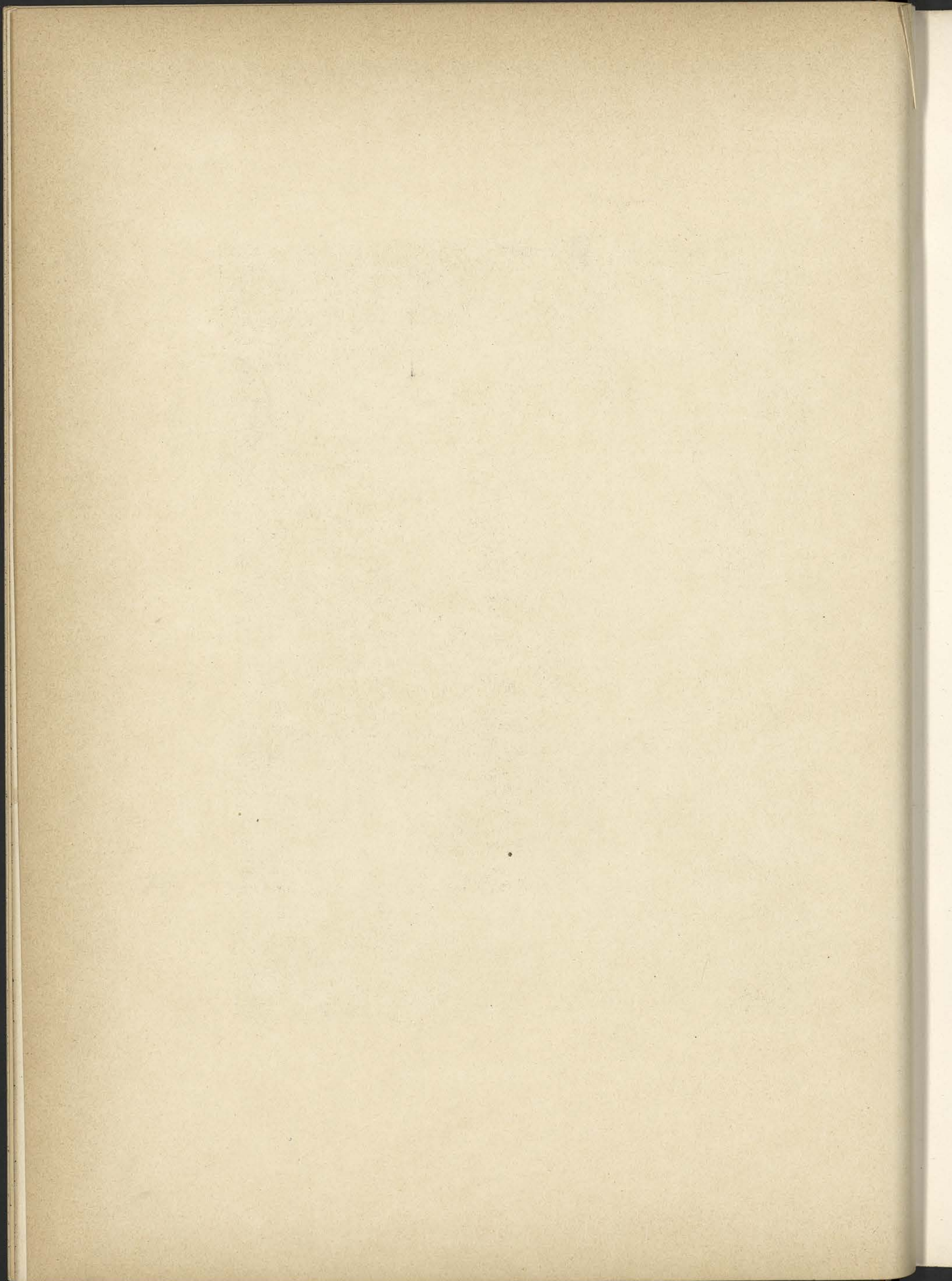


PHOTYPIE BERTHAUD

9. RUE CADET, PARIS

LOUDONG

PAGODE DE LA REINE MÈRE



religion brahmanique. L'autre possède un Bouddha doré haut de quinze mètres, qui produit sur le spectateur une saisissante impression de grandeur et de majesté. Cette dernière présente en outre sur ses portes des vestiges de décoration appartenant à l'art khmer.

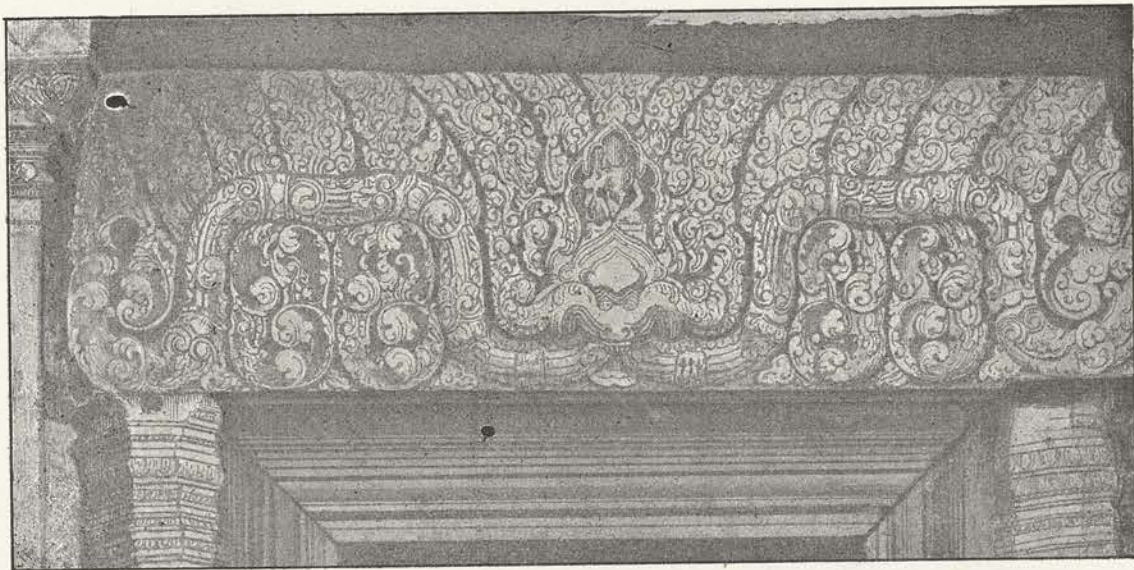


DRAGONS FANTASTIQUES

On trouve du reste encore en cet endroit d'autres traces de cette architecture : un puisard aujourd'hui bouché, et qui n'était, dit-on, que l'entrée d'un souterrain descendant jusqu'à la plaine, renferme un grand nombre de fragments couverts de moulures et de sculptures



analogues à celles de Nokor-Vat. Ce sont là des preuves évidentes que la puissance khmère ne se bornait pas aux provinces voisines du grand lac, mais s'étendait jadis sur tout le Cambodge.



PAGODE DU GRAND BOUDDHA. — LINTEAU DE PORTE



UNE PÊCHERIE SUR LE LAC

CHAPITRE III

LE TONLÉ-SAP

Après avoir quitté Phnom-Penh et remonté le Viam pendant une centaine de kilomètres, on atteint une grande plaine basse, marécageuse, à travers laquelle le fleuve serpente au milieu de bancs de sable. C'est le Véal-Phoc (Plaine de boue), formé par les alluvions du Mé-kong. Il a une longueur d'environ dix kilomètres et une largeur à peu près égale. On pourrait l'utiliser en le transformant en rizières, mais le manque de bras s'oppose à la réalisation de ce projet.

Quand on est sorti du Véal-Phoc, où la navigation présente quelque difficulté, on débouche dans le Tonlé-Sap, le grand lac du Cambodge. Situé entre $12^{\circ} 25'$ et $13^{\circ} 20'$ de latitude nord, $101^{\circ} 20'$ et $102^{\circ} 20'$ de longitude est, il a une longueur totale de cent kilomètres. Un étranglement de ses rives le divise en deux parties inégales, la

plus septentrionale, le Grand lac, étant longue de soixante-dix kilomètres, le Petit lac seulement de trente.

L'aspect du Tonlé-Sap ne rappelle en rien celui des lacs de l'Europe occidentale, coupes profondes dont les eaux limpides réfléchissent de hautes montagnes. On le comparerait plutôt aux mers intérieures de la Russie orientale et du Turkestan, Caspienne, mer d'Azov, mer d'Aral. Comme elles il a des rives plates hérissées de joncs, un fond boueux, de nombreux bancs de sable. Ses eaux ont une couleur assez foncée, due à la vase en suspension. Au mois de mars, elles se couvrent d'une mince couche verdâtre, produite par le frai de poisson, les détritiques organiques de tout genre, et une sorte de petite mousse aquatique semblable à du lichen.

La profondeur du lac est très variable. Pendant la saison sèche, elle est de 0^m75 en moyenne. La navigation devient alors difficile pour les sampans eux-mêmes. Fréquemment il leur arrive de s'échouer : les bateliers sont obligés de descendre, d'entrer dans l'eau et de piétiner dans une boue chaude pour remettre leurs embarcations à flot. A cette époque, la traversée du lac est des plus pénibles. Le soleil brûlant miroite sur sa surface avec une aveuglante clarté ; en même temps il échauffe la vase, qui répand de fétides émanations. Presque jamais un souffle de vent ne vient rafraîchir cet air torride et empesté : les brises marines qui s'élèvent du golfe de Siam sont arrêtées par les montagnes des provinces de Battambang et de Pursat.

A l'époque des pluies, le niveau du Tonlé-Sap monte fréquemment jusqu'à quinze et vingt mètres. Il déborde, envahit ses rives et recouvre les forêts, ne laissant émerger que les cimes des plus grands arbres. Les vapeurs des Messageries fluviales peuvent alors s'y engager, et ils naviguent au milieu de pittoresques îlots de verdure, habités par des milliers d'oiseaux. Aigrettes, marabouts, ibis, vautours élisent domicile dans les branches, animant cette solitude de leurs cris, de leurs battements d'ailes et de leurs batailles sans fin. La sécheresse arrivée, ils se dispersent aux quatre coins du

marais, et on les voit fouiller gloutonnement la vase, où ils trouvent une nourriture abondante.

*
* *

Mais les poissons qui fourmillent dans le lac ont un ennemi autrement redoutable que les oiseaux : c'est l'homme. La pêche est en effet une des principales sources de revenus pour les provinces siamoises et cambodgiennes qui bordent le Tonlé-Sap¹. Elle a lieu



VILLAGE FLOTTANT

pendant la saison sèche, du mois de janvier au mois de mai, et réunit douze à quatorze mille pêcheurs venus de Siam, du Cambodge, de l'Annam, de la Cochinchine, et jusque du Laos.

Ils s'établissent dans des villages bâtis sur pilotis dans les eaux mêmes du lac. Chacun de ces hameaux palustres renferme un certain nombre de maisons toutes construites sur le même modèle : sur un plancher qui domine l'eau d'un ou deux mètres, une cabane en bambou couverte de feuilles de palmiers, qui sert d'habitation ;

1. Elle produit en moyenne trois millions de francs par an, et ce chiffre pourrait facilement être triplé.

par devant, une plate-forme à claire-voie, sur laquelle on fait sécher le poisson. Dans chaque pêcherie demeure un entrepreneur, qui a sous ses ordres en moyenne vingt-cinq hommes et douze femmes. Il les nourrit et les habille pendant toute la durée de la saison, et donne un salaire de cent francs aux hommes et de cinquante francs aux femmes. Le total de ses dépenses, y compris l'achat de tous les instruments nécessaires à son industrie, est évalué à quatorze mille francs¹. Cette organisation perfectionnée ne se voit d'ailleurs que dans les pêcheries chinoises. Les Siamois, les Cambodgiens, les Annamites se réunissent simplement en sociétés dont tous les membres sont égaux et obtiennent une part égale dans le produit de la campagne.

Les hommes sont chargés de la pêche, opération très fatigante, car les filets qu'ils jettent sont énormes, et ils les ramènent toujours remplis. Par suite en effet de la baisse des eaux, les poissons se trouvent agglomérés en bancs compacts, et pas un coup n'est perdu. Puis, quand la barque déborde de cette proie grouillante, il faut retourner jusqu'à la pêcherie, en ramant sous un soleil ardent dont pas un nuage ne tamise les rayons. On décharge, et l'on repart explorer une autre place, toujours sans un cri, sans une plainte, malgré la chaleur et la fatigue.

Le rôle des femmes est de préparer les poissons. Elles les vident, leur coupent la tête et la queue, et jettent ces restes sanglants dans l'eau; ils y pourrissent et ne contribuent pas peu à augmenter la puanteur de l'air². Elles ouvrent ensuite le poisson en deux, le salent et l'étendent sur les clayonnages, où il sèche au soleil. De temps à autre il faut l'essuyer, pour enlever les vers que de grosses mouches viennent y déposer. Quand il est assez sec, il est tassé, entre d'épaisses couches de sel, dans des cuves en bois recouvertes de feuilles de bananiers. Au bout de quelques semaines sa

1. Bouinai et Paulus : *L'Indo-Chine française contemporaine*, t. I, p. 551.

2. Les pêcheurs qui exercent leur industrie dans les arroyos voisins de Phnom-Penh conservent ces débris, qui sont employés à fumer les terres. (De Lanessan. *op. cit.*, p. 323.)

préparation est achevée. Une partie est conservée par les pêcheurs comme provision jusqu'à la saison suivante; le reste est expédié en Siam et au Cambodge.

Aux premières pluies toute cette colonie passagère se disperse. Le lac, si animé pendant le jour, éclairé la nuit par une multitude de lanternes, redevient désert et silencieux jusqu'au retour de la sécheresse.

*
* *

Le Tonlé-Sap reçoit un très grand nombre de rivières. Celles de la rive droite arrosent les deux provinces de Battambang et de Pursat, la première siamoise, la seconde cambodgienne.

Battambang est une grande ville commerçante située sur le Stung-sang-ké¹. La province dont elle est capitale est extrêmement peuplée et fertile: cent mille habitants y cultivent le riz et en exportent une grande quantité. Battambang doit aussi sa richesse à sa situation: placée à moitié route entre Phnom-Penh et Bangkok, elle se trouve un point de passage nécessaire pour les marchandises qui vont d'une ville à l'autre. Sa rivière est du reste navigable aux chaloupes à vapeur pendant la saison des pluies et aux sampans toute l'année: aussi présente-t-elle un mouvement de batellerie très actif.

Pursat est sur le Stung-Pursat, accessible seulement aux jonques du pays. La province, qui a perdu une partie de sa population pendant l'insurrection de 1885, renferme une certaine quantité de rizières. Mais les forêts dominant. Leurs essences n'ont malheureusement pas grande valeur, et ne sauraient servir à la construction. D'ailleurs, elles sont inondées une partie de l'année, et l'eau, après s'être retirée, laisse sur les branches des herbes et une sorte de vase qui gâtent la qualité du bois. La seule industrie de Pursat est la fabrication d'une soie assez ordinaire.

1. Stung signifie rivière.

Sur la même rive du Tonlé-Sap, mais tout à fait à l'extrémité sud, et même au delà du Véal-Phoc se trouve le village de Kompong-Chnang. Il a peu d'importance par lui-même, mais il présente une particularité assez curieuse. Quelques-unes de ses maisons sont placées sur de grandes claies en bambous, attachées par de longues cordes à des pieux solidement fichés en terre. Quand le fleuve déborde, il soulève la maison : celle-ci flotte, mais sans craindre d'être emportée par le courant, car sa corde la retient comme un navire à l'ancre. L'inondation finie, la maison descend en même temps que les eaux, et de radeau redevient demeure terrestre.

Parmi les tributaires de la rive gauche, les plus méridionaux arrosent les provinces de Kompong-Svai et Chicreng ; les autres traversent une région couverte d'immenses forêts, coupées çà et là de clairières. Pas d'autres habitants dans ces profondes solitudes que les grands tigres royaux, les éléphants sauvages, les serpents et des multitudes de singes de toutes les tailles. Au delà des forêts se dresse un massif de hautes montagnes boisées, encore assez mal connues, mais que l'on sait être riches en mines. Elle sont habitées par les Kouys, sauvages indépendants parmi lesquels les Cambodgiens et les Annamites recrutaient leurs esclaves avant l'occupation française. Les Kouys, pourchassés pendant tant de siècles, ont conservé un caractère soupçonneux : ils cachent leurs villages dans les taillis les plus épais et n'accueillent que difficilement les étrangers.

M. Harmand a pu cependant les visiter, et il a observé la manière dont ils traitent le minerai de fer qui abonde dans leurs montagnes.

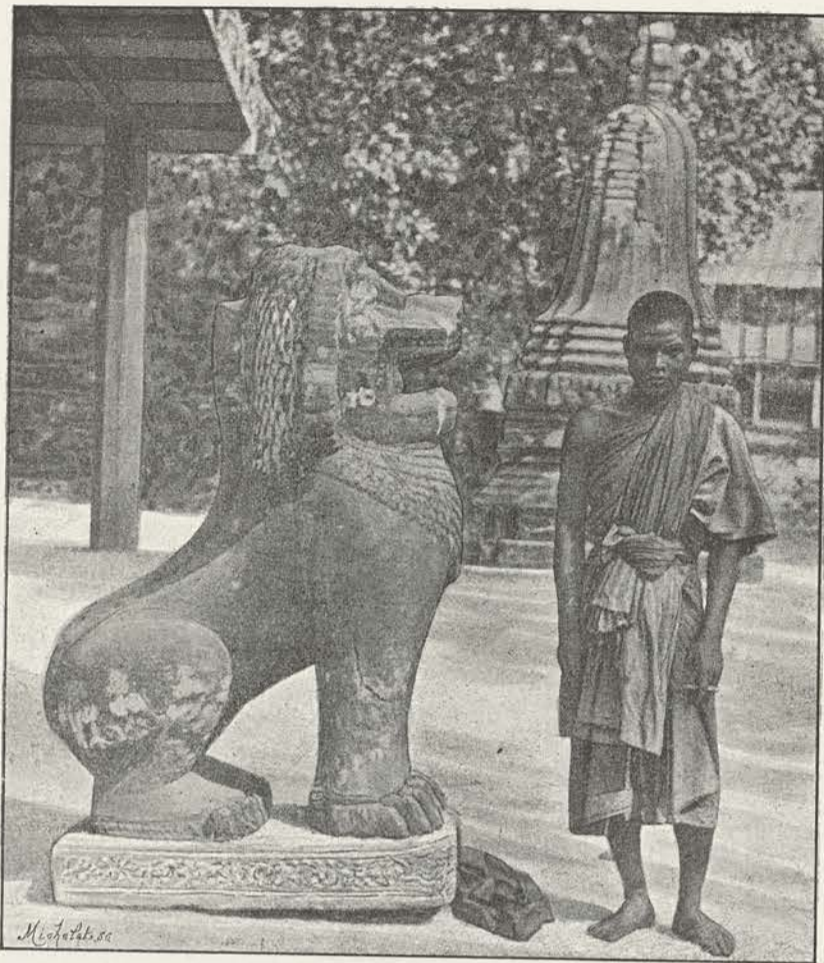
« Les usines, dit-il¹, sont de simples cases en bambous et en feuilles de palmiers, établies dans la forêt même, de manière à avoir sous la main le bois nécessaire à la fabrication du charbon. Le minerai est concassé sur le lieu d'extraction, puis transporté à l'usine dans de petites charrettes à buffles, contenant chacune la quantité

1. *Bulletin de la Société de Géographie.*

nécessaire pour une journée de chauffe, c'est-à-dire la valeur de dix de ces paniers presque plats que les indigènes portent en balance sur l'épaule. On dispose le minerai en couches minces, alternant avec des couches de charbon de bois concassé, dans un fourneau rectangulaire revêtu d'une couche d'argile réfractaire. La chauffe dure depuis six heures du matin jusqu'à huit ou neuf heures du soir. Quand on juge l'opération suffisamment prolongée, ou qu'on est fatigué, on allume des bougies filiformes collées à tous les poteaux de la case, sacrifice destiné à se rendre favorables les esprits de la forêt. On démolit les parois du four, déjà fendillées de tous côtés ; on jette sur le feu de grandes quantités d'eau qui forment d'épaisses vapeurs fétides, et l'on tire du fourneau une masse irrégulière de fonte, un lingot informe contenant beaucoup de charbon libre et d'impuretés, mais d'un volume remarquable relativement à celui du minerai. »

Ce procédé, tout à fait rudimentaire, montre dans quelle barbarie sont plongées ces tribus sauvages, à peine supérieures aux nègres du centre de l'Afrique. Et pourtant le pays des Kouys n'a pas toujours été dans un état aussi lamentable. Il est voisin de la province siamoise de Siem-Reap, qui vit s'élever jadis Angkor-Thôm, la capitale des Khmers, et Angkor-Vat, leur sanctuaire national, et comme elle il renferme nombre de ruines qui rappellent la splendeur de leur empire. Mais le temps détruit tout : la végétation enserre et étouffe aujourd'hui les palais et les pagodes, les bas-reliefs s'écroulent, les statues gisent dans les herbes, et la barbarie est redevenue maîtresse d'une région où régnait autrefois une brillante civilisation.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



BONZE LION ET TOMBEAU

CHAPITRE IV

SIEM-REAP

La province de Siem-Reap est située sur la rive nord du Tonlé-Sap, et traversée par un des tributaires du lac. Elle faisait jadis partie du royaume du Cambodge. A la fin du XVIII^e siècle elle fut conquise par les Siamois, ainsi que la province de Battambang. Quand la France, en 1863, prit sous son protectorat les Etats de Norodom, elle négligea d'exiger du Siam l'abandon de ses conquêtes, de sorte que les Cambodgiens ne possèdent même plus le siège de leur ancienne puissance.

Le sol de la province est peu accidenté : la monotonie de la plaine n'est rompue que par quelques éminences de médiocre hauteur, couronnées pour la plupart de monuments en ruines. Les forêts y dominent, touffues, profondes, souvent impénétrables. Il n'y a pas là comme dans les forêts d'Amérique de ces lianes qui se croisent et s'enchevêtrent. Ce qui rend la marche très difficile, c'est la grande quantité de rotins, palmiers bas qui étendent sur une largeur de sept et huit mètres leurs tiges armées d'épines recourbées comme des crampons de fer. Sans doute quelques routes ont été frayées pour le passage des chars, mais elles sont peu entretenues. Parfois, lorsque vous êtes paisiblement assis sur votre charrette, vous êtes tiré brusquement de votre rêverie par une branche que les buffles qui vous traînent ont écartée en passant, et qui revient vous cingler le visage. Ailleurs les roues rencontrent un tronc d'arbre mort, et un violent cahot menace de vous jeter à bas. Mais on est bien payé de ces peines légères par la beauté du spectacle : à droite, à gauche, devant, derrière, partout d'inextricables fourrés pleins de mystère, dont le silence n'est troublé que par les cris des paons sauvages et des peruches, ou le ricanement des singes qui se poursuivent d'un arbre à l'autre.

La rivière de Siem-Reap présente deux aspects bien différents suivant la saison. A l'époque des pluies, elle roule des flots rapides, déborde et inonde les campagnes voisines. Depuis la ville de Siem-Reap jusqu'au Tonlé-Sap, tout disparaît alors sous les eaux : de cette immense nappe émergent seulement des cimes d'arbres peuplées d'oiseaux. Pendant la saison sèche, elle coule doucement sur un lit de sable entre des rives escarpées, couronnées par les tiges grêles des aréquiers et les bouquets flabelliformes des borasus. Le paysage est alors très animé. Sur chaque bord, des norias, roues hydrauliques en bambous, tournent sous l'action du courant avec un grincement régulier : l'eau qu'elles élèvent tombe dans des rigoles et va se répandre dans les jardins, apportant la vie aux plantes que la sécheresse du ciel eût fait périr. Le parfum du jasmin se répand

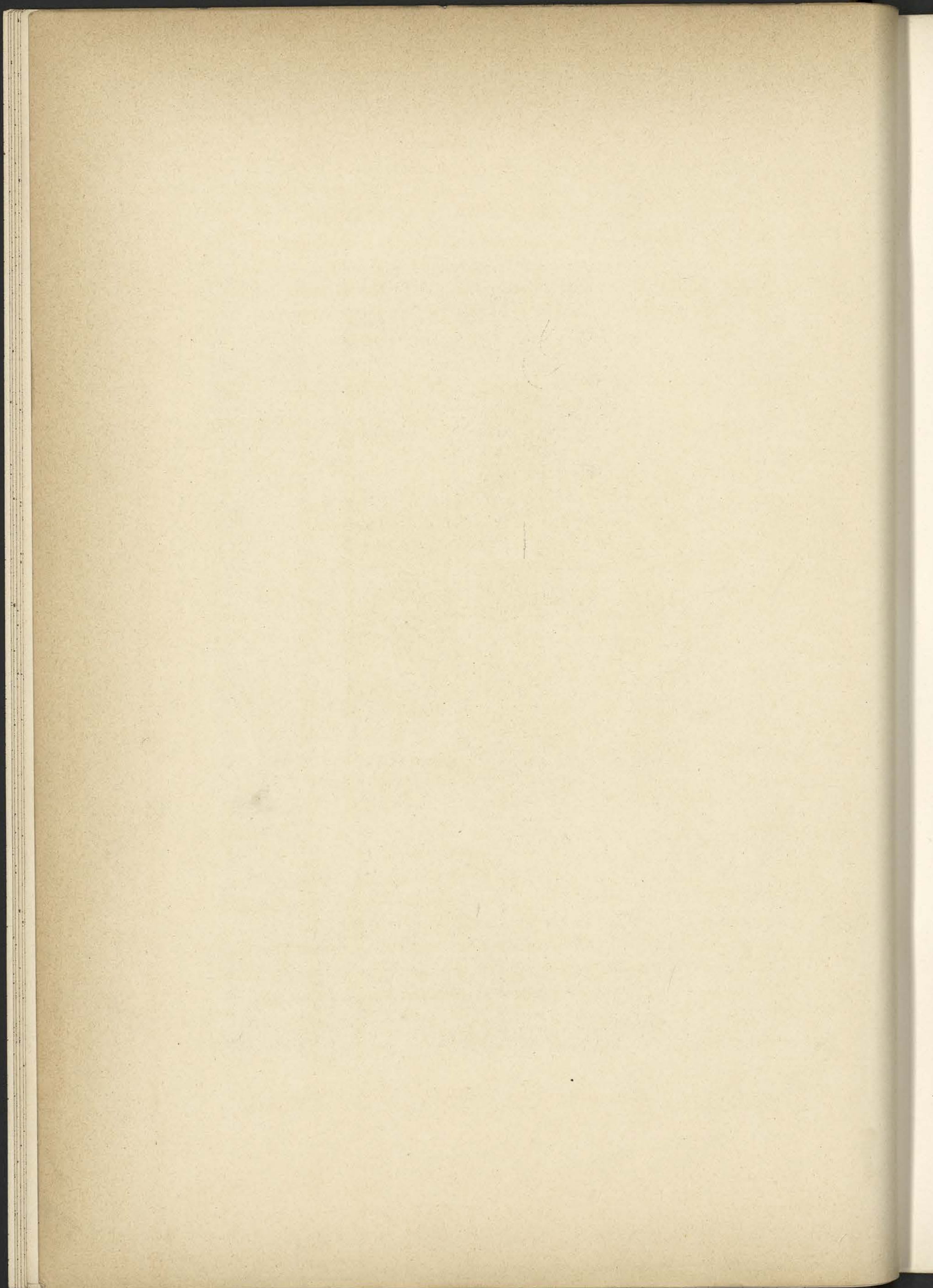


PHOTOTYPIE BERTHAUD.

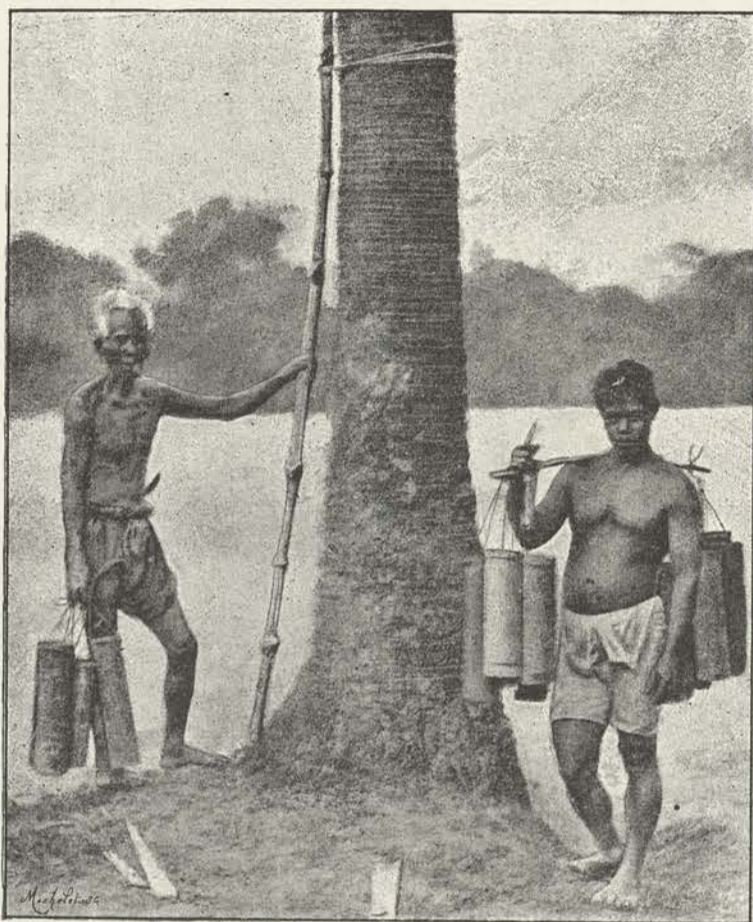
9, RUE CADET, PARIS

SIEM-RÉAP

NORIAS DANS LA RIVIÈRE



dans l'air : partout des cases se montrent, à demi cachées sous la verdure. Ici une troupe de femmes au bain se joue au milieu des eaux : d'autres, vêtues de langoutis diversement nuancés, une fleur odorante au-dessus de l'oreille, sont paresseusement étendues sur la rive, heureuses de goûter l'ombre et la fraîcheur. Plus loin, un



UN BORASUS

éléphant traverse la rivière en s'aspergeant d'une gerbe liquide, ou bien des buffles se vautrent dans l'eau, ne laissant émerger que leur grosse tête carrée et leurs cornes énormes. Ailleurs des hommes du peuple, semblables à des bronzes antiques, se tiennent immobiles, sans que rien puisse les tirer de leur contemplation et de leur silence. Par instants, sur les routes qui longent les berges passe rapide, au

milieu d'un nuage de poussière, un char attelé de zébus, que leur conducteur excite de la voix et du geste.

Outre ces forêts et ces jardins, la province de Siem-Reap renferme aussi des champs cultivés. La rizière domine comme dans tout le reste de l'Indo-Chine : le riz est en effet le pain des indigènes. Leur boisson ordinaire c'est l'eau. Ils ont pourtant aussi une liqueur naturelle qui provient du borasus, et que les Européens appellent improprement vin de palme. Le procédé employé par eux pour le récolter est des plus simples. Au moyen d'une tige de bambou fixée au tronc du borasus et sur les nœuds de laquelle ils grimpent avec une agilité de quadrumanes, ils s'élèvent jusqu'au sommet de l'arbre, coupent l'extrémité des tiges du régime, après avoir préalablement suspendu au-dessous des vases en bambous. La liqueur ainsi recueillie est d'une couleur brune et d'un goût sucré assez agréable. Lorsque ce jus s'évapore, on obtient une cassonade qui sert à préparer certains gâteaux en farine de riz. Si, au contraire, on le fait fermenter, il se produit une sorte de vinaigre.

Indépendamment du riz, les Siamois de Siem-Reap cultivent l'indigo, le tabac, le bétel et l'aréquier. Le premier sert à teindre les fils de coton dont on fabrique les vêtements. Le tabac est fumé par les individus des deux sexes en longues cigarettes coniques, dans lesquelles le papier est remplacé par une feuille de bananier desséchée ; l'opium n'est guère employé. Quant au bétel, on étend sur sa feuille une couche de chaux blanche ou parfois colorée en rose par le curcuma, on la roule et on la mâche avec un morceau de noix d'arèque. Cette chique est d'un usage général. Elle présente le double avantage de calmer la soif et de faire disparaître la mauvaise odeur de l'haleine, causée par l'emploi trop fréquent du poisson salé dans l'alimentation. Mais, en revanche, elle noircit et déchausse les dents, donne à la salive une couleur sanguinolente, déforme les lèvres et agrandit la bouche.

Comme on le voit, l'agriculture est assez peu développée. Quand on aura cité le citronnier, l'oranger, le manguier, le cocotier, le



PHOTOYPIE BERTHAUD

9. RUE CADET, PARIS

HALTE D'INDIGÈNES SUR LA CHAUSSÉE D'ANGKOR-VAT

cotonnier et le bananier, on aura à peu près épuisé la liste des arbres fruitiers. Les légumes sont plus variés. Un des plus répandus est une salade, dont la forme rappelle celle de la laitue, et que l'on pourrait à la rigueur manger sans assaisonnement, car elle a un goût très prononcé de moutarde.

L'industrie n'est guère plus avancée. La principale source de revenus est la pêche dans le Tonlé-Sap. Elle nécessite une assez grande quantité de bateaux : les indigènes les fabriquent eux-mêmes, grâce aux nombreuses forêts qui couvrent la province, et il les calfatent au moyen de la résine que donne le yao. Pour obtenir cette résine, ils creusent dans le tronc de l'arbre une longue et étroite cavité, terminée à sa partie inférieure par une sorte de bassin circulaire. Ils remplissent cette cavité de brindilles sèches qu'ils allument. La chaleur fait couler la résine, qui vient remplir le bassin : quand elle est refroidie, on la retire avec de grandes cuillères en bois. Les hommes fabriquent aussi l'huile de coco, employée pour l'éclairage, concurremment avec la résine de yao, qui sert à enduire les torches. Les femmes tissent sur des métiers rudimentaires les écharpes de coton et de soie dont elles s'entourent la poitrine, et le vêtement appelé sampot, sorte de pantalon commun aux deux sexes. Il faut mentionner encore une industrie spéciale aux émigrants chinois établis dans la province. C'est la fabrication d'une eau-de-vie de riz, le choum-choum, au goût empyreumatique fort désagréable, mais qui produit une ivresse très prompte, alourdissant les sens et paralysant la volonté.

Le commerce est dans l'enfance, et ne peut se développer faute de moyens de transport. On ne connaît dans le pays que les chars attelés de buffles ou de zébus, véhicules primitifs, insuffisants pour porter des bagages. L'éléphant s'emploie rarement : son prix d'achat est très élevé et son entretien trop coûteux. Quant aux pirogues et aux sampans, ils ne peuvent naviguer sur la rivière que pendant la saison des hautes eaux, et ne sauraient même s'engager sur les flots houleux du lac. Il faut alors transborder les marchandises sur

le vapeur des Messageries fluviales, qui, pendant six mois par an, fait le service entre Saïgon et Battambang, avec escale près de l'embouchure de la rivière de Siem-Reap. Il en résulte un retard considérable dans les transactions commerciales, d'importance médiocre d'ailleurs, puisqu'elles ne durent que la moitié de l'année.

*
* *

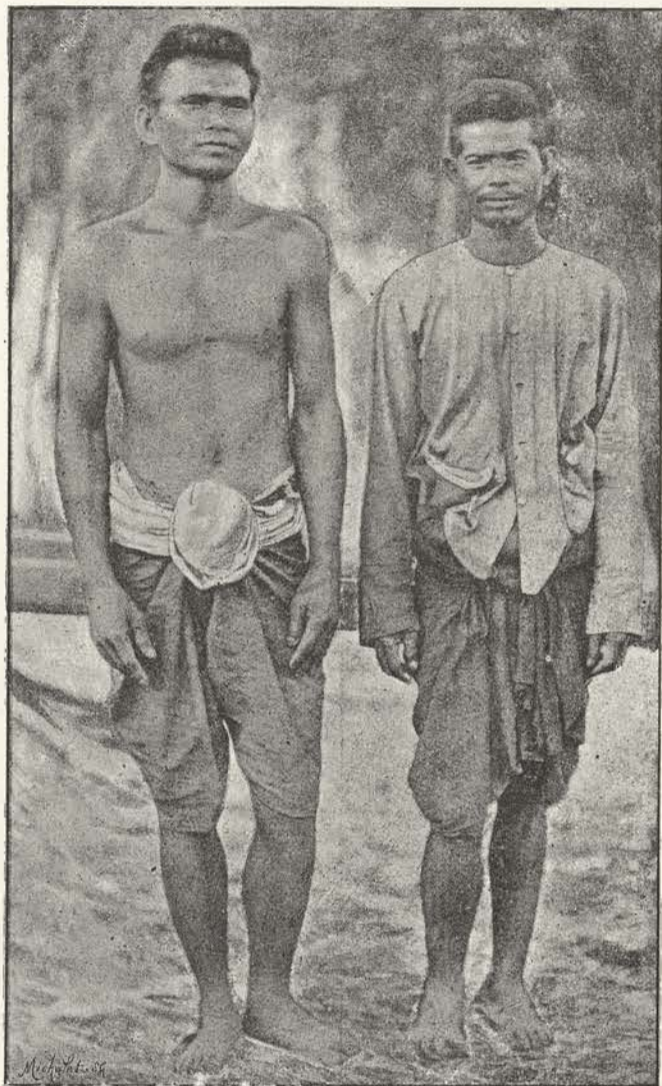
Les habitants de la province de Siem-Reap appartiennent à trois races principales.

Les Cambodgiens, premiers maîtres du pays, y sont restés en grand nombre après la conquête siamoise, et ils forment l'élément le plus compact de la population. Quoique séparés du reste de leurs concitoyens, ils n'ont modifié ni leur caractère, ni leurs mœurs : leur indifférence et leur paresse sont les mêmes au Siam qu'au Cambodge.

Les Chinois présentent avec eux le contraste le plus frappant. Ils sont une infime minorité : c'est entre leurs mains pourtant qu'est concentré tout le commerce de la province. Leur activité, leur patience, leur économie sont parvenues à tirer partie des ressources de ce pays, si peu favorisé, on l'a dit, au point de vue de la facilité des relations commerciales. Grâce à eux, Siem-Reap renferme quelques succursales des maisons de Phnom-Penh, de Battambang et de Bangkok.

La race conquérante, qui tient le milieu comme nombre entre les Cambodgiens et les Chinois, s'est réservé les emplois officiels et religieux. Mais on rencontre aussi une certaine quantité de Siamois appartenant à la classe populaire. Les Siamois sont de taille moyenne et bien proportionnés. Le type de leur visage s'éloigne assez notablement de celui de la race mongole : ils ont le teint olivâtre plutôt que jaune, les pommettes pas trop saillantes, les yeux noirs et nullement bridés, le nez légèrement épaté. La bouche, trop largement fendue et ensanglantée par le bétel, laisse voir les dents

soigneusement laquées. La barbe est rare : les hommes d'ailleurs s'épilent le visage, sauf les fonctionnaires et les notables qui gardent la moustache. Ils se rasent la tête, ne conservant sur le sommet



INDIGÈNES DU CAMBODGE SIAMOIS

qu'une touffe droite et raide. Les femmes portent les cheveux en brosse et coupés court. Elles laissent en outre pendre une mèche longue et mince de chaque côté au-dessus des oreilles.

Le costume, très simple, ne manque pas d'élégance : les indi-

vidus des deux sexes portent le sampot, pièce d'étoffe qu'ils enroulent autour des flancs et des cuisses; les bouts sont ramenés entre les jambes et attachés à la ceinture. Les hommes ont le torse nu. Les femmes se couvrent la poitrine d'une écharpe qu'elles passent sur une épaule, laissant ainsi les bras libres. Les jambes et les pieds restent toujours nus. Dans les parties riches du royaume de Siam, hommes et femmes se parent de bijoux, anneaux, bracelets, colliers, pendants d'oreilles. Les habitants de la province de Siem-Reap sont trop pauvres pour se permettre ce luxe.

Les Siamois sont de caractère doux et hospitalier. « Les pauvres sont secourus partout, et les voyageurs trouvent sur les routes des réduits où ils peuvent faire leur cuisine et passer la nuit; la recommandation faite par les bouddhistes de placer des vases d'eau fraîche le long de la route pour les passants altérés n'est nulle part mieux observée. »¹ Ils ont à un haut degré les vertus de famille. Ils chérissent leurs enfants et ne leur ménagent pas les caresses. La femme est traitée par eux avec égard. Loin d'être considérée comme une esclave par son mari, elle exerce sur lui beaucoup d'ascendant et jouit de la plus entière liberté: elle se montre en public, va au marché, rend et reçoit des visites. Cette tolérance est d'autant plus remarquable que le mariage n'est généralement accompagné d'aucune cérémonie religieuse et n'astreint l'époux à aucune obligation. La plupart du temps, en effet, les parents qui veulent établir leur fille la vendent au plus offrant. Le mari qui a acheté sa femme peut la revendre si bon lui semble: il est très rare pourtant qu'il use de ce droit. Les divorces sont plus fréquents: ils se font par consentement mutuel et sans que la religion intervienne davantage. Si le couple a des enfants, on les partage également, mais en laissant le premier choix à la mère.

Les funérailles sont aussi solennelles que les mariages le sont peu. On orne la maison du mort d'étendards blancs, d'autant plus

1. Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. VIII, p. 818.





PHOTYPIE BERTHAUD

9 RUE CADET, PARIS

SIEM-RÉAP

LE PONT ROULANT

nombreux qu'il occupait une situation plus importante. On expose ensuite son corps dans la salle principale de la maison : chaque jour, jusqu'au moment de la crémation, des bonzes viennent y psalmodier les prières funèbres. Dans une salle voisine, les parents du défunt, vêtus de blanc et la tête rasée en signe de deuil, reçoivent les visiteurs et les font asseoir à des tables où un repas leur est servi.

*
* *

La ville de Siem-Reap, capitale de la province, est située à quelques kilomètres du Tonlé-Sap, sur le bord de la rivière. Les deux rives sont habitées et reliées par un pont dont le tablier est mobile et s'ouvre pour laisser passer les barques au moment de la crue des eaux. Sur la rive gauche se pressent des cases et des paillettes, de construction primitive, demeures des simples indigènes. Sur la rive droite s'élèvent les édifices réservés au gouvernement et aux services publics.

C'est d'abord, à côté du télégraphe, une citadelle armée de vieux canons plus décoratifs que terribles ; les remparts, bien dessinés et coupés de bastions, sont construits en pierres de Bien-Hoa qui proviennent des ruines disséminées dans la province.

La maison du gouverneur, bâtie en briques, est précédée d'un élégant péristyle derrière lequel s'ouvre la salle de réception. C'est là que se donnent les audiences : à terre sont posées des nattes sur lesquelles se prosternent les indigènes ; les Européens prennent place sur des sièges ; aux murs sont suspendues des horloges à cadre de bois blanc rond ou octogonal, comme on en voit en France dans les écoles. Les appartements privés du gouverneur sont situés derrière la salle de réception : ils sont fort vastes, car ce haut personnage est pourvu d'une maison considérable. Tout comme son souverain, le roi de Siam, il a des femmes, des danseuses, des musiciens ; il possède aussi de nombreux chars à buffles

et des éléphants. C'est un véritable petit roi. Il a du reste un rôle très important : gardien des ruines d'Angkor, il est responsable de leur entretien et de leur conservation. Il se fait aider dans cette fonction par un sous-gouverneur, magistrat subalterne, à qui est dévolue la plus grosse part du travail et la plus mince des avantages : il habite, il est vrai, une maison particulière, mais n'a ni danseuses, ni musiciens, et ne possède qu'un personnel domestique très restreint.

A côté de la demeure du gouverneur se dressent les pagodes, édifices médiocres, contenant des statues brahmaniques et bouddhiques. Les bonzes qui les desservent sont chargés, sous la surveillance du gouverneur, de l'entretien des anciens monuments khmers. Ils s'acquittent assez mal de ce soin. Ils se contentent de faire chaque jour leurs prières à Bouddha, revêtus de longues robes d'un jaune éclatant. Leur discipline est assez stricte. Ils ne prononcent pas, il est vrai, de vœux définitifs et peuvent renoncer à la vie religieuse. Mais durant tout le temps de leur ministère ils doivent garder la tête rasée et observer le vœu de chasteté. Tout travail lucratif leur est interdit. Leur seule ressource est la mendicité. Chaque matin ils défilent devant la bonzerie, une urne d'osier en sautoir, et se répandent dans les villages environnants pour quêter, qui du riz, qui des bananes, qui des volailles. Quand ils rencontrent des passants sur leur route, chacun d'eux se voile le visage avec son éventail de palmier, autant pour éviter la vue des femmes que pour ignorer, suivant la prescription du rituel, l'importance de l'aumône déposée par les dévots dans la bourse suspendue à son côté. Ceux qui restent à la pagode dépouillent leur robe jaune et font leurs ablutions matinales dans les bassins sacrés.

Il ne faut pas croire pourtant que la profession de bonze soit une sinécure. Ce sont eux qui enseignent aux enfants la lecture et l'écriture. La bonzerie de Siem-Reap comprend deux parties : l'école primaire et l'école supérieure. Dans la première, les élèves sont exercés à tracer les caractères sur une feuille de palmier, au moyen



PHOTYPIE BERTRAND

9, RUE CADIX PARIS

SIEM-RÉAP

RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR



d'un stylet : ils noircissent ensuite ces dessins avec le pouce. On leur apprend aussi la prononciation. Pendant des heures, un bourdonnement monotone sort de la bonzerie : ce sont les enfants qui répètent en chœur, avec des intonations gutturales, la leçon du maître. Ceux qui poussent jusqu'à l'école supérieure sont généralement des fils de fonctionnaires : c'est la pépinière des lettrés et des bonzes.

En somme, la ville de Siem-Reap n'a par elle-même qu'une importance médiocre. Elle doit son rang de chef-lieu de province à son voisinage d'Angkor-Vat. Cette antique pagode, quoique à demi ruinée, est encore considérée par les Siamois et les Cambodgiens comme leur capitale religieuse. Chaque année on s'y rend en pèlerinage : des foules nombreuses traversent Siem-Reap, qui devient alors une cité populeuse et bruyante. C'est ainsi que, sur le bord de la mer Rouge, Djeddah renferme dans ses murs cent mille habitants à l'époque où des caravanes de Musulmans viennent honorer à la Mecque la mémoire du Prophète.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.



Additional faint, illegible text located below the circular stamp, likely bleed-through from the reverse side of the page.

DEUXIÈME PARTIE

LES RUINES



CHAPITRE PREMIER

APERÇU HISTORIQUE

Il n'y a que peu d'années que la curiosité générale s'est portée vers les monuments khmers du Siam et du Cambodge, et c'est seulement depuis l'établissement de la France en Indo-Chine que des études sérieuses ont été faites. Et pourtant ces vestiges imposants d'une brillante civilisation furent signalés à l'Europe dès le commencement du XVII^e siècle.

En 1601, Ribadeneyra publiait à Barcelone un ouvrage¹ qui traitait de tous les pays de l'extrême Orient depuis le Japon jusqu'à Malacca. Dans le chapitre consacré au Cambodge, mention était faite des ruines d'Angkor, découvertes en 1564 par des Portugais et des Espagnols. Mais l'auteur, au lieu de s'arrêter sur cet inté-

1. *Historia de las islas del archipiélago y reynos de la Gran China, Tartaria, Cochinchina, Malaca, Siam, Camboxa y Japon.* Barcelone, 1601.

ressant sujet, se perdait dans le récit fastidieux des luttes intestines qui désolaient l'empire khmer.

A la même époque, Christoval de Jaque rapportait qu'il existait au Cambodge une ville ancienne et remplie de superbes édifices.

Trois ans plus tard, un dominicain espagnol, G. de San Antonio, dans un livre paru à Valladolid¹, citait le nom d'Angkor, mais sans aucun détail.

On ne trouve pas de renseignements plus précis dans l'ouvrage du Hollandais Van Wusthof, imprimé à Harlem en 1669². Il avait pourtant exploré une bonne partie de l'Indo-Chine et pénétré même jusque dans le Laos en remontant le Mékong. Mais le temps lui avait manqué pour étudier les monuments khmers : il s'était vu obligé de quitter précipitamment le Cambodge, à la suite de mesures de rigueur prises par le roi Nac-Ciam, qui, non content d'expulser tous les Européens, avait même fait mettre à mort l'ambassadeur hollandais Regemortes.

Pendant tout le XVIII^e siècle, l'Europe, qui intervenait si activement dans l'Indoustan, se désintéressa de l'Indo-Chine.

Au commencement du XIX^e, un savant français, Abel Rémusat, ramène l'attention vers cette contrée en donnant dans les « Nouvelles Annales des voyages » (1819-1825) la traduction du Tchin-la-Foung-thou-ki. Cette œuvre était la relation de voyage d'un officier chinois envoyé en mission au Cambodge au XIII^e siècle. L'ambassadeur décrivait avec force détails le pays qu'il avait visité : il donnait sur ses habitants, leur caractère, leurs coutumes, des renseignements trop précis pour n'être pas exacts ; il faisait enfin une description d'Angkor-Vat et d'Angkor-Thôm qui concorde de tout point avec ce que l'on connaît aujourd'hui.

La traduction de Rémusat excita une vive curiosité : trente-cinq ans se passèrent pourtant avant qu'on se décidât à aller contrôler *de*

1. *Relacion de los sucesos del reyno de Camboxa*. Valladolid, 1604.

2. *Vremde reyde Inde, Coningrgeken, Cambodia ende Lowen*. Harlem, 1669.

visu les assertions du voyageur chinois. Enfin, en 1861, un Français, Mouhot, entreprend aux frais d'une société anglaise un voyage d'exploration en Indo-Chine. Il visite Angkor, et à la vue de ces magnifiques édifices, si majestueux encore et si riches malgré leur état de ruine, il est saisi d'une admiration et d'un enthousiasme qui éclatent à chaque page de son livre¹.

Dès lors l'impulsion est donnée et les visites se multiplient. En 1865 le docteur Bastian se rend au Cambodge, et, à son retour en Allemagne, publie des notes de voyage qui contribuent à augmenter la célérité naissante d'Angkor².

En 1866, une mission française, dirigée par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, remonte le Mékong jusque dans le Yunnan, non sans avoir fait une longue station dans les provinces de Siam et du Cambodge qui renferment des monuments khmers. Les découvertes de cette mission ont été consignées dans un important ouvrage³, le plus complet qu'on eût encore écrit sur ce sujet, dû à l'un des compagnons de de Lagrée, le lieutenant de vaisseau Francis Garnier.

En 1873, une nouvelle expédition conduite par M. Delaporte, lieutenant de vaisseau, qui avait déjà fait partie de la mission précédente, reprend les travaux commencés. M. Delaporte est trop connu pour qu'il soit utile d'insister sur les résultats obtenus par lui : il suffira de rappeler qu'il organisa le Musée Khmer, installé d'abord à Compiègne, aujourd'hui au Trocadéro.

La mission dont le présent ouvrage expose les études a contribué pour une bonne part à enrichir ce Musée : elle a, en effet, rapporté cinq cent vingt pièces de moulages provenant de quatorze monuments, treize pièces originales en grès et en bois, dix-sept vases en grès vernissé, des fragments de terres cuites, de faïences et de por-

1. *Travels in Indo-China, Cambodia and Laos*. Londres, 1864.

2. *Die Völker des östlichen Asien*.

3. *Voyage d'exploration en Indo-Chine*. Paris, 1873.

celaines. Que de merveilles pourtant elle a dû laisser inexplorées, et quelle riche moisson il reste encore à recueillir!

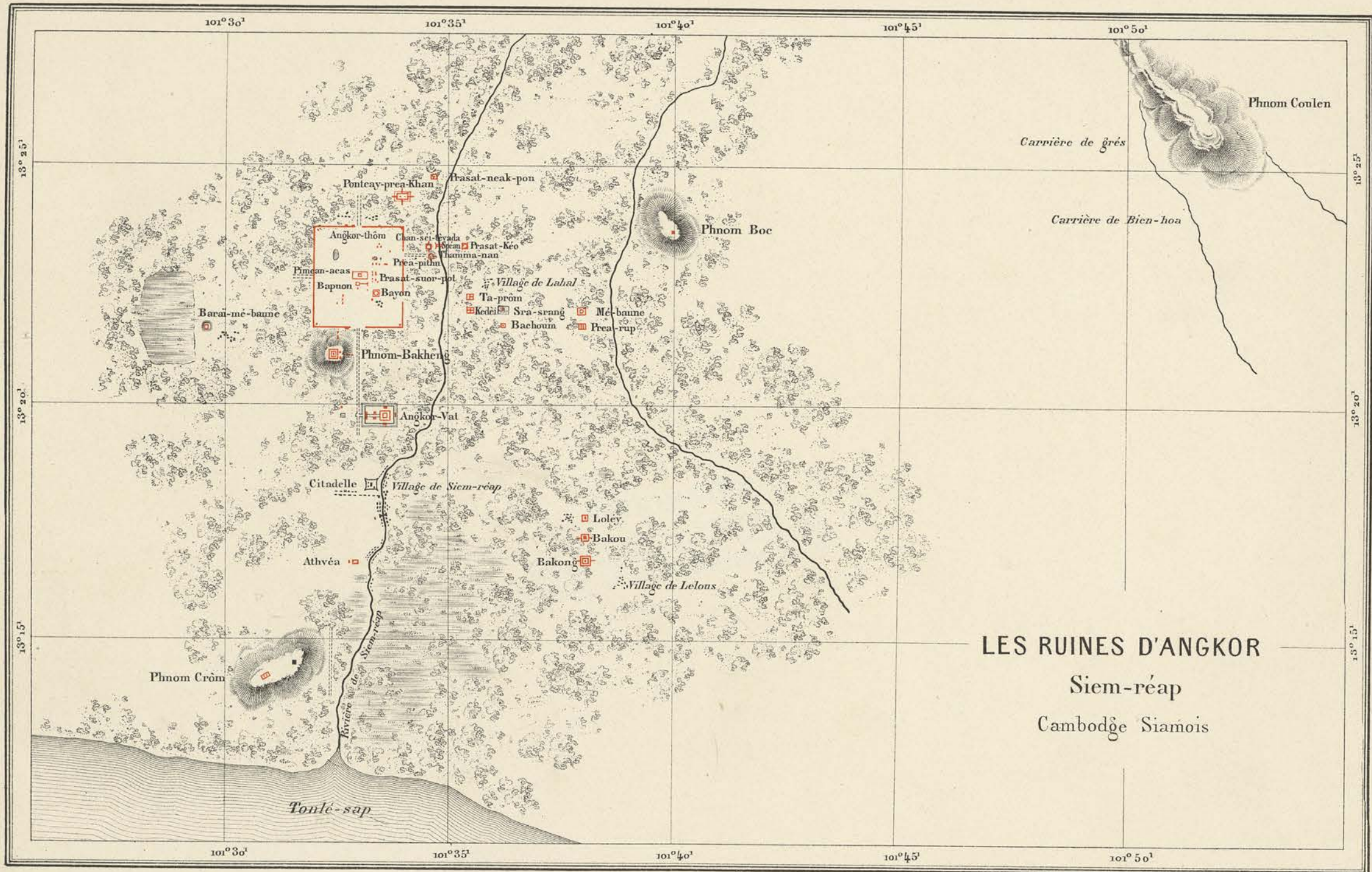
*
* *

Les monuments khmers sont disséminés un peu partout en Indo-Chine, et l'on en trouve depuis Penom sur le Mékong dans le Laos, jusqu'à Thap-Muoi non loin de Mytho en Cochinchine, depuis Korat en plein Siam jusqu'à Quinhon sur le littoral annamite. Mais il ne sera question ici que des monuments de la province de Siem-Reap, les plus nombreux d'ailleurs et les plus remarquables.

C'est sur la rive droite de la rivière de Siem-Reap que se dressent les deux principaux groupes: Angkor-Vat (la pagode royale), et Angkor-Thôm (la ville royale) la capitale des Khmers. Au sud d'Angkor-Vat on remarque deux sanctuaires peu importants, le Phnom-Crom et Athvéa. Au sud-ouest d'Angkor-Thôm, Phnom-Bakheng s'élève sur une colline d'oxyde de fer d'où l'on aperçoit Baräi-mé-baune, le palais de bains des rois khmers. Au nord-est, Pontéay-préa-khan renfermait l'Epée sacrée; Prasat-neak-pon (la tour des dragons enroulés) domine une immense plaine qui servait sans doute de champ de courses ou de manœuvres; Thamma-nân et Chau-séi-tévada étaient consacrés l'un à Brahma, l'autre au Lingam, divinité analogue au Phallus grec.

Un vieux pont khmer, le Spéan-thmâ-crom, relie la rive droite à la rive gauche. Sur cette dernière on rencontre Prasat-kéo (la tour de cristal); Ta-prôm, Kedëi et Srâ-srang, trois parties d'un même tout dans lequel M. Moura¹ voit un couvent de bonzes, Bachoum, et plus à l'est Prea-rup et Mé-baune; enfin, dans le voisinage du

1. Le royaume de Cambodge.



LES RUINES D'ANGKOR
 Siem-réap
 Cambodge Siamois

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHEQUE

Tonlé-Sap une série de monuments en briques, entre autres Loléy, Bakou et Bakong.

*
* *

La multitude de ces édifices, tous d'une richesse extraordinaire, est une preuve indéniable qu'un grand peuple a régné jadis dans cette contrée. Mais on ne connaît qu'imparfaitement l'histoire de cet État qui parvint à un si haut degré de civilisation. Les inscriptions, quoique très nombreuses, ne nous fournissent que peu de documents, car il n'en est guère qu'on ait pu déchiffrer jusqu'ici. Les légendes siamoises et cambodgiennes, les chroniques chinoises, la relation de voyage traduite par Rémusat, enfin, pour la période moderne, la chronique royale du Cambodge, voilà les seules sources où il soit possible de puiser. Toutes ces traditions, orales ou écrites, renferment une multitude de faits sans intérêt, et il faut lire bien des pages fastidieuses pour rencontrer un événement digne d'être retenu. De plus elles présentent entre elles de notables différences suivant le peuple auquel elles appartiennent : chacun s'est attribué le rôle le plus brillant et a mieux aimé offenser la vérité que choquer la vanité nationale. Rien de nouveau sous le soleil : l'Asie n'a rien à envier à l'Europe. La tâche de l'historien devient donc très difficile au milieu de ces légendes puériles et contradictoires, et son exposé ne peut présenter qu'un caractère conjectural.

Le Siam et le Cambodge actuels portaient jadis le nom de Cuch-thloc. Les premiers habitants du pays, les Ciampas, se mêlèrent très rapidement de Malais venus des îles de la Sonde, et prirent le nom de Khomèn. Comme les peuples fixés encore aujourd'hui dans l'archipel australasien, ils étaient cultivateurs, négociants, pirates, toutes professions où ils pouvaient exercer leurs qualités d'intelligence pratique, de patience, d'énergie, de force de volonté. Mais là s'arrêtaient leurs aptitudes, et on ne peut en rien leur attribuer la civilisation remarquable qui suivit. A cette époque,

la religion du pays était le culte du serpent. Les marécages formés par les débordements du Mékong et de ses affluents pullulaient de reptiles, et les peuples ont toujours tenté d'échapper aux animaux nuisibles en les adorant. Cette croyance n'était pas du reste particulière aux Khomen. On se rappelle que les Hébreux rendirent un culte au serpent quand ils erraient dans le désert après leur sortie d'Égypte. Les Perses, les Babyloniens, les Égyptiens lui accordèrent aussi les honneurs divins. Enfin il avait un sanctuaire en Béotie.

Au v^e siècle avant notre ère, l'élément primitif fut modifié par une nouvelle infusion de sang étranger. Préa-thong, fils de Préabat-atichavong, souverain d'Intakpath (aujourd'hui le Delhi), se révolta contre son père et voulut le contraindre à lui céder une partie de ses États. Il échoua dans sa tentative et fut puni par l'exil. Suivi d'un certain nombre de ses partisans, il vint alors se fixer dans le Cuch-thloc et y fonda la ville de Cou-khan, à 45 kilomètres au nord-ouest du Tonlé-Sap. Mais son établissement ne se fit pas sans guerre : le roi des Khomen prit les armes contre lui. Préa-thong le battit, resta seul souverain et donna à son royaume le nom de Crung-Campuchéa, d'où l'on a fait Cambodge. Ainsi fut constitué l'État khmer.

Avec l'invasion aryenne commence pour le pays une période de gloire militaire et de civilisation brillante qui va durer jusqu'au x^e siècle de notre ère. Les peuples voisins, Siam et Annam, reconnaissent la suprématie des rois khmers; la Chine entretient avec eux des relations de bon voisinage. Au II^e siècle après J.-C. le Cambodge reçoit même la visite de commerçants romains et peut-être ce fait n'a-t-il pas été sans exercer une influence sur l'architecture khmère. Déjà d'ailleurs l'art atteignait un haut degré de perfection. Préa-thong avait introduit chez les Khomen une religion nouvelle, le brahmanisme, qui remplaça le culte grossier du serpent. Il consacra aux dieux nouveaux les pagodes qu'il fit bâtir dans la capitale dont il entreprit la construction, Angkor-Thôm. Un de ses

successeurs, Préa-ket-Méaléa, dédia à la trinité brahmanique le magnifique temple d'Angkor-Vat, ce chef-d'œuvre de l'architecture khmère dans lequel l'inspiration hindoue est sensible, puisque les sujets des bas-reliefs sont empruntés à des scènes du Ramayana et du Mahabarata, mais qui conserve pourtant un remarquable caractère d'originalité. En même temps tout le pays se couvrait de monuments d'une importance moindre, d'une perfection presque égale.

Le VII^e siècle vit se produire un événement considérable : en 638 furent apportés de l'île de Ceylan les livres sacrés bouddhiques. La religion nouvelle, plus pure encore et plus morale que le brahmanisme, se répandit rapidement dans toute l'Indo-Chine, et devint le culte officiel de l'empire khmer. Mais de même que le christianisme, en remplaçant le paganisme, ne supprima pas toutes les pratiques, ne renversa pas tous les temples, et se contenta souvent d'y substituer les images du Christ et des saints à celles de Jupiter et des divinités de l'Olympe, de même Bouddha ne détruisit pas les sanctuaires de Brahma, il l'en fit sortir et y régna en son lieu. La révolution religieuse, qui semble d'ailleurs s'être faite pacifiquement, n'eut donc que peu d'influence sur l'architecture. Mais elle coïncida avec une réelle décadence de l'art khmer, car les monuments de cette époque et des suivantes, c'est-à-dire du IX^e et du X^e siècle, sont très inférieurs à ceux qui s'étaient élevés au temps où la suprématie appartenait à la doctrine brahmanique. Pourtant l'empire khmer était encore très florissant au XIII^e siècle, au moment où il fut visité par l'ambassadeur chinois dont Abel Rémusat a traduit la relation. Ce voyageur parle de tours et de statues en or, de temples ornés de belles peintures et remplis de vases précieux ; il dit que ces trésors sont gardés par des milliers de soldats, il ajoute que la capitale du pays renferme plus de vingt mille maisons. Tous ces détails précis prouvent une puissance et une richesse encore très grandes et qui semblent devoir durer.

Et cependant c'est avec le XIII^e siècle que la décadence arrive. La Chronique royale, qui commence à cette époque, nous renseigne

pleinement à cet égard. Le Cambodge est attaqué par ses deux terribles voisins, le Siam et l'Annam, en même temps qu'il est déchiré par des révolutions de palais. Dès lors son histoire n'est plus qu'une suite de guerres civiles et étrangères. Angkor-Thôm et Angkor-Vat sont ravagés par les armées ennemies et à demi ruinés. Les rois khmers, dont la plupart ne font que passer sur le trône, perdent et recouvrent tour à tour une partie de leurs États; le hasard des batailles les fait changer de capitale, et Angkor cède cet honneur successivement à Basan, Lovec, Phnom-Penh et Oudong¹. Un seul souverain retarde quelque temps la chute de l'empire : Ang-Chan, qui règne de 1516 à 1566, lutte avec succès contre le Siam et accueille avec faveur les missionnaires portugais Luis Cardoso, Juan Madeira et Gaspard de Crus, qui visitent Angkor-Vat déjà en ruines. Mais ses successeurs n'ont ni même talent, ni même bonheur, et la décadence, un instant conjurée, s'accélère.

Au XVIII^e siècle, l'empire khmer perd les provinces de Battambang et de Siem-Reap qui sont prises par les Siamois, et celles de Vinh-Long, Sadec et Chaudoc qui tombent aux mains des Annamites. Dès lors il n'est plus qu'un petit État obéissant tantôt au royaume de Siam, tantôt à l'empire d'Annam. C'est pour échapper à cette double suprématie, si dangereuse par la rivalité qu'elle suscitait, que Norodom, roi du Cambodge, s'est placé en 1864 sous le protectorat de la France : il a abandonné définitivement, on l'a vu, sa première résidence d'Oudong, et fixé sa capitale à Phnom-Penh, sur le Mékong, aux portes mêmes de nos possessions de Cochinchine, dans une situation aussi forte au point de vue militaire qu'heureuse au point de vue commercial.

Telle est en résumé l'histoire de cet empire khmer qui a compté des heures si brillantes. Presque rien n'en est demeuré : la race conquérante, de sang aryen, s'est fondue dans la population pri-

1. On connaît Phnom-Penh et Oudong ; Lovec était situé sur la rive droite de Viam, un peu en amont d'Oudong ; Basan, dans l'intérieur, à peu près à mi-route entre Phnom-Penh et Kampot.

mitive, sans laisser d'autre trace qu'une légère transformation de l'ancien type khomen¹. Mais les qualités que les Khmers devaient aux Indous de Préa-thong ont disparu, et les Cambodgiens, perdant même leurs antiques vertus d'énergie et d'ardeur au travail, sont aujourd'hui pleins de mollesse et d'inertie. Il ne reste de cette civilisation, digne d'Athènes et de Rome, que des ruines grandioses, à demi cachées par la végétation et habitées seulement par les tigres qui rôdent dans les fourrés et les serpents qui se glissent sous les pierres.

1. Voir première partie, chapitre II.



BAS-RELIEFS D'ANGKOR-VAT. — EXPLOITS D'HANUMANT
(Musée Khmer.)

CHAPITRE II

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

Avant de décrire les différents monuments qu'on a énumérés plus haut, il est important de remarquer quelles analogies de plan, de construction et de décoration ils présentent entre eux.

Tous les monuments sont orientés à l'est¹ : ils ont la forme d'un

1. Deux seulement font exception, Angkor-Vat et Athvéa, dont la façade est tournée vers l'ouest. Voir plus loin, chap. III et V.

rectangle allongé, dont les axes ne passent point par le centre. L'axe transversal est reporté à l'ouest : cette disposition permet de placer des édicules en avant du bâtiment principal. L'axe longitudinal est reporté vers le nord, sans qu'on connaisse la raison de cette irrégularité. Peut-être faut-il l'attribuer à des scrupules religieux, les architectes pensant que les dieux seuls pouvaient faire des œuvres parfaites.

Les monuments sont entourés d'une muraille percée de portes et souvent défendue par de larges fossés. Des chaussées les traversent aux quatre points cardinaux. A l'intérieur de l'enceinte sont enfermées des constructions qui se retrouvent les mêmes partout : terrasses, escaliers, portiques, galeries, tours, édicules et bassins. La seule différence consiste dans la manière dont sont disposés ces divers éléments.

*
* *

Les matériaux employés sont la pierre, la brique et le bois. La première était réservée aux grands édifices, la seconde servait aux monuments de moindre importance, le bois enfin n'était guère en usage que pour les détails, comme les plafonds et les portes par exemple.

La pierre était de deux sortes : le Grès et le Bien-Hoa. Le grès est appelé par les indigènes Thmâ-Phoc, pierre de boue. Il y en a deux espèces : l'une, de qualité commune, est feldspathique à grains très fins ; l'autre, de qualité supérieure, présente des grains contenant du quartz agglutiné par un ciment siliceux. Tous deux étaient assez friables pour être sculptés facilement et recevoir de fines moulures. On rencontre aussi des grès fins micacés, gris, verdâtres et violacés. Le Bien-Hoa est un calcaire ferrugineux percé de larges pores, solide et de couleur rougeâtre. Au Cambodge, il porte le nom de Bai-Criem, riz grillé.

Ces pierres, grès et Bien-Hoa, provenaient pour la plupart des carrières de Phnom-Coulen, situées au nord-est de la province de Siem-Reap. L'état actuel des lieux permet de se rendre encore très exactement compte du procédé employé pour l'extraction. « Deux lignes parallèles étaient tracées aux extrémités du bloc à détacher; suivant chacune d'elles on creusait normalement une série de trous de deux ou trois centimètres de diamètre et d'une profondeur à peu près égale; à l'aide de ciseaux en fer, à quatre faces de pointe et d'une longueur variant de trente centimètres à un mètre, on faisait sauter la matière intermédiaire, et on régularisait l'entaille. Puis on perçait de nouvelles séries de trous, jusqu'à obtenir des canaux ou tranchées de dix à quinze centimètres, que l'on poussait jusqu'à la séparation complète de la pierre¹. » Les blocs de grès ainsi obtenus atteignaient des dimensions considérables. Les proportions les plus faibles varient de 800 décimètres cubes à 2^{m.c.} 695. Souvent le volume atteint 5^{m.c.} 700. Dans la chaussée d'Angkor-Vat on trouve même un cube de 9 mètres. Comment les Khmers ont-ils pu monter des blocs pareils à de si grandes hauteurs, par exemple au sommet de la tour centrale d'Angkor-Vat, qui se dresse à 64 mètres. Sans doute ils employaient les plans inclinés. Ils ont dû aussi connaître la griffe et la louve ou des systèmes analogues, car les blocs présentent tous de petits trous réguliers, de deux à trois centimètres de diamètre et d'autant de profondeur, espacés entre eux de douze à quinze centimètres. Très certainement la vieille civilisation chinoise, si remarquable par son caractère pratique, leur a été d'un très grand secours et leur a fourni de précieux engins mécaniques. Et puis il ne faut pas oublier qu'à ces époques lointaines la vie humaine n'avait aucun prix. Les pyramides d'Egypte ont absorbé l'existence de milliers d'esclaves, les palais de Khorsabad ont fait mourir des pléiades d'ouvriers; plus récemment même des compagnies entières de soldats ont péri sans pouvoir achever l'aqueduc de Marly. Que de géné-

1. Doudart de Lagrée, *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, page 29.

rations d'hommes ces prodigieux monuments khmers n'ont-ils pas dû dévorer !

Les briques sont en terre argileuse mêlée de silice. Elles étaient fort bien cuites, et d'une forme si régulière qu'on les superposait sans mortier ni ciment. L'argile donnait aussi des tuiles creuses, les unes rouges, les autres jaunes, analogues à celles que l'on emploie encore aujourd'hui dans le midi de la France. Elles servaient à couvrir les petits édifices. Quelques-unes étaient vernissées.

Quant au bois, son usage restreint comme pièce de charpente s'explique de lui-même : il ne peut en effet résister aux ravages des termites, très nombreux en ce pays. Le bois de teck seul aurait pu se conserver plus longtemps ; mais on ne le rencontre que rarement dans la province de Siem-Reap. Son emploi comme pièce de menuiserie avait moins d'inconvénients : on peut toujours facilement remplacer un lambris ou un madrier de plafond.

*
* *

Les éléments principaux de la construction khmère sont les murs, les voûtes et les tours, car c'est leur réunion et leurs combinaisons diverses qui font l'originalité de cette architecture. Les portiques et péristyles, les escaliers, les terrasses, les chaussées, quoique d'une grande importance dans l'ensemble de l'édifice, ne sont pourtant déjà plus que des parties secondaires. Enfin les édicules et les bassins, complètement indépendants, ne doivent être considérés que comme des accessoires qui auraient pu être supprimés sans nuire à l'harmonie et à la beauté de l'œuvre.

La grandeur et la masse des monuments exigeaient des fondations solides. Les Khmers y avaient donné tous leurs soins : elles reposaient sur un lit de sable recouvert de libages en Bien-Hoa, ou sur un lit de béton composé avec des fragments de brique et de grès concassés.

Les murs formaient l'enceinte ou faisaient partie intégrante des

édifices. Les murs d'enceinte sont des blocs rectangulaires de Bien-Hoa, bien équarris malgré la nature poreuse de la pierre et posés sans mortier; ils ont souvent un couronnement en grès. Ils présentent un léger fruit sur les deux faces, ce qui assure leur stabilité. — Les murs des édifices sont en grès posé à joints vifs, les joints verticaux, les lits de pose et de ciel dressés par le frottement avec une précision absolue. Ils reposent sur des soubassements de hauteur variable, chargés de moulures horizontales aux angles rentrants et saillants. Là les substructions sont en Bien-Hoa, et le grès n'apparaît que comme revêtement; en outre l'intérieur des massifs est en terre pilonée. Ces murs sont pleins ou à jour: dans le premier cas ils présentent de fausses baies, dans le second des baies à claustres. Parfois le mur est remplacé par une série de piliers alignés. Les piliers sont monolithes, carrés dans toute la hauteur, très rarement galbés; la base et le chapiteau ont généralement les mêmes dimensions; parfois la base manque et à sa place, sur le fût prolongé, se montrent de fines sculptures¹; le chapiteau porte tantôt une simple corniche, tantôt un entablement complet, architrave, frise et corniche. Les baies et les fausses baies, rectangulaires, plus hautes que larges, sont ornées de claustras en forme de colonnettes tournées et couvertes de moulures, et toujours en nombre impair (5, 7 ou 9). Les chambranles des baies, comme d'ailleurs ceux des portes, sont monolithes, coupés d'onglets aux angles et emboîtés comme de la charpente à tenon et à mortaise. Parfois une pièce de bois est encastrée sous le linteau afin de le soulager².

Les voûtes, tout entières en grès, prennent naissance directement au-dessus de la corniche et affectent une courbe ogivale. Elles sont formées d'assises horizontales posées en encorbellement: dans la longueur les joints verticaux sont à recouvrements symétriques. Dans chaque rang d'assises il y a une pièce médiane pour servir de clef

1. Les plus beaux spécimens se remarquent à Angkor-Vat dans la galerie en croix (voir ci-dessous chap. III).

2. Ce cas particulier a été constaté à Ba-Puon (v. chap. IV).

et serrer le tout. L'avant-dernier rang, qui achève et ferme la voûte, présente en son milieu un joint vertical; le dernier, qui forme la dalle de recouvrement, reçoit le faîtage posé à tenons et couronné par une crête composée de petits cônes. La largeur des voûtes ne dépasse pas trois mètres cinquante, par suite même du procédé de construction employé. Elles servent à réunir deux murs, ou un mur et un rang de piliers, ou deux rangs de piliers. On rencontre aussi des demi-voûtes, joignant un mur à des piliers, ou un premier rang de piliers à un second moins élevé: dans ce cas, la demi-voûte a son sommet à distance à peu près égale entre le faîtage du toit supérieur et le tailloir du grand pilier; en outre, des linteaux en pierre réunissent le grand pilier au chapiteau du petit. Le parement des voûtes est brut, celui des demi-voûtes est poli et orné. C'est que celles-ci sont apparentes, tandis que les premières étaient masquées par un plafond en bois, jamais en pierre. Quand deux voûtes se rencontrent à angle droit, la pose des assises reste la même: chacune forme arête et en même temps parement sur les deux faces. A l'extérieur, ces voûtes forment une toiture à courbes gracieuses, dont la surface est ondulée, donnant ainsi l'apparence de tuiles juxtaposées.

Les tours ou préa-sats présentent toujours trois ou cinq étages décroissants. Elles ont leur base inscrite dans un carré et figurant une croix grecque: les bras de la croix sont reliés deux à deux par des saillies à angle droit. Cette disposition se retrouve à tous les étages. Le tout est fermé par une assise circulaire, qui supporte le couronnement formé par l'épanouissement de la fleur de lotus. Au-dessus de l'assise supérieure s'élevait un premier rang de feuilles, couvert lui-même d'une seconde assise circulaire; puis venaient un second rang de feuilles, une nouvelle assise circulaire, et enfin le bouton de la fleur. Dans certains cas une flèche s'en échappait, ou bien les pétales étaient remplacés par les quatre faces de Brahma, couronnées par un diadème commun. A l'intérieur, on retrouve le mode de construction des voûtes: les assises sont posées en encor-

bellement et toujours brutes. Il était inutile de les polir, car toutes les tours étaient aveugles et on n'y avait pas accès. Les portes que l'on remarque aux quatre bras de la base ne faisaient pénétrer que dans une salle couverte d'un plafond en bois décoré, où se dressait généralement une statue de dieu. Dans les tours en briques au contraire et dans les tourelles en grès, l'absence de plafond a déterminé les constructeurs à régulariser l'intérieur, qui forme alors des surfaces planes convergentes. — Chaque étage est décoré en son milieu de fausses baies, sauf l'étage inférieur où elles sont remplacées par les portes dont on a déjà parlé : portes et baies sont surmontées d'un fronton, que supportent des pilastres et le linteau. Quelquefois, au lieu des frontons, la partie centrale de chacune des quatre faces est ornée d'une gigantesque figure qui tient deux ou même trois étages. — Quand les saillies de la tour portent des stèles, l'ensemble, vu à distance, présente à l'œil l'aspect d'une masse cylindro-cônique, qui rappelle assez exactement une tiare. Cet effet est dû au retrait des étages les uns sur les autres : les angles sont ainsi reliés par une ligne courbe partant du premier étage pour aboutir au sommet.

Les portes d'enceinte affectent différentes formes. Elles présentent toutes une voûte surmontée d'une tour analogue à celles des édifices. Mais, tandis que dans certains monuments cette voûte et cette tour sont isolées, dans d'autres elles offrent de chaque côté une annexe, logement des gardiens. Parfois même il y a trois portes attenantes, surmontées toutes trois d'une tour, la tour centrale ayant une plus grande importance que les deux autres : des galeries latérales s'en détachent, qui sont percées en leur milieu d'une ouverture destinée au passage des chars et des éléphants. — Les portes de communication à l'intérieur des édifices sont toujours rectangulaires et construites comme les baies : elles sont tantôt libres, tantôt fermées de vantaux en bois. Chacune a un seuil, et quelquefois une marche.

Les péristyles donnent entrée dans les galeries ; ils sont formés de deux rangs de piliers dont les chapiteaux soutiennent une ar-

chitrave qui reçoit la voûte. Ils portent frontons. A l'endroit où ils se relient aux galeries, celles-ci s'élargissent et présentent une série d'avant-corps formant saillies successives à angle droit jusqu'au péristyle. Les avant-corps s'élèvent progressivement à mesure qu'ils s'éloignent de la galerie. Chacun des pignons de ce portique est surmonté d'un fronton dans lequel vient buter la toiture; sur la façade, les frontons s'étagent les uns au-dessus des autres, et sont accompagnés dans les angles de demi-frontons masquant les décrochements.

Les escaliers, construits en grès, sont toujours placés à l'extérieur, et généralement pris dans les soubassements. Ceux-ci s'étalent aux angles et dans les grands axes, et s'abaissent en larges degrés qui forment les limons où sont encastrées les marches. Les escaliers se rétrécissent à chaque étage; en même temps les marches deviennent plus hautes et plus étroites. Cette combinaison avait pour cause un effet de perspective.

Les terrasses sont toutes cruciformes. Les unes donnent accès aux édifices; d'autres relient deux étages; quelques-unes enfin sont isolées et ne se rattachent à aucun bâtiment. Les premières sont assez élevées; sur trois faces trois escaliers y donnent accès; la face attenante au monument ne présente que quelques marches. Les deuxièmes, beaucoup plus basses, permettaient d'aller de plain-pied d'une galerie à l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur; à droite et à gauche elles s'appuyaient contre deux édicules. Quant aux terrasses isolées, c'étaient sans doute des belvédères où les rois et les princes venaient se promener. Les terrasses sont toujours ornées de colonnes décoratives. Ces colonnes, monolithes, ont base et chapiteau, et leur fût n'est jamais galbé. Tantôt elles servent de décoration extérieure, tantôt elles portent les dalles de la chaussée. Dans le premier cas elles peuvent atteindre deux mètres cinquante de hauteur; dans le second, elles sont courtes, trapues, et ne dépassent point quatre-vingts centimètres.

Outre les terrasses, il faut mentionner les chaussées, qui traver-

saient les fossés et se continuaient souvent à l'intérieur de l'enceinte. Elles reliaient les monuments aux chaussées des routes, qui étaient toujours surélevées pour éviter les inondations. Elles étaient dallées. Des colonnes ou des bas-reliefs ornaient leurs murs de soutènement; des balustrades bordaient le tablier et formaient parapet.

On rencontre souvent le long des chaussées et des terrasses, à l'intérieur des monuments, de petits édifices indépendants, sur l'usage desquels on n'est pas d'accord: on les considère en général comme des bibliothèques où étaient renfermés les livres sacrés. Peut-être peut-on y voir aussi des « sacristies » qui contenaient les objets du culte. Ces édifices, élevés sur un soubassement, sont rectangulaires, avec avant-corps sur chacune des deux grandes faces. Comme les grands édifices, ils sont voûtés et couverts en grès: des frontons garnissent leurs portes.

Les bassins sacrés, placés tantôt à l'intérieur de l'enceinte, tantôt à l'extérieur, portaient le nom de « sràs ». Ils étaient creusés de main d'homme, mais le fond restait à l'état de nature. Les parois au contraire étaient construites en Bien-Hoa ou en grès, et formaient des gradins descendant jusqu'au-dessous du niveau de l'eau. Quelques-uns avaient en outre des escaliers encastrés entre des limons. Au milieu de certains sràs se dressait un tertre qui portait une petite construction et une statue. Les uns servaient aux ablutions, les autres étaient des réservoirs destinés à fournir de l'eau pendant la saison sèche.

*
* *

Le principal caractère de la décoration khmère, c'est sa netteté: on n'y rencontre pas, comme dans les monuments hindous, cette profusion d'ornements, ce mélange de personnages, d'animaux et de fleurs qui produit la confusion. Ici, chaque chose se trouve à sa place; chaque scène forme un tout complet, que l'œil embrasse

facilement : les dieux, les hommes, les animaux y sont harmonieusement groupés ; la plante ornementale est réservée aux bordures et aux encadrements.

Le point de départ de l'ornementation est ici, comme chez tous les peuples, la flore et la faune.

Dans tout style architectural, il y a une plante qui domine. Chez les Grecs, c'était la feuille d'acanthé ; dans l'art gothique, le chou frisé ; dans l'architecture khmère, c'est le lotus, fleur sacrée au Cambodge, comme elle l'était dans l'Inde et en Egypte. Mais les sculpteurs l'ont profondément modifiée : la tige, les feuilles, le bouton, la fleur sont stylés et présentent un grand nombre d'aspects différents.

On rencontre le lotus dans les bas-reliefs ou les figurines isolées : en ce cas les personnages le tiennent à la main, et il est complet, avec sa tige, ses feuilles et ses fleurs. Les feuilles sont employées seules dans toutes les moulures qui décorent les soubassements et les entablements : elles offrent des proportions variables. On les trouve aussi superposées dans le couronnement des tours : elles atteignent alors des dimensions énormes¹, et forment plusieurs étages ; du dernier s'échappe le bouton, qui était souvent terminé par une flèche, comme on l'a dit déjà.

Les autres plantes nous sont inconnues : la flore s'est modifiée par suite de l'envahissement de la forêt, et d'épais taillis cachent la place où fleurissaient jadis les jardins. On ne peut plus guère reconnaître que des roseaux, employés du reste assez rarement, et peut-être le banian. Ce sont pourtant bien des fleurs qui ont fourni les motifs de décoration, mais on sait combien elles se modifient sous le ciseau du sculpteur et quelle rectitude de forme prennent les parties les plus molles. On ne s'étonnera donc pas qu'il soit impossible de les rapprocher des fleurs existantes : comment reconnaître les plantes dont se sont inspirés nos artistes de la Renais-

1. Jusqu'à 0^m60 de hauteur.

sance? Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'ornementation khmère présente de frappantes analogies avec celle de notre moyen âge : elle offre des rinceaux où les tiges sont très arrondies, les feuilles très découpées, recourbées à leur extrémité en forme de crochets, et percées d'yeux pour les faire valoir.



BAS-RELIEF D'ANGKOR-VAT. — DÉFILÉ DE L'ARMÉE
(Musée Khmer.)

La faune a fourni les motifs des bas-reliefs, des hauts-reliefs et des statues isolées. Tous les animaux y sont représentés.

C'est d'abord l'éléphant, Ayravat. On le trouve de profil dans les bas-reliefs, quelquefois à l'état de nature, plus souvent porteur

de la selle du guerrier ou du baldaquin des grandes fêtes. Il est bien dessiné; les proportions des membres, de la trompe et des défenses sont très nettement indiquées. Dans les hauts-reliefs, il est représenté tricéphale: le corps est engagé dans la muraille; on n'aperçoit



AMORTISSEMENT DE BALUSTRADE. — LE NAGA
(Musée Khmer.)

que le poitrail, orné d'un collier auquel est suspendue une clochette, les jambes de devant, et les trois têtes appuyées sur leurs trompes et couronnées chacune d'un diadème. Dans ce cas, il forme cariatide et supporte une construction. Dans quelques monuments, on le ren-

contre isolé aux angles des terrasses et toujours placé suivant les diagonales ; il porte au cou le collier et sur le dos un tapis qui retombe de chaque côté, orné d'un large galon à filets et de quatre glands.

Le serpent, Naga, très répandu dans ce pays de marécages, a fourni de nombreux motifs de décoration. On le trouve à peu près partout et dans des dimensions énormes. Il est toujours polycéphale. Le corps se redresse à l'extrémité, pour donner naissance à des têtes disposées en éventail et toujours en nombre impair variant de trois à neuf ; chaque tête est couronnée d'une aigrette fleurie. Sur le ventre s'arrondissent plusieurs cercles concentriques surchargés d'ornements, symbole de la puissance. Le naga apparaît isolé le long des chaussées et des terrasses. On le voit aussi dans presque toutes les scènes des bas-reliefs. Enfin les têtes forment les amortissements des frontons, sortes d'antéfixes.

L'aigle, Garuda, a été profondément modifié. La tête seule a gardé sa véritable forme, son bec puissant et ses yeux expressifs. Mais le corps est celui d'un homme trapu, et les pattes sont ornées de griffes comme celles du lion. Les ailes ont disparu pour faire place à des bras levés en l'air : chaque main tient la queue d'un serpent. Cet oiseau fantastique est très richement orné. Sa tête est surmontée d'une coiffure à bandelettes tombantes, qui l'enchâsse. Il porte un collier, une ceinture, des bracelets aux chevilles. Parfois il est armé de cuissards. Le garuda n'est jamais isolé. On le trouve dans les hauts-reliefs des terrasses et des murs d'enceinte, où il forme cariatide. Il se rencontre aussi à l'épanouissement des balustrades : alors il est assis sur le serpent, dont il serre le cou dans ses mains ; une partie des têtes du reptile se dressent entre ses jambes, les autres s'étagent en éventail autour de son corps et l'encadrent. Il a même aspect et même posture dans les écoinçons d'angles de certaines tours, où il est destiné à remplir les vides. Enfin on le voit aussi dans les bas-reliefs, toujours avec une semblable disposition.

Le singe, Hanumant, a le corps et les membres d'un homme, le tout couvert d'ornements. Mais la tête est bien celle du quadru-

mane, et elle a même beaucoup d'expression : ses grimaces, ses roulements d'yeux, ses mines, soit de gaieté et de malice, soit de désespoir, soit même d'extase sont d'une vérité frappante et d'un effet comique irrésistible. On ne l'aperçoit que dans les bas-reliefs.

Le bœuf, Nandi, se trouve rarement isolé : il est alors couché, ses jambes minces repliées sous son gros corps ; la tête droite et courte se termine par un large mufle ; le cou et la croupe sont ornés de passementeries. On le remarque assez fréquemment dans les bas-reliefs : il est debout, quelquefois nu, quelquefois harnaché. Le dos présente toujours la petite bosse particulière au zébu.



LE SONG
(Musée Khmer.)

Il y a un animal, le plus important de tous, que l'on est un peu surpris de rencontrer dans ces monuments, car il n'existe pas dans l'Asie méridionale et orientale : c'est le lion, Song. A quoi doit-on attribuer sa présence ? Il est inadmissible qu'il ait vécu jadis dans ce pays et en ait disparu depuis. D'autre part, on ne peut croire que les Khmers aient voulu figurer non pas le lion, mais le tigre : celui-ci a le corps très allongé, et sa tête, dépourvue de crinière, prolonge l'épine dorsale. Les songs ont, au contraire, une croupe courte et cambrée, leur tête se redresse avec majesté, et sur leur cou s'entremêlent les boucles de la crinière. Peut-être peut-on expliquer son

emploi dans la décoration khmère par l'imitation d'un autre art. Ce qui donnerait à cette supposition une apparence de vérité, c'est que le song rappelle souvent, par sa posture et son aspect, le lion assyrien. Sa tête est emboîtée dans une sorte de bonnet, aux lignes

harmonieuses, laissant passer les oreilles qui se dressent toutes droites. La gueule ouverte montre des dents traitées dans le plus grand détail et détachées les unes des autres. Les lèvres inférieure et supérieure sont représentées par une série de lignes bordées de moulures. Les yeux, très gros et saillants, sont encastrés dans une arcade sourcilière elle-même très ornée. Le corps est assez court : des écailles régulièrement disposées protègent le poitrail. Les pattes de devant, très puissantes, garnies de bracelets aux chevilles, sont toujours droites ; les pattes de derrière sont tantôt complètement repliées quand l'animal est assis, tantôt à demi-soulevées quand il semble prêt à bondir. La queue varie aussi suivant la posture. Dans le premier cas elle se recourbe et vient s'appliquer exactement sur le dos ; son extrémité porte une touffe de poils. Dans le second, elle se redresse et se termine en pointe.

Dans les bas-reliefs, les songes traînent les chars des princes et des rois, comme les lions des Grecs tiraient ceux de Cybèle et de Bacchus. Dans les hauts-reliefs des murs de soutènement ils forment cariatides, et leur posture est la même que celle des garudas. Mais leur rôle principal est de garder les temples : ils sont assis le long des chaussées et des terrasses, ils s'étagent sur les limons des escaliers, jamais alignés les uns derrière les autres, mais se démasquant à chaque gradin et diminuant de dimension à mesure que les degrés s'élèvent. Cette disposition, qu'on a déjà remarquée à propos des marches mêmes, avait pour effet de faire paraître la hauteur de l'édifice plus considérable encore qu'elle ne l'était.

Bien d'autres animaux figurent dans la décoration khmère, sans pourtant se retrouver aussi souvent que les précédents. Il faut citer entre autres le cheval, au cou fort, à la croupe saillante, à la queue mince et relevée, les jambes repliées dans l'attitude du galop ; le cerf, à peu près analogue comme forme, mais avec un pelage tacheté et de puissantes ramures sur le front ; la tortue, dont la tête surmontée d'une petite tiare, la queue pointue et les quatre pattes armées de griffes sortent de dessous une énorme carapace ornée de quatre rangs

de feuilles régulières. Enfin on rencontre aussi parfois le paon, le caïman, le rhinocéros, le lapin, le sanglier et de nombreux poissons de toute grandeur et de toute espèce.

Entre les figures d'animaux et les personnages à forme humaine se place un être intermédiaire : c'est Ganesa, dieu de la prudence et de la sagesse. Il a le corps d'un homme ventru et est assis les jambes repliées sous lui. Sa tête est celle de l'éléphant : elle porte une tiare surmontée d'une couronne et ornée de pendeloques retombant de chaque côté ; ses oreilles sont très larges et très écartées ; sa trompe est inclinée vers la gauche. Il n'a qu'une seule défense. De ses quatre mains, trois tiennent la hache, la crosse et l'anneau ; la quatrième présente la paume comme pour bénir¹.

Les divinités inférieures sont le Rhéou, les Rakshasas, les Dévas, les Tévadas et les Apsaras.

Rhéou est le plus puissant des diables. Les artistes lui donnent toujours un visage hideux, une bouche énorme aux dents larges et pointues, de gros yeux obliques à fleur de tête encadrés dans des moulures qui figurent les paupières, un front bas entouré de flammes très ornées. Les pattes armées de griffes qui terminent ses bras grêles tiennent des tiges dont il mord les extrémités. Il n'a pas de corps : le dieu Indra le lui a enlevé pour le punir d'avoir dérobé la liqueur d'immortalité. Cette tête grimaçante se rencontre fréquemment dans la décoration des frontons et des linteaux de portes.

Les Rakshasas sont les démons qui obéissent au Rhéou. Tantôt on les voit dans les bas-reliefs luttant contre Rama et ses alliés, tantôt ils se dressent le long des chaussées et des terrasses, soutenant dans leurs mains le naga qui forme balustrade.

Les Dévas représentent au contraire les serviteurs fidèles de Rama et de ses frères. Vêtus d'une sorte de cuirasse qui descend jusqu'à mi-cuisse, la tête couverte d'une tiare pointue, ils prennent

1. On rencontre des statues de Ganesa à deux bras à Angkor-Thom et à Phnom-Bakheng : il tient la conque marine et le lingam et est considéré comme le dieu de la génération.

part dans les bas-reliefs aux combats que les dieux livrent aux Rakshasas.



UNE TÉVADA. — TOUR MÉDIANE DE L'ENTRÉE MONUMENTALE D'ANGKOR-VAT

Les Tévadas et les Apsaras sont des personnages féminins. Les premières, sortes d'anges, décorent les pilastres et les écoinçons

d'angles. Elles se tiennent debout dans une pose hiératique. Leur torse est nu jusqu'au-dessous du nombril; leur taille s'allonge fine et souple au-dessous d'une gorge ferme aux harmonieuses rondeurs. Une robe légère, retenue aux hanches par une ceinture, descend jusqu'à leurs chevilles ornées de bracelets. Un triple collier entoure leur cou. Sur leur tête s'élève une coiffure monumentale surmontée de trois aigrettes rappelant assez exactement la forme des tours. Tantôt leurs bras sont allongés le long de leur corps, comme ceux de certaines statues égyptiennes, tantôt elles les lèvent en l'air et tiennent dans leurs mains la tige de lotus. — Les Apsaras, au contraire, sont toujours représentées dans l'attitude de la danse. Un seul de leurs pieds pose à terre, l'autre est levé, la pointe tournée vers le sol. Leurs bras s'arrondissent en mouvements gracieux. Leur bouche est souriante. Elles n'ont pour tout vêtement qu'une sorte de pagne très orné, duquel pend entre leurs jambes une pièce d'étoffe triangulaire, richement brodée. Leur parure consiste, comme celle des Tévadas, en bracelets, colliers et tiare chargée de bijoux. Mais on ne remarque pas sur leur coiffure cette triple aigrette qu'on indiquait plus haut. Encadrées de rinceaux ou d'ogives fleuries, elles apparaissent sur les frises qui surmontent les bas-reliefs.

A un degré supérieur dans la hiérarchie religieuse se placent les trois grands dieux de la trinité brahmanique : Brahma, dieu créateur, Çiva, dieu destructeur, Vishnou, dieu conservateur.

Brahma, qui s'appelle aussi Ta-prôm (l'ancêtre divin), a quatre faces, distinctes l'une de l'autre et adossées deux à deux. L'expression est pleine de douceur, souriante même; le nez, large et aplati; les oreilles ont le lobe très allongé et percé d'un trou elliptique; les cheveux sont ramenés sur les tempes. Chaque tête est coiffée d'un bonnet richement orné et surmonté d'un cylindre couvert d'écailles. Le créateur est juste et bon, et c'est bien en effet une impression de justice et de bonté souveraines que produit la vue de ce quadruple visage calme et doux.

Vishnou est représenté avec quatre mains, dont chacune tient un

attribut particulier : la conque marine, le disque tranchant, la massue, la fleur de lotus. Quelquefois une des mains est ouverte et



UNE TÉVADA. — TOUR MÉDIANE DE L'ENTRÉE MONUMENTALE

laisse voir, gravée sur la paume, une sorte de roue symbolisant l'extrême puissance.

Quant à Çiva, il a trois yeux ; ses nombreux bras portent la hache, le trident, les flèches, etc. Il est souvent monté sur Nandi.

A côté de Çiva se montre souvent son épouse Kali, représentée sous les traits d'une négresse, quoique son époux appartienne à la race blanche. Ce n'est pas là, du reste, un exemple isolé. L'Astarté phénicienne avait des statues noires et son mari, Melkarth, était blanc.



BRAHMA
(Musée Khmer.)



BOUDDHA
(Musée Khmer.)

Ces divinités, d'abord maîtresses incontestées de l'Indo-Chine comme de l'Inde, furent détrônées, on l'a vu, au VII^e siècle par Bouddha, dont la statue occupa désormais la place d'honneur dans les sanctuaires conquis par lui.

Bouddha est représenté dans trois attitudes : prêchant, méditant ou plongé dans le nirvâna. L'expression est sublime de calme et de

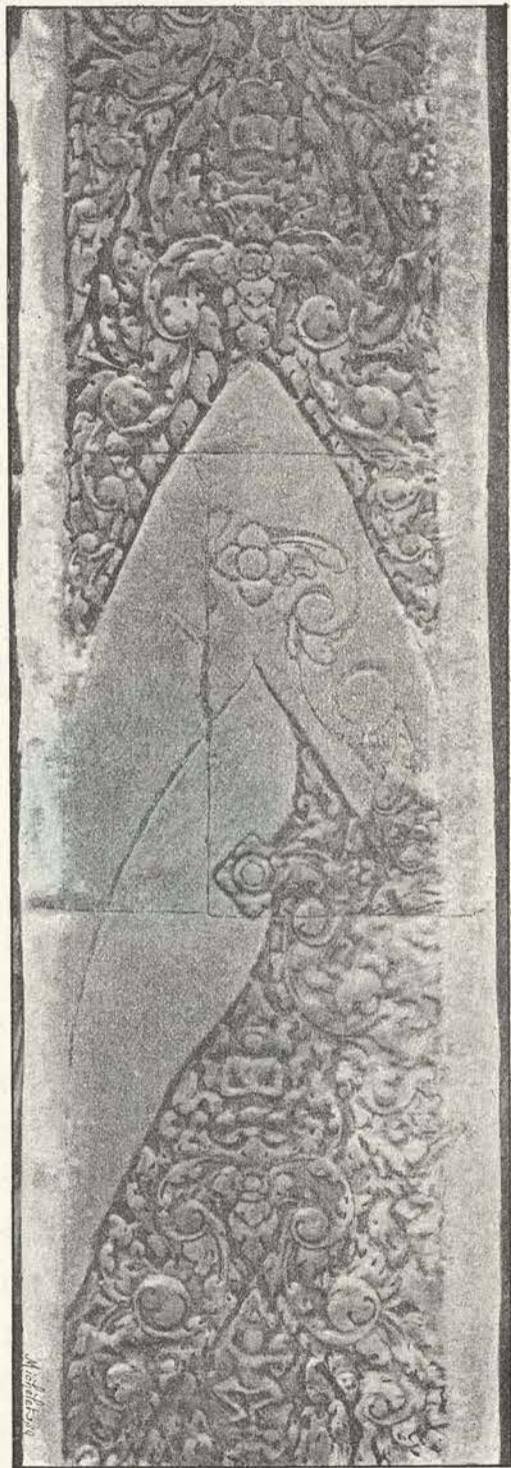
bonté. Sans muscles, sans draperies savamment disposées, ces figures vivent, les unes absorbées dans une ineffable extase, les autres la main droite levée, les lèvres entr'ouvertes, prêtes à répandre la divine parole.

Pour achever cette énumération, il faut mentionner une divinité symbolique, dont le culte était extrêmement répandu dans tout l'ancien monde, le Lingam. C'était une petite colonne de pierre, représentant le membre viril. Emblème de la fécondité, il n'entraînait avec lui aucune idée obscène, et ses prêtres devaient observer une absolue chasteté. Les femmes et les jeunes filles nubiles lui rendaient des honneurs particuliers. Ce symbole fut emprunté aux Brahmanistes par les Égyptiens : il passa de là dans les religions de l'Asie occidentale, puis dans celles de la Grèce et de Rome où on le vénéra sous le nom de Phallus ou de Priape.

*
* *



Un heureux hasard a permis de se rendre compte du procédé employé par les Khmers pour exécuter toutes ces sculptures si pleines d'élégance et si régulières. La découverte d'un pilastre dont l'ornementation n'a pas été achevée nous a révélé la méthode qu'ils pratiquaient. Les pierres étaient posées brutes, les joints seuls ayant été dressés. Une fois la pierre placée, on procédait au ravatement. Les parties moulurées recevaient les premières la sculpture. On passait ensuite aux nus. Les artistes y traçaient d'abord au moyen d'une pointe les motifs de décoration, en ayant soin de chercher les grandes lignes. Puis ils indiquaient sommairement les détails. Enfin, dans une troisième opération, ils perfectionnaient leur œuvre, accentuant les traits, précisant les reliefs, fouillant les vides. Ils obtenaient

ANGKOR-VAT — PILASTRE INACHEVÉ DU 2^e ÉTAGE

ainsi une surface découpée comme une dentelle, dont le caprice apparent dissimulait une absolue régularité.

Ces sculptures, toutes en grès, ont une teinte grise uniforme, que la patine du temps a çà et là assombrie. Pourtant, sur bien des monuments, des traces de couleur encore visibles prouvent que les Khmers pratiquaient la polychromie. Les murs, les piliers, les pilastres étaient peints en brun rouge, avec une teinte plus claire sur les parties saillantes. L'or rehaussait les filets et les nervures des bases, chapiteaux et entablements. Il était appliqué aussi sur les plafonds et les portes en bois. Il y a même des monuments où la dorure a dû être employée extérieurement, sur les tours centrales notamment¹. Ailleurs² se montre une décoration d'un genre différent : l'architrave et la corniche ont pour fond une teinte jaune brillant, sur laquelle se détachent les feuilles de lotus en vert-émeraude, brun, vermillon, jaunes variés, le tout vibrant d'aspect comme certaines colorations chinoises.

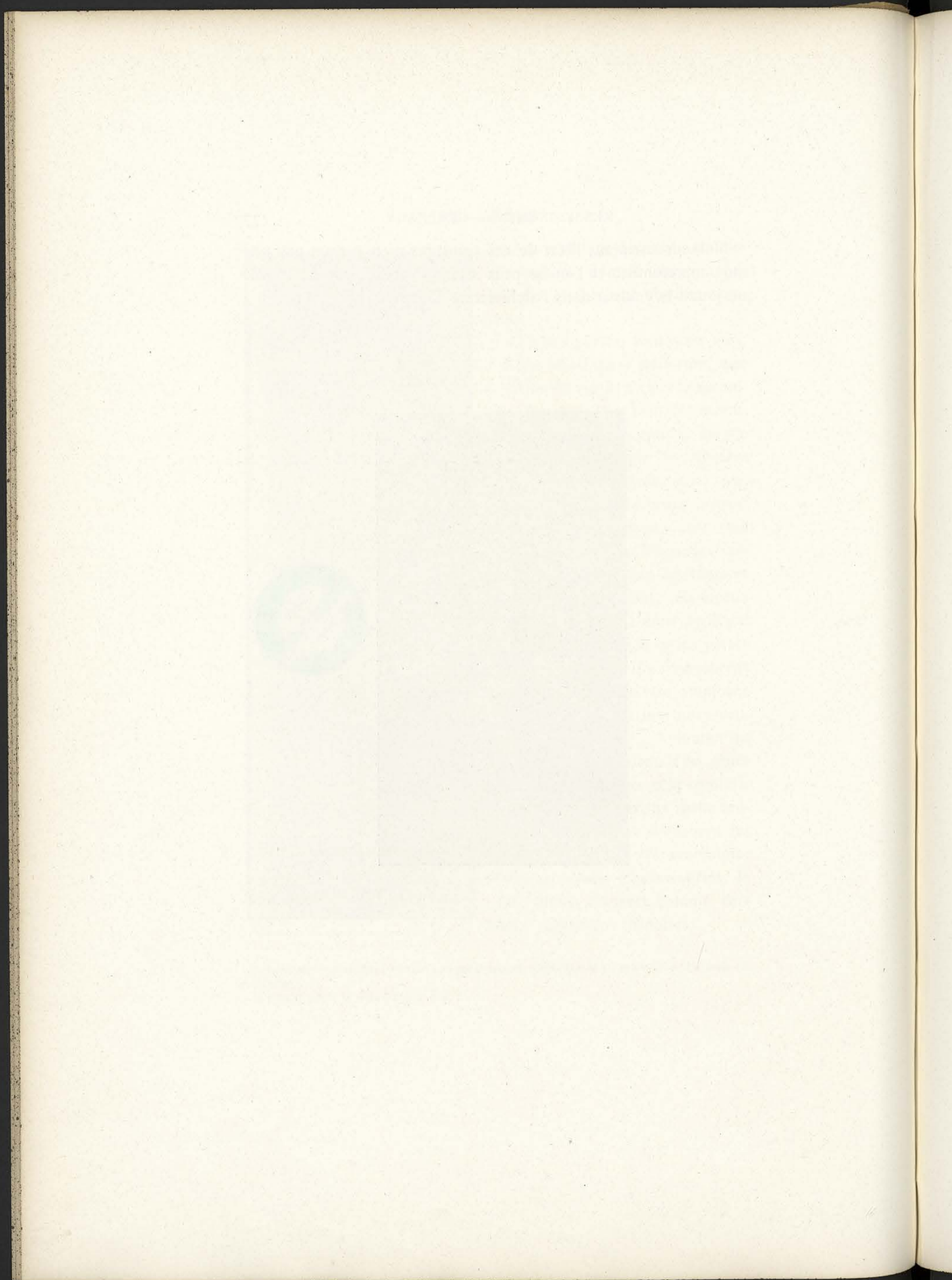
1. Le voyageur chinois dont Rémusat a traduit la relation affirme que dans Angkor-Thôm il y avait des tours dorées.

2. Dans la galerie en croix d'Angkor-Vat.

Malheureusement, l'état de ces peintures n'en permet pas une étude approfondie, et l'on ne peut indiquer avec certitude le rôle que jouait la couleur dans l'architecture khmère.



ANGKOR-VAT. — GALERIE DE L'ENTRÉE MONUMENTALE. DÉCORATION D'UN LAMBRIS





GUERRIER GARDIEN DES TEMPLES BOUDDHIQUES

CHAPITRE III

LE BRAHMANISME ET LE BOUDDHISME

Tous les monuments khmers avaient une destination religieuse ; leur étude nécessite donc la connaissance préalable des principales croyances que professaient leurs constructeurs. Tel symbole qui semble obscur s'éclaire d'une vive lumière quand on sait la signification qui y était attachée ; tel bas-relief qui paraît confus acquiert aussitôt de la netteté quand on connaît le fait mythologique qu'il représente. Il est donc indispensable de faire précéder la description

des ruines par un résumé des principaux dogmes religieux des anciens khmers.

Deux religions ont successivement régné au Cambodge, le brahmanisme et le bouddhisme¹. La première a eu la plus heureuse influence sur la civilisation du pays et en particulier sur l'art. De magnifiques monuments ont été élevés en l'honneur des divinités brahmaniques, et d'innombrables bas-reliefs ont célébré leurs exploits et leur gloire. Le bouddhisme n'a point joué, au point de vue artistique, un rôle aussi brillant. Non seulement il a, en bien des endroits, mutilé les temples brahmaniques, mais il n'a par lui-même rien produit. Les quelques édifices qui se sont élevés après sa substitution au culte de Brahma n'ont aucune valeur architecturale. Cette incapacité ne s'est d'ailleurs pas manifestée seulement en Indo-Chine. Dans aucun des pays où il est pratiqué, ni en Chine, ni au Thibet, ni au Japon, le bouddhisme n'a donné naissance à une architecture véritablement grande et originale.

Ainsi, tandis que le brahmanisme avait été une source féconde d'inspirations pour les artistes comme pour les poètes, le bouddhisme resta improductif. Cette différence tient à l'esprit même des deux doctrines, et l'on comprendra aisément, quand on les aura comparées, pourquoi l'une a su créer, pourquoi l'autre est demeurée frappée d'impuissance.

*
* *

La théogonie brahmanique est contenue tout entière dans trois ouvrages : les lois de Manou, le Ramayana et le Mahabarata. Le premier est un recueil de préceptes moraux ; le second, poème épique de 48,000 vers, fait connaître les exploits de Rama, un des *avatars* de Vichnou ; le troisième, poème plus considérable encore, car il ne contient pas moins de 214,778 vers, raconte les guerres

1. Voir plus haut, chap. 1.

des Kansous contre les Pandous et les actions héroïques de Krichna, autre avatar de Vishnou. Ces trois œuvres découlent d'ailleurs d'une inspiration commune, les Védas, le livre le plus ancien de l'Inde, qui, sous la forme d'hymnes et de prières, réunit les traditions de la religion primitive. C'est ainsi qu'en Grèce la Théogonie d'Hésiode et les épopées d'Homère ont été précédées par les chants religieux d'Orphée, de Linus et de Musée, et n'ont pas dédaigné de puiser quelquefois à ces sources.

Le dogme fondamental du brahmanisme est la croyance à un dieu unique et suprême, Brahm. Brahm est éternel, tout-puissant et parfait. « Tous les mondes, disent les Védas, ne font qu'un avec lui, car ils sont par sa volonté. Cette volonté éternelle est innée en toutes choses. Elle se révèle dans la création, dans la conservation et la destruction, dans le mouvement et dans les formes du temps et de l'espace. » Cette conception de la divinité est purement panthéiste. Mais une évolution toute naturelle transforme bientôt ce panthéisme en polythéisme. Les divers attributs de Brahm, personnifiés, deviennent des dieux à leur tour : Sourya, le soleil; Agni, le feu; Indra, le ciel; Gandharvas, les nuages. Ses trois pouvoirs de création, de destruction et de conservation prennent les noms de Brahma, Çiva et Vishnou, les trois membres de la trimourti.

C'est quand Brahm, sortant de la contemplation, s'est révélé pour la première fois, que ces divinités ont pris naissance. Avant sa révélation il demeurait enveloppé dans son manteau, un pied dans sa bouche, et présentait la forme d'un cercle, image de l'infini. Lorsqu'il se révèle il apparaît comme un être moitié homme, moitié femme, portant le double nom de Brahm et de Maya. C'est du sein de Maya que s'échappe la mer de lait, origine de toutes choses, dont le barattement produit la liqueur d'immortalité¹.

L'idée mère du brahmanisme, l'existence d'un être suprême, n'a donc pas tardé à s'affaiblir : elle finit même par disparaître, dans

1. Voir deuxième partie, chap. IV, les bas-reliefs d'Angkor-Vat.

l'esprit du peuple, derrière celle de la triple puissance exprimant les trois opérations de la nature : créer, conserver, détruire. La trimourti de Brahma, Vishnou et Çiva a pris la première place et dans les croyances et dans les pratiques.

Brahma, le principe créateur, semblerait devoir être le fils aîné de Brahm. Et cependant la mythologie indoue ne le fait naître qu'après Vishnou. Voici comment elle raconte sa naissance. Un jour que Vishnou, étendu sur le serpent Ananta, dont les sept têtes se recourbaient au-dessus de lui pour l'abriter, était porté sur les flots de la mer de lait, il s'endormit aux côtés de sa femme Lakhmi. Pendant son sommeil sortit de son nombril une fleur de lotus, sur laquelle était assis Brahma. Brahma resta longtemps absorbé dans la contemplation ; puis, ayant prié, il vit Brahm sous l'aspect d'un homme à mille têtes, et il reçut de lui l'ordre et le pouvoir de créer tous les êtres. D'abord il créa l'espace et les qualités des choses, puis les étoiles, les astres et la terre. Ensuite il donna la vie à la multitude des génies bons et mauvais, les Richis, les Mounis, les Dévas, les Tévadas, les Rakshasas. Il passa enfin à l'homme. De sa bouche il fit sortir Brahman, le prêtre, auquel il confia les livres sacrés et qu'il chargea d'enseigner la doctrine. Pour le défendre, il tira de son bras droit Kchatrya, le guerrier, et de son bras gauche sa femme Kchatryani ; pour le nourrir, il procréa de ses cuisses Vaisya, l'agriculteur, et sa femme Vaisyani ; de ses pieds enfin Soudra et Soudrani, chargés des fonctions serviles. Telle est l'origine des castes.

Mais quand il eut achevé son œuvre, Brahma s'enorgueillit dans son cœur, et il méprisa le pouvoir de Brahm. Et comme il s'était élevé, il fut abaissé, et Brahm le précipita dans l'abîme. Et il y demeura longtemps pour expier son péché. Pourtant il obtint enfin son pardon, mais il dut habiter sur la terre et y passer par quatre incarnations. D'abord il fut corbeau-poète, et il volait à travers les campagnes, charmant les hommes par ses récits merveilleux. Puis il revêtit la forme du paria Valmiki, lequel, après avoir été brigand,

devint un pénitent austère : et il édifiait le peuple en interprétant les divines sentences des Védas et en composant le poème du Ramayana en l'honneur de Rama l'invincible. Ensuite il prit le nom de Viaça et célébra dans le Mahabarata les exploits du héros Krichna. Enfin il descendit encore une fois au milieu des humains et il s'appela Kalidaça, et il écrivit un drame inspiré, Sacountala. Et quand il eut achevé tous ces ouvrages, qui font encore la joie et l'admiration des mortels, il obtint de Brahm le tout-puissant grâce pleine et entière, et recouvra le rang qu'il avait perdu.

Brahma avait comme attributs la chaîne des mondes, le livre de la loi, le poinçon à écrire, le feu du sacrifice. On le représentait tantôt couché sur les feuilles de lotus, tantôt porté sur l'œuf du monde, tantôt monté sur le cygne sacré¹.

Çiva, principe destructeur et rénovateur tout ensemble, apparaît sous deux aspects. Tantôt c'est un dieu terrible dont les yeux flamboient, dont la bouche vomit des flammes; des serpents, enroulés autour de ses membres, dressent en sifflant leurs langues venimeuses; il est entouré de crânes et s'abreuve de sang. Tantôt, être bienfaisant, symbole de la jouissance et de la fécondité, il tient dans ses mains la chaîne de la création, et boit la liqueur d'immortalité qu'a produite le barattement de la mer de lait.

Comme Çiva joue deux rôles opposés, il a donné naissance à deux fils de caractères contraires. L'un est Çartikeya, le dieu de la guerre : il a six têtes menaçantes ; ses quatorze bras portent toutes sortes d'instruments de mort, la pique, la hache, le trident, l'épée, le couteau, la torche, même des crânes humains; sa monture habituelle est le paon. L'autre est Ganesa, le dieu de la prudence et de la sagesse². Sa tête d'éléphant est sans doute un symbole de ces qualités. D'après la légende, il doit cette particularité à ce fait que sa mère, avant de le mettre au monde, vit deux éléphants lutter l'un

1. Cf. deuxième partie, ch. II.

2. Cf. deuxième partie, ch. II.

contre l'autre, et fut profondément impressionnée par ce spectacle. Une autre version prétend que son père, dans un moment de colère, l'avait tué et avait jeté sa tête dans les flots : il lui rendit ensuite la vie, mais n'ayant pu retrouver sa tête, il lui donna celle d'un éléphant. On se rappelle un fait du même genre dans la mythologie grecque. Cérès ayant par inadvertance mangé l'épaule de Pélops, que Tantale avait servi aux dieux comme nourriture, Jupiter après l'avoir ressuscité lui en donna une d'ivoire.

On a vu plus haut¹ quels sont les attributs ordinaires de Çiva.

Quant à Vishnou, le dieu conservateur, c'est celui qui occupe la place principale dans les récits brahmaniques. Né avant Brahma lui-même, comme on l'a vu, il s'est incarné neuf fois pour le bien de l'humanité. D'abord il prit la forme d'un poisson. Les hommes s'étant souillés de toutes sortes de crimes, après que le géant Haia-grava avait jeté dans la mer les livres sacrés sortis de la bouche de Brahma, les dieux les punirent en inondant la terre par un déluge. Un seul homme échappa, le roi Satyavrata. Vishnou, métamorphosé en poisson, lui apprit à construire une arche et à s'y réfugier. Ensuite il plongea au sein de l'Océan et en rapporta les saints livres.

En second lieu il descendit parmi les hommes sous la figure d'une tortue, et il soutint sur son dos le mont Mérou, qui était tombé dans la mer à la suite de la lutte entre les Dévas et les Rakshasas².

Il apparut ensuite en sanglier, et ayant pris sur son groin la terre, qu'un géant avait jetée dans l'abîme, il la remit à sa place.

Il revint une quatrième fois au milieu des mortels après s'être incarné dans le corps d'un lion, et il dévora le géant Erounia, qui avait osé nier qu'il fût présent dans tout l'univers.

Mais il renonce alors aux formes animales, et il se montre sous

1. Cf. deuxième partie, ch. II.

2. Cf. deuxième partie, ch. IV, les bas-reliefs d'Angkor-Vat.

les traits d'un nain. Afin de soustraire le monde à Bali, génie mal-faisant, il lui demande de lui céder tout l'espace qu'il pourra couvrir par trois de ses pas. Le démon y consent, en se moquant de l'avorton. Vishnou reprend alors sa forme divine et embrasse en deux pas le ciel et la terre.

Dans son sixième avatar, il prend le nom de Parasou-Rama. C'est alors qu'il fait sortir des flots la côte de Malabar et entame la lutte au profit des Brahmanes contre les Kchatryas.

Les septième et huitième transformations de Vishnou, en Rama et en Krichna, sont les plus célèbres, car elles ont été popularisées par les deux poèmes du Ramayana et du Mahabarata. Rama eut une existence très agitée. Dès le berceau, comme Hercule, il révéla son courage et sa force en étouffant entre ses bras un serpent qui le menaçait. Plus tard, encore semblable à Alcide, il parcourut le monde en détruisant les monstres et les génies malfaisants. Le roi Djanaka ayant promis sa fille Sita à celui qui tendrait un arc magique, le héros se rendit à la cour de ce prince et remplit sans effort la condition imposée. Mais le roi de Ceylan, Ravana, lui enleva son épouse Sita. Rama s'allia au roi des Singes, Hanumant, et marcha contre son ennemi avec une nombreuse armée. Il franchit le détroit de Palk sur un pont¹ qu'Hanumant improvisa en jetant une montagne dans les flots, tua Ravana, reprit sa femme et rentra en triomphe dans ses États. La fin de sa vie fut consacrée aux travaux de la paix : il initia ses sujets à la civilisation, leur apprit à adorer les dieux et à obéir aux lois². — Krichna faillit périr dès sa naissance. Le roi du pays, Kansa, effrayé par une prédiction, avait ordonné le massacre de tous les enfants nouveau-nés. Krichna échappa et fut élevé par des bergers. Devenu grand, il revint dans sa patrie et tua Kansa. Puis il commença son rôle de bienfaiteur de l'humanité. Comme plus tard Thésée égorgea le Minotaure, il immola un géant à cinq

1. Le pont de Rama existe encore : c'est une sorte de digue naturelle formée par un exhaussement du fond de la mer et qui relie les deux petites îles de Manaar et de Rameswaram entre Ceylan et la côte de l'Inde.

2. Ces différentes scènes sont représentées sur les bas-reliefs d'Angkor-Vat. Voir plus bas, ch. IV.

têtes qui gardait prisonnières seize mille vierges. Les captives délivrées s'éprirent d'amour pour leur sauveur, et il les épousa toutes. Ensuite il prit parti pour les Pandous, opprimés par les Kansous, et il les arracha à cette tyrannique domination. Après de nombreux exploits, que relate le grand poème du Bhagavata-Purana, il alla reprendre sa place dans le palais des dieux, le Vaikounta.

Vishnou s'est incarné pour la neuvième fois sous les traits de Bouddha, et il a fondé une religion nouvelle qui, sur bien des points, s'est écartée de la doctrine brahmanique¹.

Enfin il reviendra encore sur la terre une dixième et dernière fois sous la forme de Kalki, le cheval divin, qui d'un coup de sabot pulvérisera notre globe.

De cet ensemble de traditions et de légendes se dégagent trois principes fondamentaux. Le premier est l'existence d'un être suprême, éternel et tout-puissant, dont toutes les divinités particulières ne sont que des émanations. De cette première conception se déduit la seconde, qui est la croyance à l'âme du monde, Paramatma, force inconsciente, principe unique de la vie, issue de Brahma, et par conséquent de l'être suprême. C'est d'elle que naît chez tous les êtres intelligents la notion du moi². L'intelligence est donc la cause nécessaire de la personnalité: l'individu a plus ou moins de valeur propre, il se rapproche plus ou moins de la divinité, suivant qu'il est doué de plus ou moins d'intelligence. De là découle le troisième principe, qui est la hiérarchie des êtres, origine de la formation des castes. Cette hiérarchie persiste même après la mort. En effet les hommes, qui par une vie contemplative ont pu connaître Dieu et s'unir à lui, vont se confondre en Brahma. Mais les Brahmanes seuls peuvent mener ce genre de vie. Tous les autres hommes,

1. Voir plus loin.

2. La notion du moi n'est pas la même chez les peuples orientaux que chez les Européens. Dans nos idées philosophiques, le moi est un être individuel dont la personnalité est toujours distincte de celle des autres êtres. Pour les Brahmanistes et aussi pour les Bouddhistes, le moi n'est qu'une manifestation passagère de la substance divine.

Kchatryas, Vaisyas, Soudras reçoivent le prix de leur vertu en étant admis dans le paradis d'Indra, ou le châtement de leurs fautes en tombant dans l'enfer, le Patala. Ils ne restent d'ailleurs qu'un temps limité dans ces lieux, car peines et récompenses sont temporaires. Leur stage fini, ils reviennent sur terre mener une vie nouvelle sous une forme plus ou moins noble, suivant que leur existence primitive avait été plus ou moins pure. C'est la célèbre doctrine de la métempsychose, que Pythagore introduisit plus tard dans la philosophie grecque.

En somme, le brahmanisme a connu et enseigné les deux grandes idées métaphysiques : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. A ce double titre il mérite d'être placé à côté du christianisme, avec lequel il présente plus d'une similitude. Mais il lui est inférieur en un point. Le Christ proclamait que tous les hommes sont frères. Brahma les a répartis au contraire dans des catégories, séparées par d'infranchissables barrières : parqués dans leurs castes, ils ne peuvent en sortir par aucun moyen. C'est là une doctrine dure, inflexible, désespérante, bien inférieure à la douce loi que Jésus résumait en ces mots : « Aimez-vous les uns les autres. »

*
* *

Le bouddhisme a été une révolte contre la théorie de la hiérarchie des êtres. Il a aboli les castes et proclamé l'égalité de tous les hommes. Dans cette voie, il a devancé le christianisme de sept siècles. Il est hors de doute aujourd'hui que cette dernière religion a puisé en lui nombre de ses inspirations¹. On trouve d'ailleurs de frappantes analogies entre la vie du Bouddha et celle de Jésus-Christ.

Soudadani, roi de Kapilavastu, ayant épousé Maia, celle-ci,

1. Les fondateurs du christianisme ne semblent pas avoir eu de relations directes avec les bouddhistes. Mais le judaïsme a dû servir d'intermédiaire entre les deux doctrines : les Juifs, au temps de Salomon, faisaient déjà le commerce avec l'Inde, et c'est seulement deux siècles plus tard que le bouddhisme a pris naissance.

quoique vierge encore, connut par des révélations divines qu'elle allait être mère. En effet elle mit au monde un fils qui reçut le nom de Siddhartâ. De nombreux prodiges firent présager sa grandeur future. Plusieurs dieux, incarnés dans des rois, vinrent le saluer à sa naissance, et l'un d'eux, qui n'était autre qu'Indra, lui versa l'eau sainte sur la tête.

Il est impossible de ne pas rapprocher ces récits du dogme chrétien de l'immaculée conception, de l'adoration des mages et du baptême par Jean-Baptiste. Une seule différence est à signaler, importante il est vrai : le fils de Maia était né dans des jardins délicieux entourant un somptueux palais ; le fils de Marie naquit dans une étable.

Devenu homme, Siddhartâ fut pressé par son père de prendre une épouse. Mais, comme il possédait les cinquante-huit perfections morales et les quatre-vingts beautés visibles, il ne rencontrait pas de jeune fille digne de lui. Enfin il en trouva une, Yasodhara, qui réunissait les trente-deux vertus principales : il l'épousa avec joie, et il eut d'elle un fils et une fille.

Tout à coup, au milieu même de la félicité, il sentit la tristesse envahir son âme, à la pensée que toutes les jouissances de ce monde ne peuvent compenser les quatre misères inévitables, qui sont la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort. Alors, malgré les supplications de sa femme, il abandonna tout : ses enfants, son palais, ses trésors, il renonça à son pouvoir et se réfugia dans un désert. Dès lors il prit le nom de Çakia-Mouni, le solitaire de la famille des Çakia.

Comme Jésus avant la Passion, Çakia-Mouni consacre le temps de sa retraite à la pénitence. Il est tenté par les démons et subit des épreuves diverses. Il triomphe de tous les assauts que lui livrent les mauvais génies : il reste sourd aux sollicitations de l'orgueil, de la cupidité, de la luxure. Il supporte héroïquement de cruels supplices : il se laisse brûler par mille bougies, il accepte qu'on lui enfonce mille clous dans le dos, il entre dans une fournaise ardente.

A la suite de ces souffrances, il connaît les huit vérités primordiales et les quatre vérités morales. Puis il s'ôte lui-même un os, l'aiguise en poinçon et grave sur sa chair les dix commandements. Il peut prendre alors le nom de Bouddha, c'est-à-dire le Sage, l'Eclairé, et commencer à prêcher.

Jusqu'ici la vie de Bouddha rappelle d'assez près la vie de Jésus. Il n'en est plus de même pour la seconde période. Jésus a instruit les hommes pendant trois années à peine, et il a été payé de ses bienfaits par la haine, le mépris et le dernier supplice. Bouddha a vécu jusqu'à un âge très avancé, écouté par de nombreux disciples, entouré du respect et de l'admiration universels. Il s'est éteint doucement, sans souffrance, pour aller se plonger dans le Nirvana. Ainsi la fin des deux fondateurs de religion a été aussi différente que les débuts de leur vie avaient été semblables.

La religion bouddhique est d'origine brahmanique, et les adorateurs de la Trimourti en conviennent eux-mêmes, puisqu'ils font de Bouddha une incarnation de Vishnou. Les deux doctrines aboutissent à une même conclusion : l'absorption de la vie individuelle en Dieu. Mais les idées professées par l'une et par l'autre présentent une contradiction absolue. La conception de l'unité divine, qui s'est promptement effacée chez les Brahmanistes, a persisté chez les Bouddhistes. Pour ces derniers, il n'y a qu'un seul dieu, qui n'est point Bouddha, car Bouddha n'est que son prophète. Ce dieu d'ailleurs demeure assez vague : il est doué de toutes les perfections qui sont le propre d'un être suprême, et semble une simple abstraction.

Aussi bien l'intérêt du bouddhisme n'est point dans sa métaphysique, mais dans sa morale. Son principe fondamental est l'égalité de tous les hommes, son précepte unique la charité envers tous les êtres. Faire le bien, voilà le seul moyen d'obtenir la récompense suprême. Ce n'est donc plus la science qui rapproche l'homme de Dieu : c'est la vertu. La science n'est point supprimée : elle reste une perfection transcendante, mais elle n'est pas nécessaire.

Savants ou ignorants, tous les hommes sont égaux devant la loi morale, et la vertu seule établit entre eux des différences. Sur ce point, christianisme et bouddhisme sont d'accord : Jésus-Christ n'a-t-il pas proclamé la vanité de la science quand il a dit : « Heureux les pauvres d'esprit ! »

Mais la doctrine chrétienne et la doctrine bouddhique cessent de professer la même opinion en ce qui concerne la vie future. Pour les disciples de Çakia-Mouni comme pour les adorateurs de Brahma, le but final de l'homme est l'absorption de son être dans l'être suprême ; c'est le Nirvana. Pour les chrétiens, c'est une vie purement spirituelle il est vrai, mais individuelle, où l'être contemple et adore Dieu, mais sans se confondre avec lui. Les deux religions asiatiques ne considèrent l'âme humaine que comme une parcelle de l'âme divine ; la religion de Jésus lui accorde la personnalité.

En résumé, le brahmanisme et le bouddhisme sont tous deux panthéistes dans leur principe et dans leur fin. Mais ils diffèrent par leur morale : tandis que le premier ne tient aucun compte de la vertu et lui substitue la science, le second recommande la charité et les bonnes œuvres. Le brahmanisme est une religion spéculative, le bouddhisme une religion pratique. La supériorité morale de cette dernière ne saurait être douteuse, puisque, de même que le christianisme, elle se fonde sur le plus noble et le plus pur de tous les sentiments : l'Amour.

Il est possible maintenant de s'expliquer et le rapide succès du bouddhisme et son impuissance artistique. Religion plus humaine que le brahmanisme, car elle s'adressait à tous sans distinction et promettait à tous le même bonheur, elle a obtenu naturellement les suffrages des humbles, des déshérités, de tous ceux en un mot qu'elle relevait de leur abaissement. Les puissants, les heureux n'ont pu arrêter ce courant irrésistible : ils ont suivi le mouvement, et le bouddhisme a triomphé sans effort. Si l'on n'envisage que le point de vue social, sa victoire était juste et désirable, car il apportait aux hommes un bien inestimable, l'égalité. Si l'on se place sur le

terrain artistique, l'impression est tout autre, et l'on ne peut s'empêcher de formuler quelques regrets. Par sa nature même, en effet, le bouddhisme devait mettre obstacle au développement de l'art. L'art ne peut naître et fleurir sans une élite qui le cultive, et une élite qui le comprenne et l'encourage. Cette dernière élite peut devenir une foule : c'est à ce but que tendent nos grandes démocraties modernes en répandant l'instruction dans toutes les classes de la société. Mais le bouddhisme, doctrine égalitaire au sens le plus complet du mot, s'opposait à la constitution de toute élite. En montrant à l'homme la vanité de la science, il détournait son esprit de toute recherche et de toute étude. En lui proposant comme fin unique l'anéantissement de son être, il l'habitua à mépriser tout ce qui fait le charme et l'honneur de la vie terrestre, et lui enlevait tout motif d'activité.



LE BOUDDHA DANS SA JEUNESSE

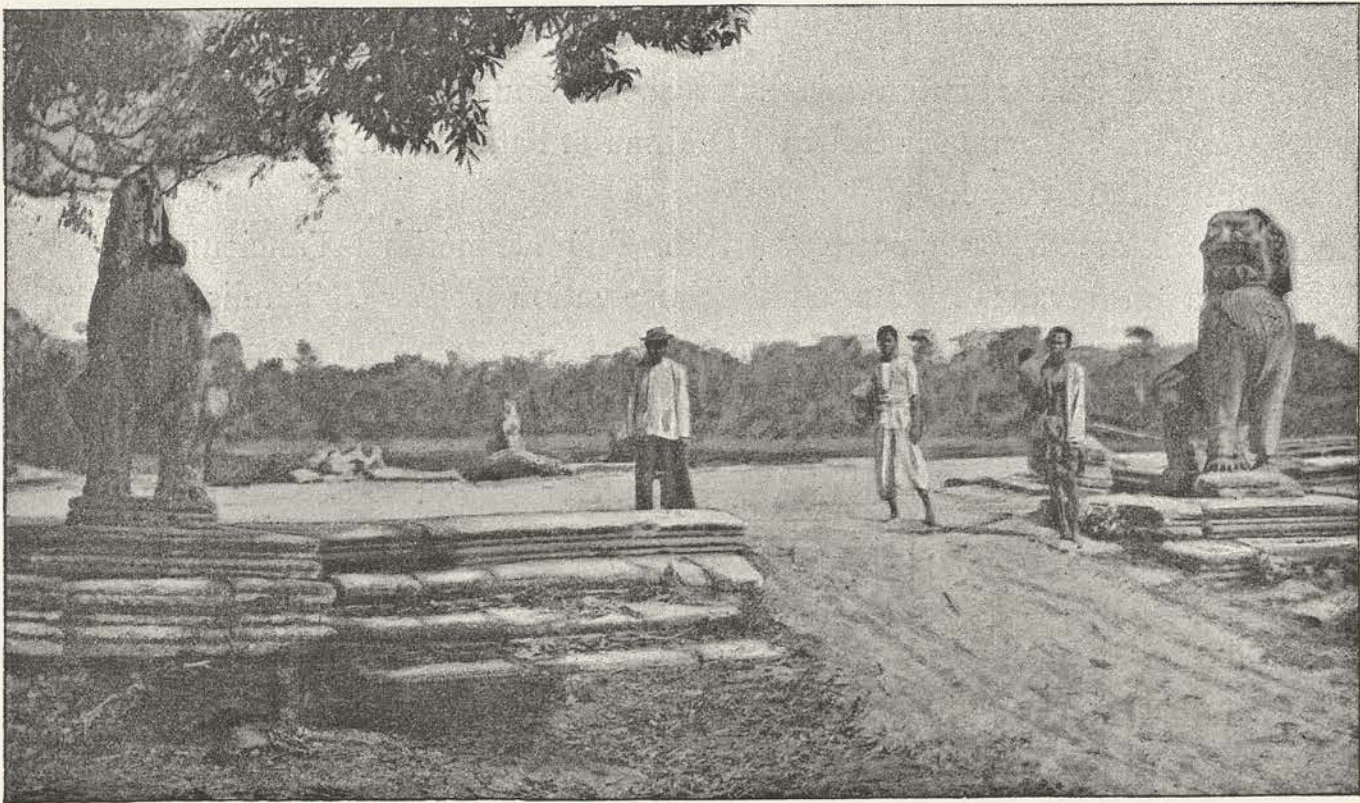


PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-VAT

VUE GÉNÉRALE



ANGKOR-VAT. — PREMIÈRE TERRASSE CRUCIFORME

CHAPITRE IV

ANGKOR-VAT

Angkor-Vat n'est pas le plus ancien des monuments khmers du Cambodge siamois. Comme on l'a vu plus haut¹, cet honneur revient à Angkor-Thôm. C'est sous le règne de Préa-thong, en 447 avant J.-C., que commença la construction de la ville royale. Ce n'est qu'en l'an 57 de notre ère que Prea-ket-Mealea entreprit celle de la grande pagode qui devait être consacrée à la Timourti brahmanique. Combien de temps exigea cette œuvre, on l'ignore. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elle était terminée en 638, époque à

1. Deuxième partie; chapitre I.

laquelle l'introduction des livres sacrés bouddhiques, apportés de Ceylan, détermina la chute de Brahma et l'affectation de son temple au culte nouveau.

Si Angkor-Vat n'a pas sur Angkor-Thôm le mérite de l'ancienneté, il a en revanche celui d'une conservation relative. Tandis que l'ancienne capitale de Préa-thong n'est plus guère qu'un monceau de ruines à demi-cachées sous la végétation, la pagode présente encore un ensemble très net, qui permet de se rendre compte de ce qu'elle dut être au temps de sa splendeur.

L'ensemble des monuments d'Angkor-Vat est enfermé dans un vaste parc rectangulaire long de mille quarante-sept mètres et large de huit cent vingt-sept, et entouré de murs¹ le long desquels court un chemin de ronde extérieur.

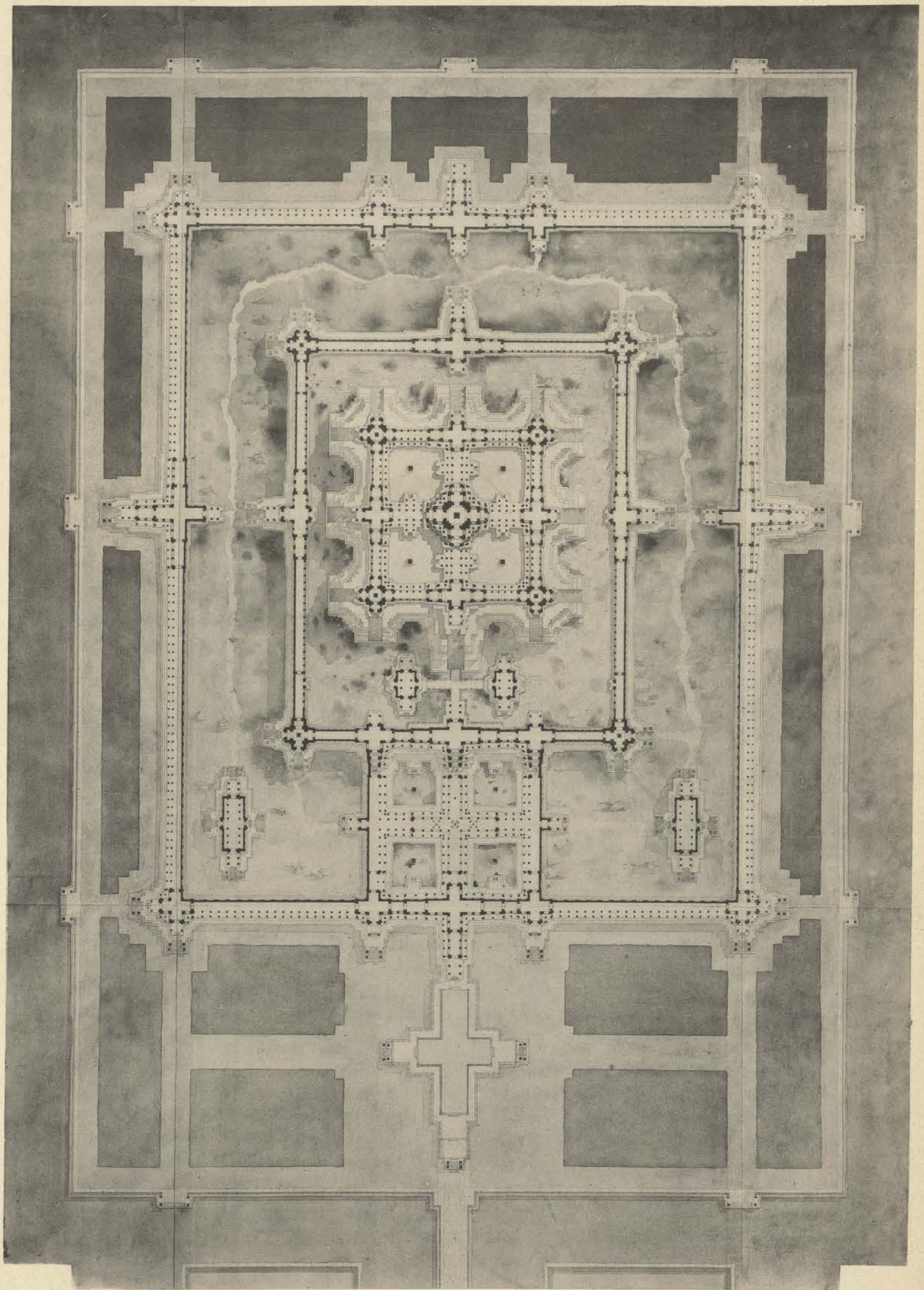
Chacun des côtés est bordé d'un fossé profond, parementé en grès et muni de gradins. A l'ouest² s'ouvre l'entrée principale. A l'extérieur du fossé apparaît d'abord une terrasse que gardent d'énormes lions de pierre. Un pont dallé, bordé de balustrades formées de nagas et décoré latéralement de colonnes, lui succède³ et traverse le fossé d'enceinte : au milieu du pont, deux larges escaliers descendent jusque dans l'eau. On parvient ainsi à une grande galerie longitudinale surmontée de trois tours : l'une, centrale, dans le prolongement de la chaussée, les deux autres, plus petites, disposées latéralement. A droite et à gauche des tours, les galeries s'allongent en couloirs obscurs où de grandes statues reçoivent encore l'adoration des fidèles. Vers l'extrémité de chaque galerie, qui aboutit au mur d'enceinte même, s'ouvre un portique sous lequel passaient les éléphants chargés de leur baldaquin.

Quand on a franchi ce premier édifice, on aperçoit un immense parc, couvert d'épais taillis au-dessus desquels les borasus dressent

1. Le mur d'enceinte est en bien-hoa avec chaperon en grès ; tout le reste du monument est en grès.

2. Cette particularité, spéciale à Angkor-Vat et au petit sanctuaire d'Athvéa, est jusqu'à présent restée inexplicquée.

3. Longueur totale : 223 m. 15 ; largeur 12 m. 55. Le mur de soutènement est en bien-hoa, les colonnes sont en grès.



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET PARIS

ANGKOR-VAT

PLAN RESTAURÉ



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

COUPE LONGITUDINALE OUEST-EST





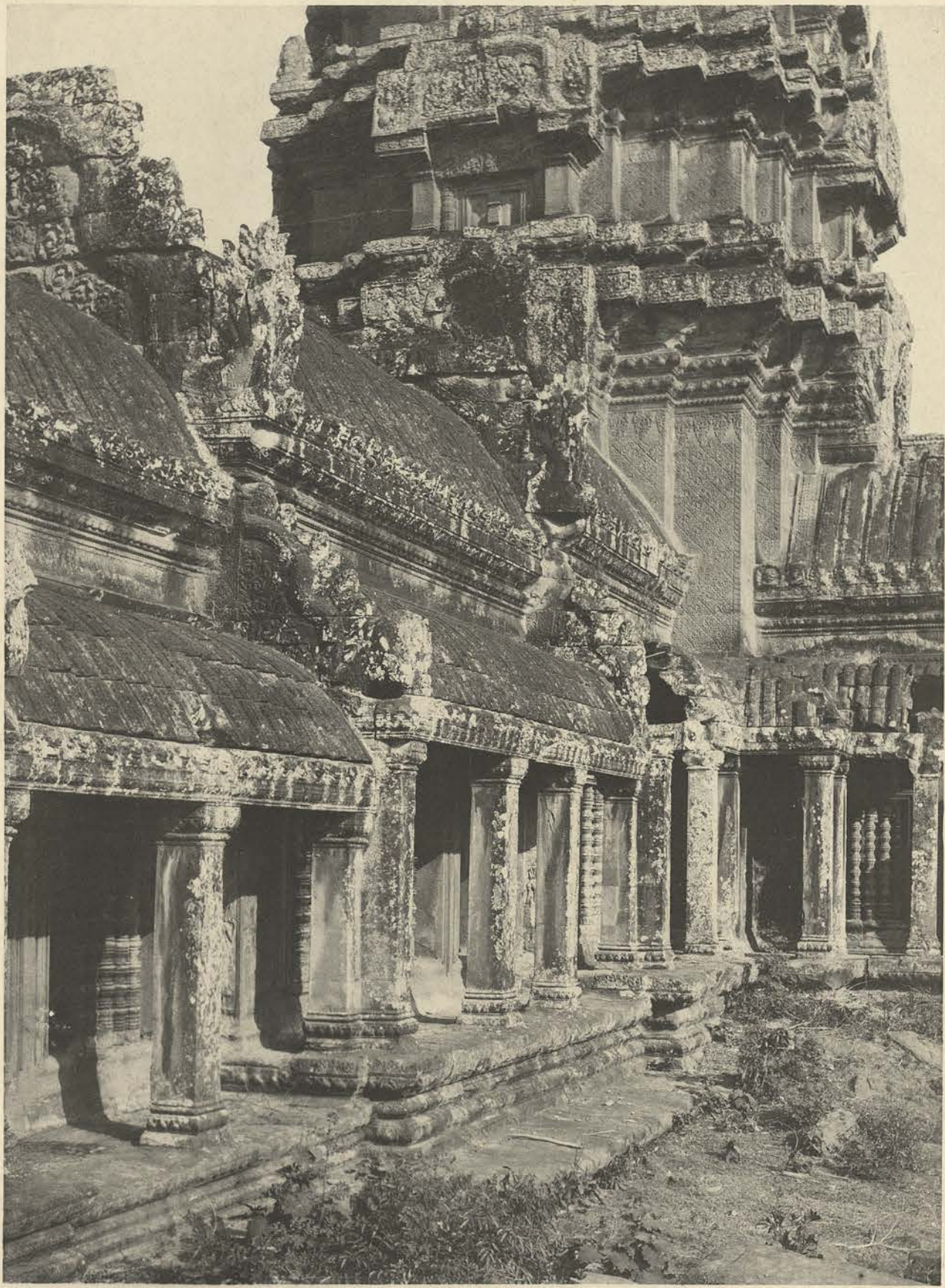
PHOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-VAT

ENTRÉE MONUMENTALE — FACE INTÉRIEURE





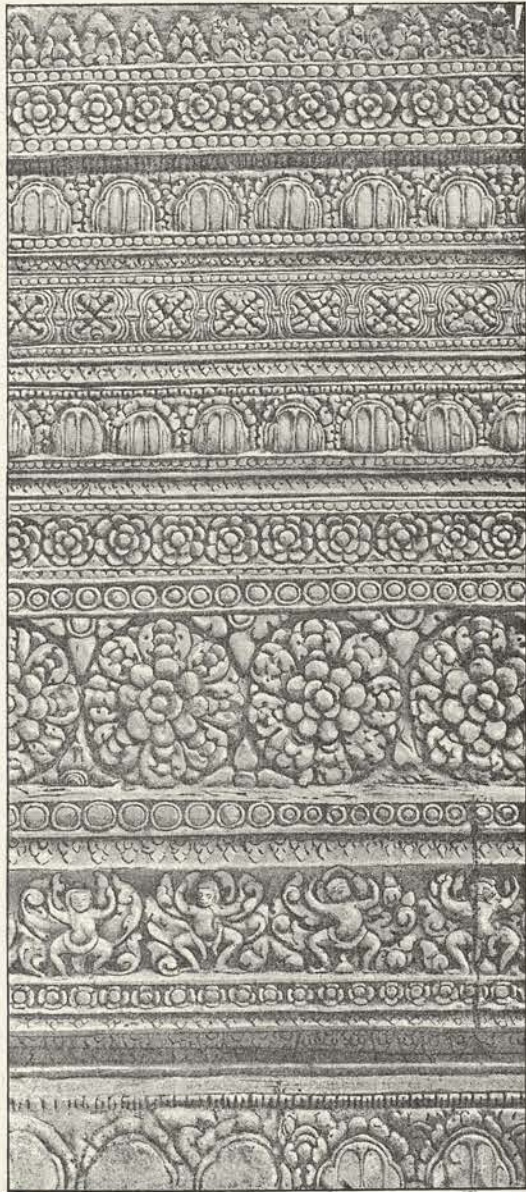
PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-VAT

TOUR MÉDIANE ET GALERIE DE L'ENTRÉE MONUMENTALE

leurs panaches verdoyants. Une large chaussée, moulurée et ornée, qui part du portique central de l'enceinte, le traverse dans la lon-



ANGKOR-VAT. — ENTRÉE MONUMENTALE. — DÉCORATION D'UN LAMBRIS

gueur, mais non exactement en son milieu : elle se trouve en effet reportée vers le nord¹. Gardée par des lions et des nagas, elle est

1. Voir le chap. II. Longueur totale : 347 m. 40 ; largeur : 9 m. 60.

élevée d'un mètre quarante-cinq au-dessus du sol : on en descend dans le parc grâce à douze escaliers. Après avoir laissé à droite et à gauche deux édicules, elle passe entre deux vastes srâs et s'épanouit en une grande plate-forme¹, sur laquelle s'élève d'abord une terrasse figurant une croix grecque et, par derrière, un grand monument central à trois étages tapissé de végétation : c'est le temple. Il est impossible d'exprimer l'effet imposant et grandiose que produit ce lointain massif de verdure dont le pied baigne dans l'eau des bassins sacrés, et d'où émergent les sommets coniques des tours qui s'étagent en pyramides.

A mesure qu'on avance sur la chaussée, les détails apparaissent plus précis. Au premier plan se montre la terrasse cruciforme². Elle est striée de moulures d'un grand relief, dont les lumières et les ombres jouent derrière une colonnade finement ciselée. A trois des bras de la croix un escalier, encastré dans des limons qui portent des lions, descend de la terrasse; au quatrième quelques marches donnent accès au premier étage du temple.

Le plan de ce prodigieux monument est d'une admirable simplicité. Trois étages superposés³, en retrait les uns sur les autres, aboutissent à une grande tour centrale, de forme pyramidale, dont l'élégante silhouette se détache sur le bleu profond du ciel. A chaque étage, quatre galeries se coupant à angles droits; aux angles de celles des deux derniers étages, une tour. Ces huit tours, régulièrement groupées autour de la grande pyramide centrale, forment un ensemble merveilleux de grandeur et de richesse.

*
* * *

Mais chaque étage exige une étude spéciale.

1. Elle est munie d'escaliers en face de chacune des portes du monument.

2. Longueur est-ouest : 57 m. 12; longueur nord-sud : 21 m. 35; hauteur prise au centre : 2 m. 93.

3. Le premier étage mesure, escaliers compris, 229 m. 23 de l'est à l'ouest et 192 m. 82 du nord au sud.



PROTOTYPIE BERTHAUF

9, RUE CADRETT, PARIS

ANGKOR-VAT

VUE PRISE DU PÉRISTYLE DE L'ENTRÉE OUEST — CHAUSSÉE INTÉRIEURE



PHOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-VAT

1^{ER} ÉTAGE. ANGLE SUD-OUEST



En quittant la terrasse cruciforme, on pénètre sous un portique central, précédé d'un péristyle et flanqué à droite et à gauche de deux autres portiques plus petits, qui s'ouvrent dans la galerie ouest du premier étage : chacun des portiques latéraux est muni d'un escalier qui descend sur la grande terrasse de base; le portique central n'a que quelques marches, qui le font communiquer, comme on l'a déjà dit, avec la terrasse cruciforme. La disposition est analogue pour la galerie est, avec cette différence que les deux petits portiques ont seuls des escaliers. Les galeries nord et sud n'ont l'une et l'autre qu'un seul portique.

Ces quatre galeries¹ portent sur un soubassement, haut de quatre mètres, d'une extrême richesse de décoration. Pas un pouce de sa surface qui n'ait été fouillé et ciselé : c'est un entrecroisement de rinceaux, de feuilles, de fleurs, d'arabesques, au milieu desquels apparaissent d'élégantes figurines, le tout d'une grande finesse et du plus gracieux effet. Aux points d'intersection des galeries se dressent des pavillons d'angles en forme de croix grecque : deux des bras prolongent les galeries, les deux bras extérieurs sont précédés de péristyles analogues à ceux des portiques; dans les angles, des piliers forment pan coupé.

Le côté extérieur de chaque galerie est à jour, l'autre est fermé par un mur plein. Le premier présente un double rang de piliers, de hauteur inégale et réunis par une demi-voûte; le second, joint au rang de piliers le plus élevé par une voûte complète, porte, du côté des cours, des fausses baies à claustras, et sur la paroi intérieure une série de bas-reliefs d'une infinie variété, empruntés pour la plupart au poème indou du Ramayana.

Les bas-reliefs commencent à quatre-vingts centimètres au-dessus des dalles du sol des galeries et ont une hauteur moyenne de deux mètres. Ils couvrent une surface totale de mille vingt-cinq mètres. Telle était l'habileté des artistes khmers que, malgré le nombre des

1. Largeur : 2 m. 45.

scènes qu'ils ont dû exécuter pour décorer cette immense étendue de pierre, ils ont su ne pas se répéter et éviter la monotonie. Les galeries ouest et nord, et la moitié de la galerie est représentent des combats. La scène fameuse du barattement de la mer de lait orne le reste de la galerie est. Enfin, dans la galerie sud une partie est consacrée à la description des supplices de l'enfer, l'autre à un défilé de princes et de guerriers.

Galerie ouest. — La partie des bas-reliefs de cette galerie située à droite du portique d'entrée figure un combat entre les Pandavas et les Kauravas¹. Les soldats sont armés d'un long couperet à manche de bambou, et coiffés tantôt d'un casque à large cimier, tantôt d'un casque pointu. Les princes sont montés sur des éléphants et sur des chars. Au centre de la composition apparaît Vishnou, la tête surmontée de la coiffure évasée qui est, pour ainsi dire, son signe distinctif.

Les bas-reliefs de l'autre moitié représentent la mêlée finale du Ramayana. Vishnou, sous le nom de Rama, lutte contre Ravana, roi de Ceylan, qui lui a enlevé sa femme, Sita. Rama a pour alliés les Singes, commandés par Hanumant; Ravana est soutenu par l'armée des Rakshasas, les terribles démons. La bataille est dans toute son horreur : les Singes font merveille et massacrent leurs ennemis avec rage. L'expression de haine et de fureur qui anime leurs visages est d'une frappante vérité. Leur chef Hanumant se couvre de gloire : ici il soulève deux lions à la fois et leur brise les reins, là il brandit un énorme quartier de roche qu'il va lancer sur ses adversaires, ailleurs il porte sur ses épaules son allié Rama, qui s'apprête à décocher une flèche. Plus loin, c'est l'oiseau de Vishnou, le garuda, qui renverse d'un seul coup quatre chevaux. Des personnages divers sont montés sur des chars traînés par des dragons, des chevaux, des cerfs. Cette mêlée un peu confuse offre un véri-

1. Aymonier, *Journal Asiatique*, extrait 10 (1883).

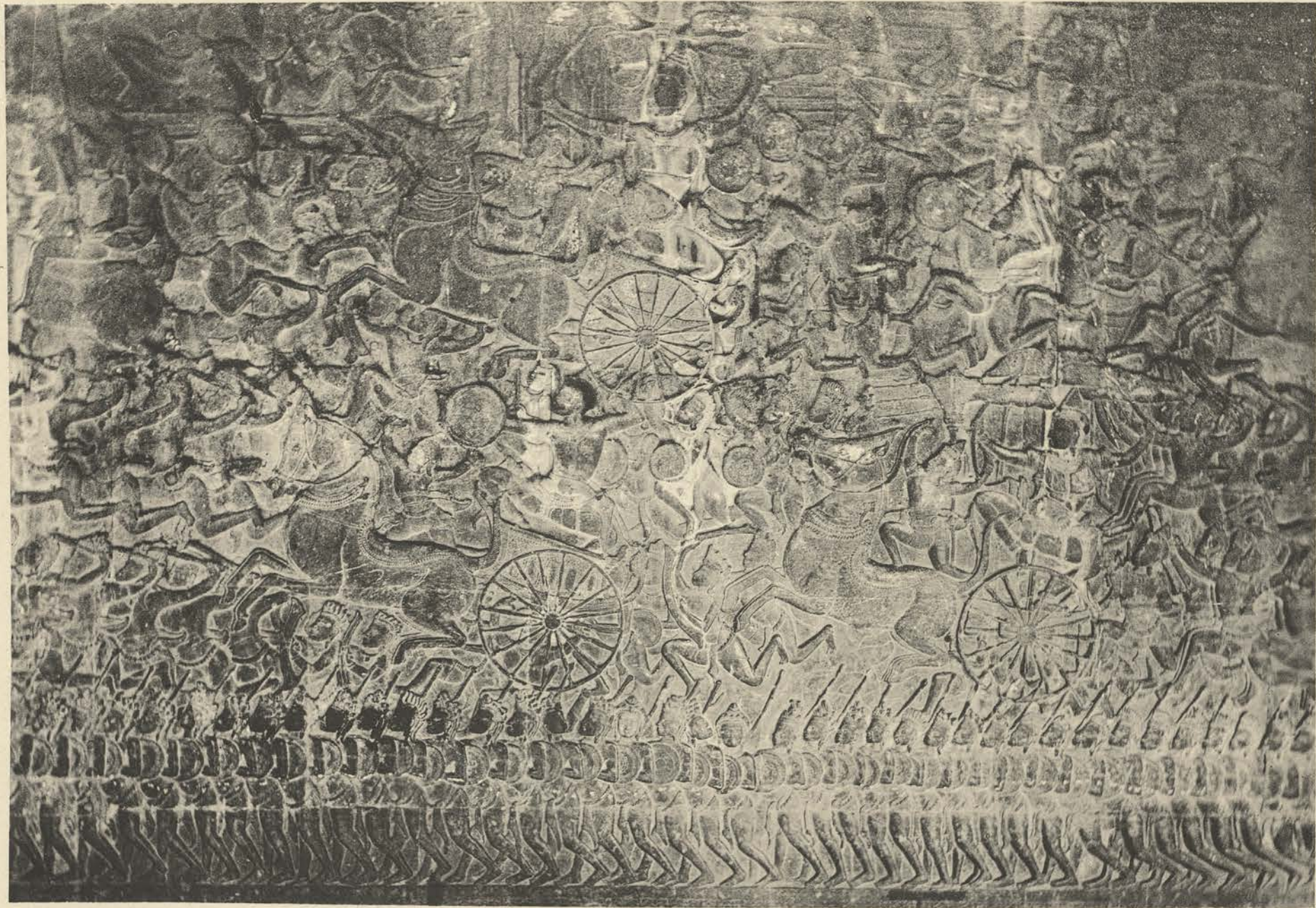


PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET. PARIS

ANGKOR-VAT

GALERIE DES BAS-RELIEFS



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-VAT

BAS-RELIEF DE LA GALERIE OUEST

table cachet de réalisme par la justesse des attitudes et des expressions, l'exactitude des détails, l'intensité de vie qui s'en dégage.

Galerie nord. — Ce sont encore des combats, où se retrouvent quelques-uns des héros des scènes précédentes. Plusieurs ont changé de montures et sont portés, qui par un naga, qui par un paon, qui



BAS-RELIEFS D'ANGKOR-VAT. — MÊLÉE DE SINGES ET DE GUERRIERS
(Musée Khmer.)

par un rhinocéros. Dans ces bas-reliefs, la plupart des personnages ont des têtes et des bras multiples. La lutte, d'ailleurs, semble beaucoup moins acharnée que dans le combat des Singes et des Rakshasas : « A l'une des extrémités on aperçoit même un dieu à l'aspect vénérable, tranquillement assis, entouré d'une foule de divi-

nités, qui tient de la main droite un trident et, de la main gauche, caresse sa barbe¹. »

Galerie est. — La moitié consacrée aux scènes guerrières est la partie la moins intéressante de tous les bas-reliefs d'Angkor-Vat. Les sculptures y sont grossières, inachevées et, du reste, le sujet est peu différent du précédent ; nul doute que cette partie n'ait été sacrifiée, soit que l'artiste eût été pressé par le temps, soit qu'il eût été forcé pour une raison quelconque de confier à un novice l'exécution de ce morceau.

L'autre moitié offre au contraire un très vif intérêt : elle représente le barattement de la mer de lait. Voici d'abord l'empire de Varuna, dieu des eaux, peuplé de monstres aquatiques : crocodiles à trompe, dragons marins, tortues, poissons aux mille formes. Le grand Neac (serpent brahmanique) dort allongé sur le fond. Plus loin, le Neac est enroulé autour du mont Mérou, l'axe du monde, que porte Vishnou sous la forme d'une tortue. Le serpent est tiré en sens contraire par des Asuras (démons) du côté de la tête, par des Devas (divinités) du côté de la queue. Les uns et les autres sont aidés par des géants polycéphales et à bras multiples : parmi ceux qui secondent les dieux, on retrouve le roi des Singes Hanumant. Au centre du mont Mérou, sur le corps même du serpent, est assise une divinité à quatre bras qui brandit le glaive ; au sommet du mont, un petit personnage se penche curieusement pour voir la scène. Dans le ciel, des Apsaras dansent en agitant des banderolles. Le mouvement imprimé au serpent par les efforts contraires des Asuras et des Dévas fait tourner le mont Mérou, ce qui produit le barattement de la mer de lait, où nage la tortue. Le résultat est la formation de l'Amriti, liqueur d'immortalité, dont la possession sera plus tard le sujet de luttes sans fin.

Galerie sud. — Deux séries de bas-reliefs bien distincts la décorent. Les uns représentent les peines et les récompenses réservées à

1. Aymonier, *Journal Asiatique*, extrait 10 (1883).

l'homme après sa mort, les autres donnent le spectacle d'un grand défilé de princes, de troupes et de peuple.

Dans les premiers, la paroi de la muraille a été divisée en trois



BAS-RELIEFS D'ANGKOR-VAT. — FRAGMENT DU BARATTEMENT SUR LA MER DE LAIT
(Musée Khmer.)

bandes parallèles, figurant le ciel en haut, l'enfer en bas, la terre entre les deux. Sur terre, des hommes se livrent à différents travaux; des femmes, coiffées avec élégance, cueillent des fruits ou portent des corbeilles, d'autres jouent avec des enfants dans des jardins où se

promèment des chevreuils apprivoisés. Yarma, le grand juge, se tient dans les régions supérieures : il guide dans le ciel les bienheureux et les conduit vers d'élégants palais aériens, au milieu d'apsaras jeunes et belles qui les éventent et leur offrent des parfums et des fleurs. En bas, c'est l'enfer et ses tortures. D'horribles démons à la face grimaçante, aux dents saillantes comme des défenses, mènent au supplice des bandes de misérables enchaînés. Les uns sont crucifiés, d'autres écorchés, d'autres hérissés de clous qui les font ressembler à des porcs-épics. Plusieurs bouillent dans des chaudières ou rôtissent à petit feu sur le gril. A ceux-ci on verse du plomb fondu dans la bouche, à ceux-là on fait sauter les yeux hors de l'orbite. Beaucoup enfin, Prométhées asiatiques, sont attachés sur des rochers, et de grands vautours les dévorent vivants.

La seconde moitié des bas-reliefs de cette galerie est d'une grande valeur archéologique, car elle donne de précieux renseignements sur la civilisation khmère. On y voit un cortège de reines et de princesses richement vêtues, les unes sur des palanquins surmontés de magnifiques dais, les autres sur des chars à grandes roues. Des suivantes s'empressent autour d'elles, les abritent sous des parasols et agitent au-dessus de leurs fronts de grands éventails. Elles traversent avec ce brillant appareil des forêts peuplées de cerfs et égayées de nombreux oiseaux. Plus loin s'avancent des éléphants, admirables de vérité, montés par des généraux campés sur la selle dans une posture pleine de hardiesse, et brandissant des armes. A leurs pieds des troupes de soldats, porteurs d'arcs et de lances, défilent au pas accéléré, en bon ordre. Les costumes, les bijoux, les armes varient comme les personnages eux-mêmes. Les uns sont coiffés de têtes de vautours, d'autres de hures, de gueules de tigres, de têtes d'ours, de masques diaboliques. Mais tous les types et les ornements rappellent l'Indoustan : on dirait une revue passée par Porus partant pour l'Hydaspe à la rencontre d'Alexandre.

Tous ces bas-reliefs, sauf ceux d'une partie de la galerie est, sont d'une grande beauté d'exécution et ne le cèdent en rien aux



PHOTOTYPIE BERTRAUD

9, RUE CADET. PARIS

ANGKOR-VAT

GALERIE EN CROIX



PHOTOTYPHE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-VAT

STATUES DANS LA GALERIE EN CROIX

sculptures des monuments d'Ellora et d'Elephanta. Le choix des sujets, la manière dont ils ont été traités, l'agencement des détails, tout indique une étroite parenté entre l'architecture khmère et celle



BAS-RELIEFS D'ANGKOR-VAT. — LA MORT D'HANUMANT

de l'Inde, et c'est une des preuves les plus fortes que cette prodigieuse civilisation doit être attribuée à des Aryens venus de la vallée du Gange.

*
* *

Le deuxième étage communique avec le premier par une galerie en croix d'un bel effet décoratif. Elle se compose de trois galeries parallèles, dans le prolongement des portiques d'entrée de la face ouest, reliées en leur milieu par une galerie perpendiculaire, qui divise en quatre carrés égaux l'espace qui les sépare : toutes sont dallées. La galerie centrale et la galerie perpendiculaire, qui consti-

tuent les bras de la croix, sont formées de deux rangs de hauts piliers portant voûtes, et, de chaque côté, d'un rang extérieur de petits piliers portant demi-voûtes et reliés aux grands par des linteaux très ornés¹. Les deux autres galeries reproduisent cette disposition sur la face intérieure, mais sont fermées, sur la face extérieure, par un mur plein percé d'une porte en son milieu. La partie centrale de la croix étant plus élevée que le reste des galeries, quatre portes vides avec chambranles et impostes très décorés servent de transition pour permettre le changement de hauteur des voûtes.

Les quatre carrés intermédiaires entre les bras de la croix et les galeries parallèles sont occupés par de petites cours dallées en contrebas : on descend dans chacune par un escalier. Elles sont vides aujourd'hui : peut-être contenaient-elles jadis des bassins.

La galerie en croix est d'une décoration particulièrement riche. Les grands piliers n'ont pas de base, mais sont enveloppés à la partie inférieure d'une fine gravure imitant la tapisserie : tout en bas se montrent, dans de petits cadres, des personnages à barbes pointues, les mains jointes dans l'attitude de la prière. Dans la partie surélevée de la galerie, le chapiteau porte entablement complet : la frise, très haute, est décorée de nymphes dansantes, encadrées dans des ogives fleuries. L'ornementation se retrouve tout aussi abondante sur les chambranles et les linteaux. Enfin des traces de couleur encore apparentes prouvent que, tout comme les Grecs, les Khmers pratiquaient la polychromie.

*
* *

Trois escaliers couverts conduisent de la terrasse cruciforme au deuxième étage², qui porte sur un soubassement très orné haut de

1. Hauteur des galeries du sol au plafond : 6 m. 40. Largeur entre les deux rangs de grands piliers : 3 m. 15 ; distance entre les grands et les petits piliers : 1 m. 08. Hauteur des grands piliers : 4 m. 25 ; hauteur des petits : 3 m. 06.

2. Longueur est-ouest : 135 m. 20 ; longueur nord-sud : 115 m. 81.



PHOTOTYPÉ BERTHAUD

9, RUE CADET. PARIS

ANGKOR-VAT

GALERIE EN CROIX, VUE EXTÉRIEURE



ANGKOR-VAT

PÉRISTYLE SUR COUR. 2^{ME} ÉTAGE. FACE EST



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-VAT

ÉDICULE DE LA COUR DU 2^{ME} ÉTAGE. FACE OUEST



PHOTOTYPÉ BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-VAT

GRAND ESCALIER DE 13^M,10 DU 2^{ME} AU 3^{ME} ÉTAGE. FACE OUEST.

six mètres. Son entrée ouest reproduit exactement celle du premier étage; celles des trois autres faces sont précédées d'un péristyle donnant accès à un portique triple.

La disposition des galeries¹ nord, est et sud est contraire à celle des galeries de l'étage inférieur: le mur plein à fausses baies est en effet extérieur, et c'est la paroi intérieure qui est à jour; en outre, différence importante à noter, celle-ci est formée non point par des piliers, mais par des fenêtres à claustras. Quant à la galerie ouest, elle a deux murailles pleines à fausses baies, et ne reçoit de lumière que par les portiques d'entrée.

Les péristyles des quatre angles sont surmontés de tours pyramidales avec portes et frontons².

Entre le premier et le second étage règne une vaste cour non dallée, qui contient deux édicules placés de chaque côté de la galerie en croix. On déposait dans ces édicules les urnes funéraires où étaient enfermées les cendres des morts, et on les enfouissait ensuite dans le sol de la cour. Il est à supposer que cette sépulture était réservée aux bonzes. On a vu qu'aujourd'hui encore ils ont seuls le droit d'être ensevelis dans l'enceinte des pagodes.

Derrière le mur intérieur du second étage règne une autre cour, celle-là dallée, où l'on pénètre par six péristyles, trois sur la face ouest, un sur chacune des trois autres, et par quatre petites portes, deux dans la galerie nord, deux dans celle du sud. Elle renferme deux édicules de peu d'importance, attenant à une petite terrasse en croix, dont les balustrades sont formées du garuda porteur du naga. Un magnifique escalier de treize mètres dix, très allongé, d'un accès facile, s'en détache et conduit au troisième étage.

*
* *

Tandis que les deux premiers étages sont des rectangles allongés,

1. Largeur : 2 m. 40.

2. Voir chap. II. Toutes les tours sont construites sur le même modèle.

le troisième forme un carré parfait¹. Il se dresse sur un gigantesque soubassement à deux gradins, haut de treize mètres et d'un effet grandiose. Ses quatre faces sont identiques : elles présentent en leur milieu un portique triple précédé d'un péristyle. Les galeries² sont à jour : le côté extérieur offre des baies à claustras, le côté intérieur un double rang de piliers de grandeur inégale reliés par des linteaux ; la couverture se compose de voûtes et demi-voûtes, celles-ci supportées par les deux rangs de piliers. Les quatre angles sont surmontés de tours.

Les faces parallèles sont reliées deux à deux par des galeries perpendiculaires³, situées dans le prolongement des portiques et représentant les quatre bras d'une croix grecque. Comme la galerie cruciforme du premier étage, elles forment quatre petites cours intérieures. Elles sont complètement à jour, avec double rang de piliers inégaux, sur les deux faces, et par conséquent surmontées d'une voûte et de deux demi-voûtes. Au centre de chacune, également sur les deux faces, s'élève un petit péristyle, d'où un escalier descend dans la cour : chacune des quatre cours est ainsi desservie par deux escaliers.

A l'intersection des deux galeries perpendiculaires se dresse enfin la grande tour centrale. Quoiqu'elle soit à demi ruinée, sa masse imposante produit encore une impression profonde d'admiration mêlée d'une sorte de stupeur. Devant cette étonnante construction, qui domine de trente-quatre mètres le troisième étage et de cinquante-sept⁴ la grande chaussée dallée, on éprouve véritablement ces deux sentiments dont parle le moraliste, de pitié pour la petitesse de l'homme, d'orgueil pour la puissance de son génie. Cette tour, du reste, n'est pas seulement merveilleuse par ses dimensions colossales : c'est là aussi que la décoration sculpturale atteint son plus

1. Longueur du côté : 75 m. 04, escaliers compris ; 60 m. 34 sans les escaliers.

2. Largeur : 1 m. 94.

3. Largeur : 2 m. 44.

4. Exactement 34 m. 10 et 57 m. 55.

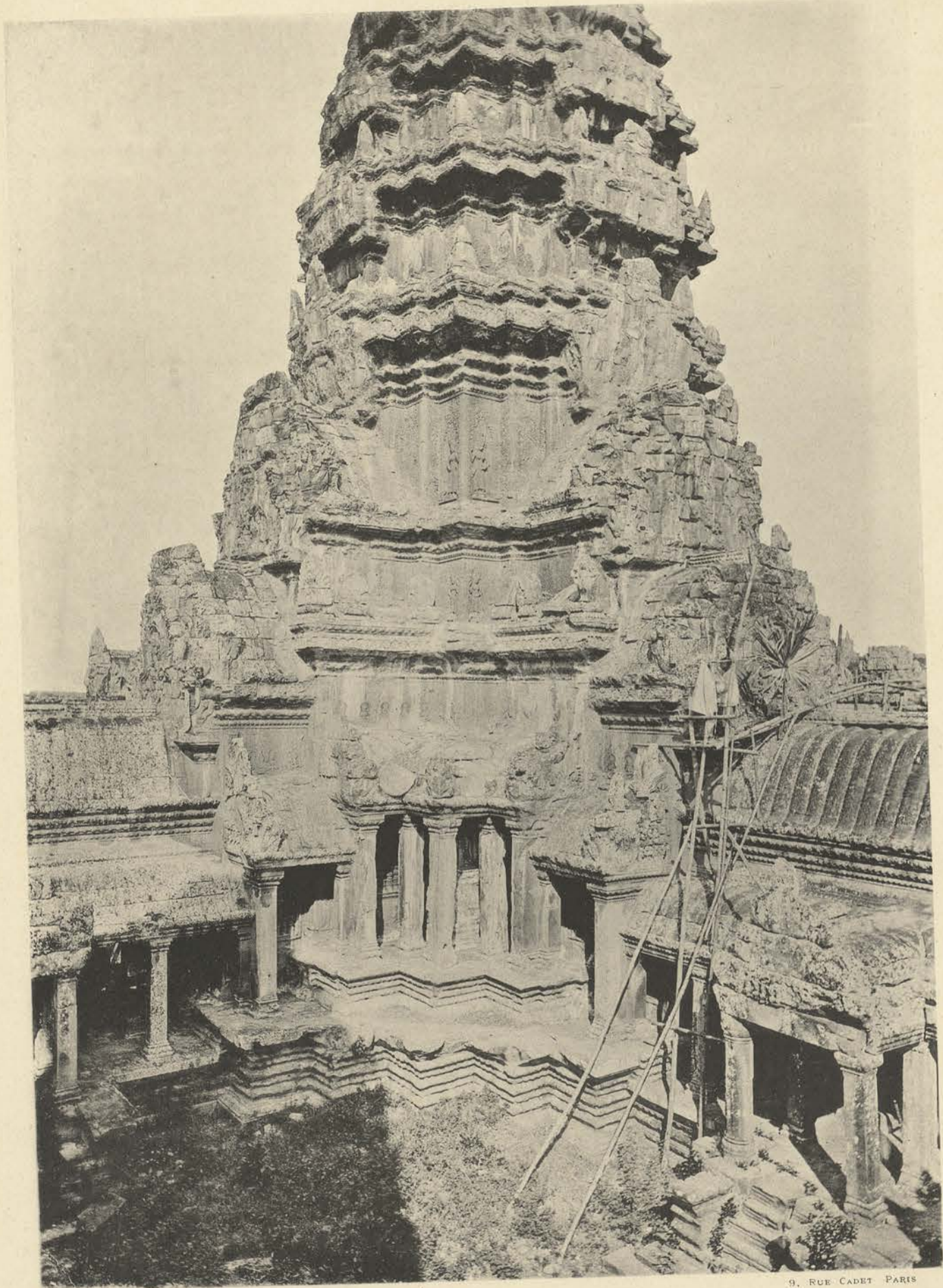


PHOTOYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-VAT

VUE PRISE DE LA TOUR NORD-EST DU 2^{ME} ETAGE



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET PARIS

ANGKOR-VAT

TOUR CENTRALE, ANGLE SUD-EST



complet développement. Elle est ornée de seize frontons disposés quatre par quatre, accompagnés de chaque côté d'un demi-fronton placé en contre-bas. Le cadre est formé, comme toujours, du corps et des têtes dressées du naga : l'intérieur est occupé par des scènes traitées avec beaucoup de soin, qui représentent le triomphe de Rama terrassant les Rakshasas. Les figures, un peu plus petites que nature, sont d'un très beau mouvement. De nombreuses traces d'or témoignent encore de la splendeur passée de ce prodigieux édifice.

On s'expliquera ce luxe et cette richesse quand on saura que la tour centrale renfermait le sanctuaire. La salle de base, couverte d'un plafond en bois doré, abritait jadis la statue du dieu auquel était consacré Angkor-Vat. Mais depuis que Bouddha a détrôné Brahma, les portes de la tour ont été murées et nul n'y pénètre plus.

*
* *

Comme on l'a vu dans le courant de cette description, la décoration d'Angkor-Vat atteignait un haut degré d'élégance. On a dit ailleurs¹ de quelle manière étaient ornés les soubassements, les murs, les portes, les tours. Le nombre infini d'ogives, de rinceaux, d'oves, de perles qui les tapissent, défient toute énumération. On croit, en examinant ces mille sculptures, qu'un seul artiste a fouillé ce grès, tant l'harmonie règne dans toutes les parties. Et cependant il a fallu des générations entières d'artisans pour travailler ces immenses surfaces de pierre, et ils n'ont même pas achevé partout leur œuvre².

Un des procédés de décoration qu'ils ont employés à Angkor-Vat avec le plus de bonheur est la profusion des escaliers. On en compte quatorze au premier étage, onze au second et douze au troisième, soit un total de trente-sept. Tous sont disposés régulièrement.

1. Chapitre II.

2. Voir chap. II un fragment de pilastre inachevé du deuxième étage.

et leurs limons portent des lions¹. Ils donnent au monument un cachet particulier de grandeur et de majesté.

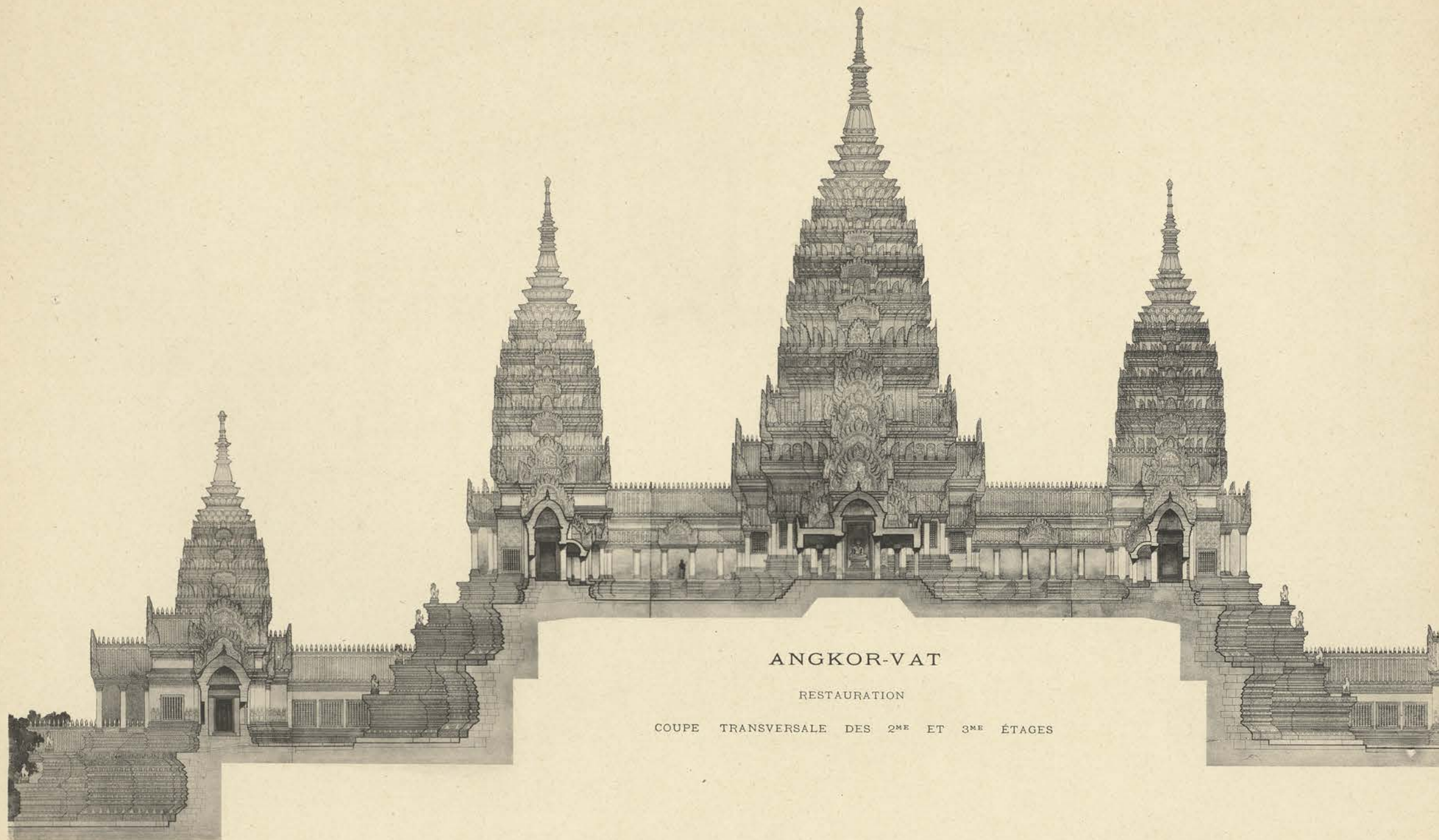
Les architectes khmers ne s'étaient pas contentés des bas-reliefs et des songes : ils avaient encore cherché un effet décoratif dans les statues isolées. Quelques-unes sont restées à la place où on les avait dressées. Mais la plupart ont été rassemblées dans la galerie en croix du premier étage et autour du sanctuaire : elles se trouvent mélangées confusément, mais reçoivent pourtant encore les offrandes des pèlerins.

Si les constructeurs d'Angkor-Vat s'étaient surtout attachés au côté artistique, ils n'avaient pas non plus négligé le côté pratique. Les grandes pluies qui s'abattent sur ce pays rendaient nécessaire un système de canalisation bien entendu. On n'y avait pas manqué. L'eau tombait des toits dans les cours du troisième étage et passait sous les galeries au moyen de caniveaux en grès. Elle s'écoulait ainsi dans les cours du deuxième étage, dont la pente l'entraînait jusqu'aux galeries. Là elle était reçue par de nouveaux caniveaux et versée dans la cour du premier étage, où elle était bue par le sol.

*
* *

Angkor-Vat n'est pas complètement abandonné. A époques fixes il est visité par des troupes de pèlerins qui viennent y déposer leurs offrandes et y réciter leurs prières. En outre, des bonzes y séjournent à demeure, et sont logés dans un coin du parc. Ils ont la garde du temple et des idoles et le soin de veiller à l'entretien des ruines. Mais l'état actuel du monument prouve que depuis longtemps ce devoir ne leur pèse guère. Ils ont seulement entrepris quelques essais de restauration dans les galeries de la tour centrale : mais aucun goût n'a présidé à ces travaux. Bien des piliers tombés ont été remplacés par des colonnes rapportées et disposées par des mains assez

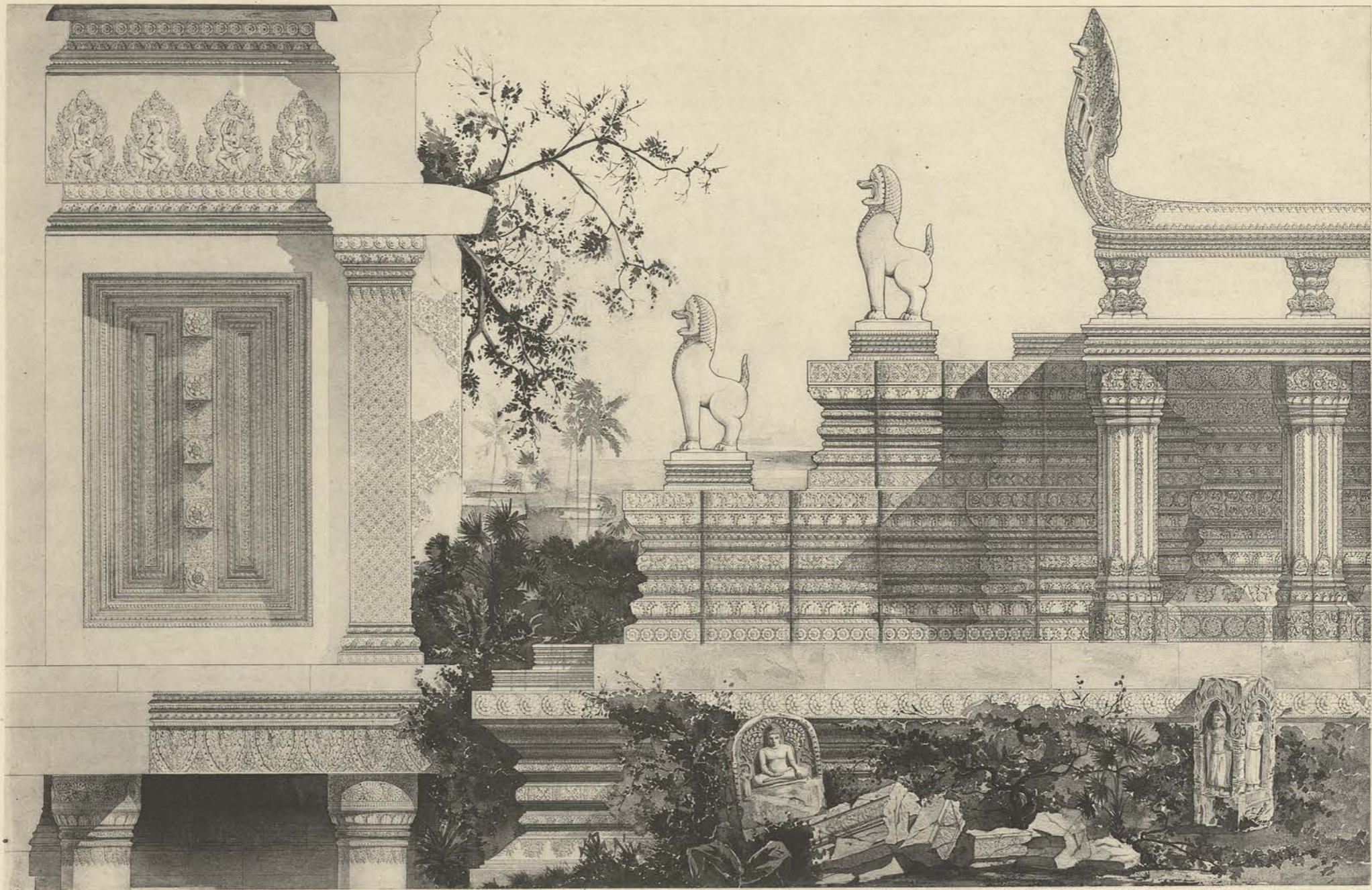
1. On compte 196 lions sur tout le monument.



ANGKOR-VAT

RESTAURATION

COUPE TRANSVERSALE DES 2ME ET 3ME ETAGES



PHOTOTYPIC BERTHAUD

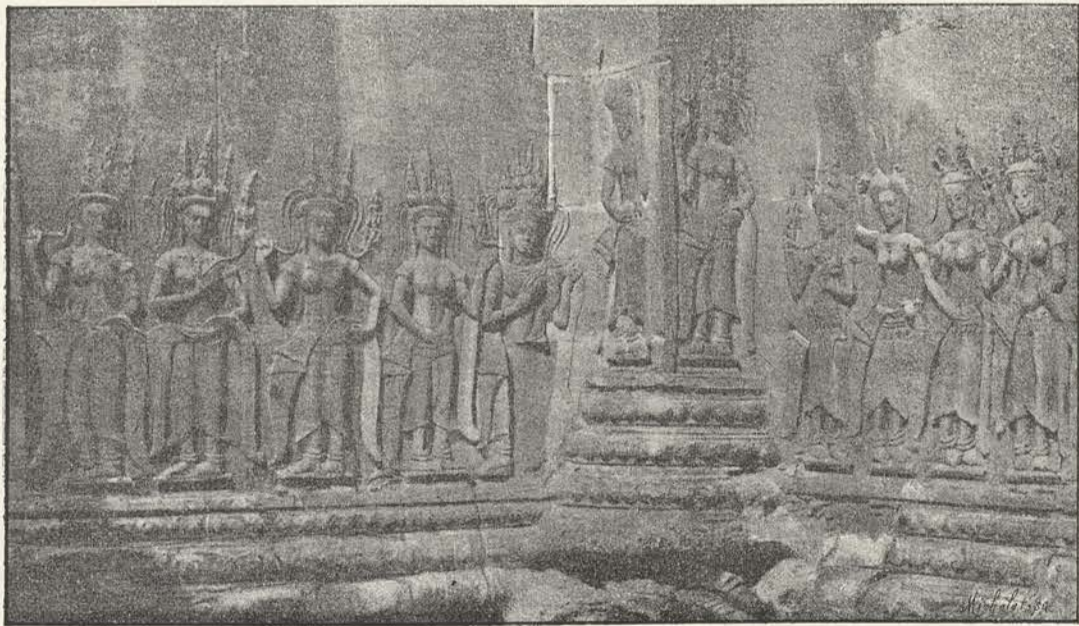
9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-VAT

FAUSSE PORTE DE LA GALERIE OUEST — TERRASSE CRUCIFORME DU 1^{ER} ÉTAGE (RESTAURATION)

ignorantes pour les dresser à l'envers, le chapiteau en bas, la base en l'air. Du reste, sauf dans cette partie, les bonzes n'ont rien fait pour résister aux outrages du temps. Ils laissent les façades et les portiques s'écrouler sous l'effort lent et continu de la végétation, qui grimpe le long des murailles, les disjoint, se glisse entre les fentes et précipite sur le sol les blocs les plus pesants. A l'intérieur des salles et des galeries, les ravages ne sont pas moins grands. Des milliers de chauves-souris nichent dans le temple, et le bruit qu'elles font le soir, en s'envolant pour aller chercher pâture, ressemble au murmure du vent dans les branches. Leurs ordures couvrent d'une couche noirâtre les moulures et les bas-reliefs. Ces immondices finiraient par s'accumuler en monceaux énormes, si quelques malheureux habitants, qui ont fui les réquisitions des mandarins et se sont fixés auprès de la pagode, ne venaient de temps à autre en enlever une partie pour servir d'engrais à leurs champs de tabac.

L'antique sanctuaire brahmanique est donc irrémédiablement condamné. Les siècles accomplissent peu à peu leur œuvre de destruction, et l'apathie des indigènes aura bientôt laissé disparaître les derniers vestiges des chefs-d'œuvre élevés par leurs glorieux ancêtres.



ANGKOR-VAT. — MURS D'ANGLE D'UNE TOUR : TÉVADAS PORTANT LA FLEUR DE LOTUS

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



FRAGMENT D'UN TYMPAN DE FRONTON : DANSE D'APSARAS (BAYON)

CHAPITRE V

ANGKOR-THOM

Angkor-Thôm, l'ancienne capitale de Préa-thong, est située à environ quatre kilomètres au nord d'Angkor-Vat. Ici nous ne sommes plus en présence d'un simple temple, mais d'une véritable ville dont la superficie n'est pas de moins de cent trente hectares. Une épaisse forêt recouvre cette surface : les antiques monuments se cachent sous les arbres et les lianes, et le silence des solitudes s'est abattu sur cette cité qui résonna du bruit des foules.

La résidence des rois khmers était puissamment défendue. Un fossé large de cent vingt mètres et profond de quatre, parementé et muni de gradins, entoure la muraille d'enceinte, énorme masse de bien-hoa, couronnée par des ogives sculptées, en grès¹. Elle s'appuie sur un glacis intérieur, en terre, qui s'abaisse en plan incliné vers la ville. Des caniveaux maçonnés traversent tout ce massif et déversent les eaux pluviales dans les fossés.

1. Longueur de la muraille de l'est à l'ouest : 3,800 m. ; longueur du nord au sud : 3,400 ; hauteur : 9 m.

Des chaussées dallées, larges de seize mètres, donnent accès à la cité. Leurs parapets sont formés par le corps du naga, que portent des géants, assis dans la position du tireur à genou : le serpent passe sur leurs cuisses, et ils le serrent dans leurs mains. Ils n'ont qu'une tête, couronnée d'une tiare, et tournent le dos au fossé ; ceux des extrémités, qui soutiennent la tête et la queue, ont au contraire neuf têtes et des bras multiples, et ils sont placés de trois-quarts. Les visages sont très expressifs, mais la physionomie varie avec les chaussées : ici les figures restent graves, là elles grimacent, ailleurs elles semblent menacer.

Cinq portes sont percées dans le mur d'enceinte : les faces ouest, nord et sud en ont chacune une, la face est en présente deux, la porte de la Victoire, qui conduisait aux monuments de Chau-sëi-tëvada et Thamma-nan¹, la porte des Morts, qui desservait Bayon. Elles s'ouvrent toutes dans un bâtiment à frontons, relié à la muraille de clôture par deux galeries latérales. Ce bâtiment est surmonté de trois tours réunies² qui portent les quatre faces de Brahma ; au-dessus s'étagent les rangs de feuilles de lotus, couronnées par d'autres têtes plus petites. Les angles qui séparent deux à deux les quatre grandes faces sont remplis par des personnages féminins de taille élancée, le torse nu, vêtus depuis la ceinture d'une longue robe très ornée. Au-dessous, faisant tout le tour du préa-sat, règne un cordon de figurines agenouillées, les mains jointes, en prières. Les angles compris entre le bâtiment central et les galeries sont occupés par l'éléphant tricéphale : le corps est engagé dans la muraille, les trois têtes, appuyées sur leurs trompes, portent des personnages assis. Quant aux galeries latérales, elles contiennent des pièces qui servaient sans doute de corps de garde : on y avait accès par quelques marches placées de chaque côté sous la voûte d'entrée.

1. V. chap. suivant.

2. La tour médiane est plus élevée que les deux autres.



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

ANGKOR-THOM

PORTE DE L'ENCEINTE — COTÉ SUD

Cette disposition et ces divers motifs de décoration se retrouvent absolument identiques dans les cinq portes d'Angkor-Thôm. Mais elles ne sont pas toutes également bien conservées : c'est la porte de la Victoire qui a le moins souffert des outrages des siècles.

Quand on a franchi la muraille d'enceinte par le côté sud, on trouve, après avoir marché environ quinze cents mètres à travers la forêt, une statue colossale de Bouddha, puis à l'est le grand monument de Bayon, à l'ouest celui de Ba-puon et, lui faisant suite, Pimean-acas avec sa terrasse; juste en face de ce dernier, Prasat-suor-pot; enfin, dans le prolongement nord, le groupe de Prea-pithu. C'étaient là les édifices importants d'Angkor; mais la ville khmère contenait aussi une foule de terrasses, de sras, d'édicules, de statues isolées, de maisons particulières, dont il ne reste aujourd'hui que des vestiges informes.

*
* *

Bayon, que la mission de 1873 avait en partie dégagé, a été reconquis par la végétation. Des racines de banyans se sont introduites, minces comme des cheveux, dans les moindres fissures, qu'elles ont peu à peu élargies. Des lianes, des arbres aux branches enveloppantes ont entouré les sommets des tours : leur feuillage a disjoint les pierres et produit des ruines d'un pittoresque achevé. Mais l'imagination parvient, malgré cette végétation parasite, à reconstituer ce monument tel qu'il dut être au temps de sa splendeur. Il comprend trois terrasses superposées en forme de pyramide, et cinquante tours étagées du plus riche et du plus merveilleux effet. Un petit parc enclos de murs entoure cet ensemble.

Le mur d'enceinte est percé de quatre portes, dont les plus importantes sont celles de l'ouest et de l'est. De cette dernière part une chaussée, bordée de nagas et garnie de cinq escaliers ornés de songes : elle s'épanouit à son extrémité en une vaste terrasse rectangulaire qui porte le temple. Au milieu des faces nord, ouest et sud

s'étale un ressaut avec escalier. A chaque angle, les côtés sont prolongés, de sorte qu'ils forment quatre angles droits opposés par le sommet et reliés deux à deux par des redans intermédiaires. Enfin, entre les angles et les ressauts médians, s'allongent d'autres petits avant-corps. A toutes ces saillies sont appliqués des escaliers tous semblables, décorés de songs et de nagas : il y en a donc en tout vingt-quatre, cinq pour la chaussée et dix-neuf pour la plate-forme.

Un fort soubassement élevé sur la plate-forme supporte le premier étage du temple. Une galerie en occupe les quatre faces : du côté intérieur elle présente un mur plein orné de bas-reliefs, du côté extérieur un rang de piliers alignés. Un péristyle se dresse au milieu de chaque face ; il y en a deux dans chacun des quatre angles. La porte principale, surmontée d'une tour, est flanquée à droite et à gauche de deux petites entrées secondaires ; elle envoie postérieurement une galerie qui rejoint presque la seconde terrasse. Dans la cour intérieure de ce premier étage, on remarque deux édicules aux angles nord-est et sud-est.

Sur un premier soubassement s'élèvent les galeries du second étage¹. Elles sont triples : sur la face extérieure s'aligne un rang de petits piliers ; par derrière viennent successivement un mur plein, un rang de hauts piliers, enfin un nouveau rang de petits piliers. La couverture comprend par suite une voûte médiane et deux demi-voûtes. La paroi extérieure du mur plein est couverte de bas-reliefs. Chaque face présente cinq péristyles surmontés de tours, de plus en plus hautes à mesure qu'elles s'éloignent des angles ; leurs soubassements offrent la même progression. Des escaliers intérieurs remédient aux différences de niveau entre les galeries et les salles des tours. Des escaliers extérieurs conduisent de la cour du premier étage aux péristyles. Des galeries de moindre importance se détachent perpendiculairement à la galerie quadrangulaire derrière les tours voisines du centre et se rejoignent deux à deux, déterminant

1. Longueur est-ouest : 76 mètres.



PROTOTYPE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAYON

TOURELLE ET TOURS DU 3^{ME} ÉTAGE



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET. PARIS

BAYON

TOURS CENTRALES DU 3^{ME} ÉTAGE

une petite cour à chacun des quatre angles. Mais avant de se rejoindre, l'une et l'autre se retournent parallèlement à la galerie principale, et leur jonction forme le soubassement d'une tour à péristyles : les deux angles secondaires déterminés par ces retours sont surmontés chacun d'une tourelle. Il y a ainsi au second étage vingt-huit tours et vingt escaliers extérieurs.

Le troisième étage a la forme d'une croix grecque avec saillies dans les angles. Il est séparé du précédent par un étroit couloir, qui entame, sur la face nord, les bras nord et ouest de la croix pour donner place à deux édifices surmontés d'une tourelle. Son soubassement, haut de quatre mètres et strié de moulures, livre passage à cinq escaliers à demi-couverts, dont deux à l'est. Cet étage n'a pas de galeries. Sa terrasse porte aux quatre bras une construction cruciforme surmontée d'une tour ; mais celle de l'est est beaucoup plus importante que les trois autres, et munie en arrière d'une salle rectangulaire ; à droite et à gauche de cette salle se voient deux édifices également surmontés de tours. Un autre édifice, carré et sans tour, accompagne la construction cruciforme du bras sud.

On arrive enfin à un soubassement à deux gradins, de forme circulaire, sur lequel repose le sanctuaire. Il supporte un grand préa-sat central entouré de huit tours. Sur la face est il s'interrompt pour donner passage à un double porche surmonté de deux tours et orné, en arrière, de deux petites tourelles, destinées à masquer les angles. Outre cette entrée monumentale, le sanctuaire est desservi par trois grandes portes qui donnent accès à une salle circulaire placée sous le préa-sat central, et par douze portes secondaires qui s'ouvrent dans douze salles triangulaires enveloppant la précédente sans communiquer avec elle. La salle circulaire est obscure et inaccessible aux rayons du soleil ; les salles triangulaires, divisées en deux compartiments par un mur médian percé d'un passage central, sont éclairées par de petites baies à claustras. Elles renferment des autels et des statues, et l'on peut les comparer aux chapelles absidales de nos églises.

Les seize portes, précédées de péristyles, sont surmontées de doubles frontons, dont le dernier supporte un second étage : les entrées y font place à des baies à claustras, surmontées également de doubles frontons. Au-dessus s'élèvent les huit tours, du milieu desquelles émerge le grand préa-sat central : il est entouré de huit faux péristyles à la hauteur du couronnement des huit tours.

La décoration de ce fantastique monument est d'une prodigieuse richesse. Le trait le plus saillant est la multiplicité des faces brahmaniques appliquées sur les tours. Tous ces masques divins élevés dans les airs et dominant la foule des humains produisent un effet étrange et majestueux. Il s'en dégage une impression de foi profonde et d'inaltérable sérénité. Sur la tour de la porte d'entrée, ces faces sont placées au-dessus des frontons ; le front est ceint d'un riche diadème surmonté de palmettes ; les oreilles, très allongées, sont ramenées en avant et ornées de pendeloques ; un collier couvert de rosaces entoure le cou. Les angles qui séparent les visages deux à deux sont garnis de deux étages de figurines encastrées dans des niches ogivales ; une élégante corniche règne entre les deux bandes. Quant aux angles intermédiaires entre les frontons, ils sont masqués par des garudas et des nagas. Sur les assises circulaires qui surmontent les faces sont appliqués des garudas en cariatides, et, au-dessus, deux rangs de femmes en prières. Enfin le couronnement est formé par les feuilles de lotus et le bouton terminal. — Les tours des deuxième et troisième étages présentent une disposition identique, sauf que les garudas et les figures de femmes font place à de fausses baies, surmontées de frontons surbaissés et d'une forte corniche qui porte les feuilles de lotus. — Le préa-sat central offre une particularité : sur les frontons du premier étage sont assis des garudas cambrés en arrière, qui supportent les angles des avant-corps du deuxième étage.

Tous les pilastres de la première galerie sont ornés de rinceaux. On voit aussi sur quelques-uns, et sur les écoinçons d'angles, des tévadas dans des niches ogivales. Les portes ont colonnes can-



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAYON

PETITE TOUR DU 3^{ME} ÉTAGE

tonnées, linteaux et frontons moulurés et ornés : la feuille de lotus se retrouve dans toutes ces moulures. Les bas-reliefs qui couvrent le mur intérieur représentent les scènes les plus diverses. Ici, une procession ou plutôt un défilé : des personnages s'avancent lentement, montés sur des éléphants richement caparaçonnés, précédés de sonneurs de trompes, et entourés de porteurs de parasols; des soldats armés de lances leur font cortège. Là, c'est la mer, peuplée de poissons, sillonnée de barques et de pirogues; sur le rivage, une forêt au milieu de laquelle errent des troupeaux de cerfs. Ailleurs, des fidèles sont prosternés devant les dieux et les adorent. Plus loin, voici des scènes de la vie familière : des femmes cueillant des fleurs dans un jardin; d'autres massant un homme étendu sur le dos; un médecin examinant un malade. C'est l'existence tout entière qui est figurée dans ces bas-reliefs, avec autant de vérité et d'habileté de composition que dans le bouclier d'Achille et celui d'Enée.

La décoration du second étage est extrêmement riche. Les piliers ont base et chapiteau ornés; sur les corniches sont sculptées des perles, des feuilles de lotus, des rosaces. Les à-bouts de tuiles sont formés par une forte feuille de lotus. La toiture présente une série de cannelures et est couronnée par une crête. De chaque côté des baies à claustras des péristyles se dressent des tévadas dans des niches ogivales; au-dessus, des rangées d'ogives fleuries contiennent des personnages. Des rinceaux courent sur les pilastres. Des colonnes octogonales cantonnées flanquent les portes et soutiennent des linteaux avec têtes de Rhéou. Les frontons sont formés, comme toujours, par le corps du naga, et encadrent des tympan garnis de rangées de femmes en prières ou d'apsaras dansantes. Les bas-reliefs qui tapissent le mur plein représentent à peu près les mêmes scènes que ceux de l'étage inférieur : guerres, chasses, défilés, fêtes, cérémonies religieuses, actes de la vie quotidienne. Ils ont dû jadis être peints, car ils portent encore des traces d'or et de couleur rouge.

Deux particularités sont à signaler au troisième étage. Les

escaliers ont pour gardiens des personnages trapus et musclés appuyés sur leur massue. Dans les fausses baies, les claustras ne prennent que le tiers de la hauteur; le reste est occupé par une paroi couverte d'une fine gravure. Sauf ces deux traits distinctifs, la décoration de cet étage est la même que celle des précédents.

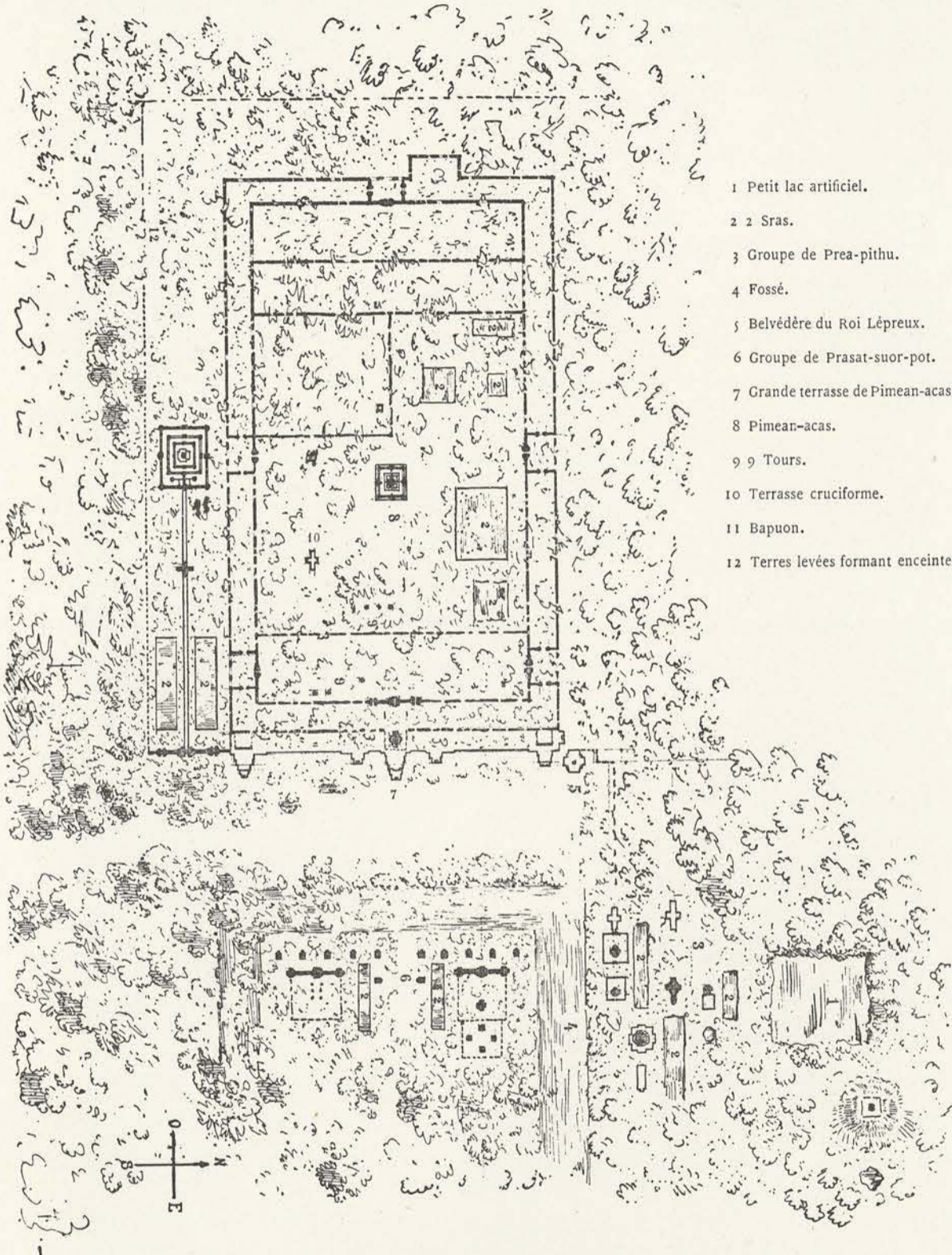
Tel est Bayon, le plus extraordinaire de tous les monuments khmers, sans en excepter Angkor-Vat même. Nulle part on ne pourrait signaler un ensemble de tours aussi merveilleusement agencées et disposées pour augmenter l'effet du préa-sat central. Nulle part, on ne pourrait rencontrer plus d'élégance unie à plus de hardiesse : car, si l'on est étonné des dimensions colossales des faces brahmaniques qui dominent les diverses terrasses, on n'est pas moins surpris de la finesse des personnages et des animaux que renferment les bas-reliefs, ainsi que de l'exquise légèreté que les artistes avaient su donner à leurs motifs ornementaux.

*
* *

Lorsqu'après avoir quitté Bayon on se dirige vers le nord-ouest, on rencontre successivement deux statues de Bouddha auprès de petites constructions ruinées, dont l'une semble la base d'une tour détruite, dont l'autre n'offre plus qu'un pan de muraille avec baies, puis on atteint le grand monument de Bapuon.

On se trouve d'abord en présence d'une entrée monumentale, diminutif de celle d'Angkor-Vat : ses trois portes ne sont pas accompagnées de galeries latérales. L'état de ruine est complet : l'amas des éboulis atteint une telle hauteur qu'on ne peut le franchir et qu'on est obligé de le contourner par le nord. Derrière ce triple portique s'allonge une chaussée qui passe entre deux larges srâs et vient buter sur le grand escalier du monument ; aux deux tiers de sa longueur, elle porte un édicule cruciforme¹.

1. Longueur totale de la chaussée : 210 mètres ; largeur : 5 m. 50. Distance de l'édicule à l'entrée monumentale : 130 m. 60 ; distance de l'édicule au monument : 59 m. 40. Longueur de l'édicule : 20 m.



ANGKOR-THOM

Plan d'ensemble de Pimean-acas, Bapuon, Prasat-suor-pot et Prea-pithu.

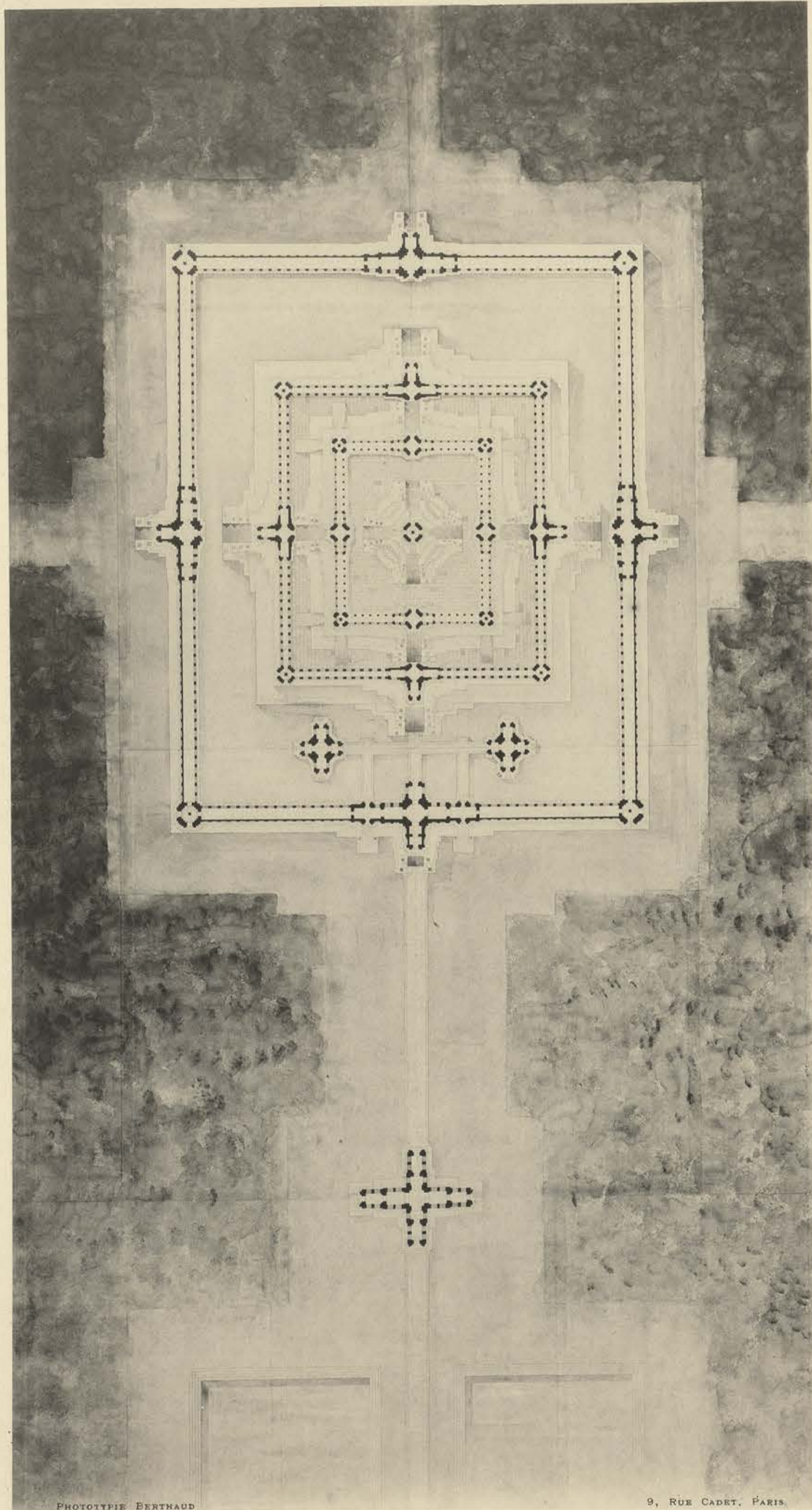
Le monument est une pyramide¹ rectangulaire à trois étages, tous garnis de galeries et décorés de tours dans les angles et dans les axes. Dans la cour du troisième étage s'élève un massif à gradins : il était jadis surmonté d'une tour, dont le socle seul reste intact.

Le premier étage repose sur un soubassement à deux gradins, qui se dédoublent pour former quatre limons au passage des escaliers. Il comprend quatre galeries rectangulaires, percées chacune d'un portique médian. Ceux des faces nord, ouest et sud sont semblables : munis d'un péristyle et de deux ailes, ils sont surmontés d'une tour. Sur la face est, le portique présente une disposition analogue, avec quelques modifications : il y a double péristyle, extérieur et intérieur, les ailes sont plus allongées et percées de deux portes secondaires. Le portique principal est desservi par trois escaliers avec limons ornés de songs ; les trois autres portiques n'ont qu'un seul escalier. Les galeries sont surmontées d'une voûte qui porte sur une corniche moulurée ; leur mur extérieur est garni de fausses baies à claustras, leur mur intérieur laisse passer la lumière par des baies à claustras. Aux quatre angles se dressent des tours, plus petites que les tours médianes.

La cour du premier étage n'est pas dallée. Dans le prolongement des trois portes de la face est s'allongent trois petites chaussées parallèles : celle du centre donne accès à l'escalier du second étage. Elles sont reliées vers leur extrémité par une chaussée perpendiculaire, aux deux bouts de laquelle se dressent deux édicules, qui étaient jadis couronnés par une petite tour.

Le second étage porte sur un soubassement à deux gradins qui se dédoublent au passage des escaliers. Ses quatre galeries offrent un portique médian : ils sont tous les quatre semblables, tous sur-

1. Ce mot est évidemment impropre, car dans une pyramide les assises superposées se rétrécissent à mesure qu'elles s'élèvent, mais sans présenter de discontinuité, tandis que dans les édifices khmers, les diverses terrasses sont en retrait les unes au-dessus des autres. Nous emploierons cependant ce terme, faute de mieux.



BAPUON

PLAN (RESTAURATION)



PROTOTYPE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAPUON

ANGLE DE GALERIE DU 1^{ER} ÉTAGE



PHOTOTYPÉ BERTHAUD

9, RUE CADET. PARIS

BAPUON

2^{ME} ÉTAGE. FACE NORD



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAPUON

TOUR MILIEU DU 2^{ME} ÉTAGE. ANGLE NORD-OUEST



PHOTOTYPÉ BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAPUON

GALERIE DU 2^{ME} ÉTAGE. FACE SUR COUR



PHOTOTYPÉ BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAPUON

UNE DES TOURS D'ANGLE DU 2^{ME} ÉTAGE

montés d'une tour, tous précédés d'un péristyle où l'on s'élève par un escalier. Les deux parois des galeries sont à jour, percées de baies à claustras. Des tours occupent les angles, comme à l'étage précédent. La cour intérieure est dallée.

On retrouve au troisième étage le même système de soubassement qu'au premier et au deuxième, la même disposition des tours aux angles et au milieu des faces. Les escaliers sont plus nombreux : il y en a un pour chaque tour centrale, et deux pour chaque tour d'angle ; ces derniers n'ont point de limons. Les galeries sont à jour : le mur extérieur est percé de baies à claustras, le mur intérieur remplacé par un rang de piliers.

Dans la cour dallée du troisième étage se dresse le massif central, pyramide à quatre gradins, en forme de croix grecque : les intervalles entre les bras sont remplis par les saillies des soubassements. Quatre escaliers, un sur chaque face, donnent accès à un cinquième gradin qui devait supporter une tour, le sanctuaire : ce préa-sat abritait une statue de Brahma.

Dans la décoration de *Bapuon* le rôle principal appartient aux escaliers et aux tours.

Les escaliers, au nombre total de vingt-six, ont tous des marches moulurées et ornées. Ils présentent trois genres de disposition. Les uns, au nombre de seize, sont encastrés dans des limons qui supportent des songes : quatre de chaque côté, soit huit par escalier, soit cent vingt-huit pour ce premier groupe. Les deux escaliers qui flanquent l'entrée principale ne sont encastrés que dans la hauteur du second soubassement et portent chacun deux songes ; dans la hauteur du premier soubassement, les marches se profilent sur les retours. Enfin les huit escaliers d'angles du troisième étage sont libres dans toute leur hauteur : leurs marches se profilent sur les retours dans la hauteur du premier soubassement, et forment de légers retraits sur les retours dans la hauteur du second.

Les tours ont trois étages, couronnés par les rangs de feuilles de lotus et le bouton. Au premier étage s'ouvre une porte, avec co-

lonnes octogonales cantonnées soutenant un linteau couvert d'ornements au milieu desquels apparaît le Rhéou. A droite et à gauche, deux pilastres très ornés portent un fronton dont le cadre est formé par le naga, et dont le tympan présente une décoration extrêmement riche. Il est à remarquer qu'on en a délibérément exclus toute figure humaine : à part l'éléphant tricéphale, tous les motifs sont empruntés à la flore. Ce premier fronton est surmonté d'un second dont le tympan est presque tout entier masqué. Les deux derniers étages offrent une disposition analogue. Mais les colonnes cantonnées disparaissent, et les pilastres n'encadrent plus qu'une fausse baie surchargée d'ornements, couronnée par un seul fronton. En outre, les angles sont occupés par des saillies revêtues d'une véritable broderie.

La deuxième terrasse mérite une étude spéciale. Les quatre corps centraux qui supportent les tours ont leur mur extérieur couverts de bas-reliefs sur les deux faces. Ces sculptures, dans un état satisfaisant de conservation, sont assez intéressantes pour valoir une description complète. Sur la face est, les quatre écoinçons d'angles de la porte centrale présentent deux à deux de singulières analogies. Dans ceux du nord les motifs dominants sont des combats : sur des chars de guerre traînés par des chevaux au galop, des guerriers décochent des flèches dans une posture pleine de hardiesse et de vérité ; ils s'appuient sur un seul genou, le torse est légèrement penché en avant, le bras gauche tendu tient l'arc, le bras droit s'arrondit en arrière et la main qui vient de lâcher le trait reste entr'ouverte. Autour d'eux s'agitent des soldats armés de massues, de lances, d'épées. Dans un coin, sous une sorte de hangar est étendu un blessé, sans doute un roi ou un prince, veillé par deux hommes en prières. Du côté sud de la porte est on a figuré des scènes plus calmes : ici un dieu assis sur un piédestal à gradins reçoit les hommages de ses adorateurs ; là un héros monté sur un zébu s'avance au milieu de serviteurs porteurs de parasols, d'écrans et de chasse-mouches ; ailleurs une femme se repose sous une niche



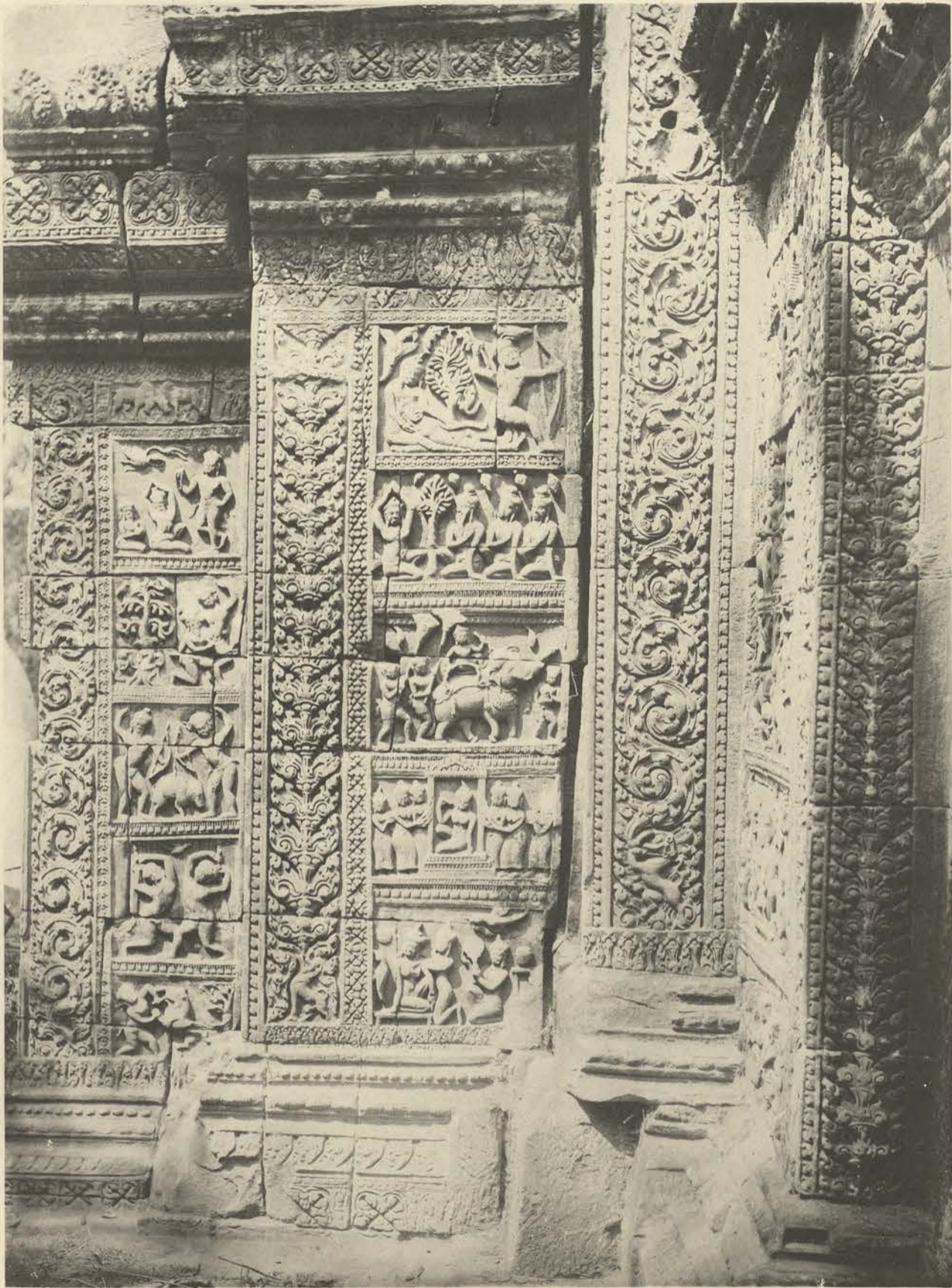
PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAPUON

TOUR MILIEU DU 2^{ME} ETAGE. — FACE SUR COUR





PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAPUON

BAS-RELIEF DU PÉRISTYLE DE LA TOUR MILIEU DU 2^{ME} ÉTAGE. — FACE EST



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAPUON

FAÇADE PRINCIPALE. (RESTAURATION)

élégante, pendant que ses servantes agitent autour d'elle des éventails; d'autres personnages sont réunis dans un jardin et semblent causer. — Sur les écoinçons d'angles de la face nord, même association de scènes militaires et de scènes pacifiques. Mais les tableaux guerriers ont été traités avec une vigueur plus grande encore que sur la face est. On peut remarquer notamment un personnage à neuf têtes et à bras multiples, porté par un char attelé de songes, qui lutte avec acharnement au milieu d'une épaisse grêle de traits. Les singes prennent ici part aux combats: l'un d'eux tient son adversaire du bras gauche, et, le pied appuyé sur son ventre, lui assène de la main droite un formidable coup de massue; un autre déchire un song traîneur de char; un troisième se précipite sur le conducteur et lui broie la tête. Beaucoup de vie dans toutes ces scènes, des poses très vraies et bien observées, des physionomies pleines d'expression. Extérieurement aux bordures, qui sont formées par des rinceaux, une série de petits compartiments superposés contiennent des figures d'animaux: la faune du pays s'y trouve représentée au grand complet, depuis l'éléphant et le zébu jusqu'au sanglier et au lapin. — Pour éviter une trop longue énumération, on ne décrira pas les bas-reliefs des deux autres faces, dont les sujets étaient d'ailleurs à peu près les mêmes; on doit signaler pourtant sur la face sud des scènes empruntées à la théogonie brahmanique. — Tous ces tableaux sont richement encadrés de feuilles de lotus, et bordés de bandes sur lesquelles alternent des rinceaux très finement sculptés.

Le reste de la décoration n'est pas moins riche, du moins dans les parties qui ont été achevées. Toutes ne se trouvent pas dans ce cas: c'est ainsi que les soubassements sont couverts de moulures horizontales prêtes à recevoir l'ornementation; mais le temps a manqué pour parfaire ce travail. En revanche, des perles, des boutons à quatre pétales, des feuilles diverses sont ciselés sur les plinthes et les corniches, des rinceaux et des ornements symétriques superposés revêtent les pilastres et les trumeaux, des rosaces sur-

montent les baies, des palmettes s'alignent au-dessous des corniches. D'une manière générale, l'ornementation est beaucoup plus ferme et plus vigoureuse à Bapuon qu'à Angkor-Vat. D'ailleurs ce monument était bien antérieur à la pagode royale et, à l'époque où il fut construit, l'art, quoique déjà fort avancé, n'avait pas encore atteint son degré suprême d'élégance et de grâce.

*
* *

Le premier mur d'enceinte de Piméan-acas est parallèle à la chaussée et à la pyramide de Bapuon, dont il n'est distant que de 22 m. 80. Ce monument occupe à peu près le centre d'Angkor-Thôm. Sa situation, le grand nombre de constructions qui l'entourent le font regarder comme l'ancien palais des rois khmers avec ses annexes et ses communs.

Une enceinte rectangulaire, allongée de l'est à l'ouest et composée de deux murs parallèles, enferme ces diverses constructions, aujourd'hui bien dégradées. Il n'en reste en effet qu'un monument à trois gradins, des tours ruinées, une terrasse cruciforme isolée, des srâs et quelques vestiges de murailles qui délimitaient des cours intérieures. Essayons de mettre de l'ordre dans ce chaos, et d'en donner une description précise.

La première enceinte est une muraille en bien-hoa, haute de 3 m. 50, d'une épaisseur réduite de 0 m. 68, avec fruit sur les deux faces. Elle a un petit socle et un fort couronnement mouluré, avec un faitage en grès qui devait porter de petits cônes ou des ogives. Elle se replie à angle droit et sans s'interrompre pour donner accès aux portes de la deuxième enceinte, contre laquelle elle vient buter. Il y a ainsi entre les deux murailles de petites cours intérieures, occupées par un fossé¹. Près de l'entrée ouest, le mur forme un avant-corps qui servait peut-être de bastion.

1. On y avait accès par de petites portes basses, très décorées et portant frontons.



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PIMEAN-ACAS

PORTE NORD — FACE SUD

La deuxième enceinte, en bien-hoa comme la première et construite de la même manière, a 5 m. 90 de hauteur et 0 m. 86 d'épaisseur réduite. Elle mesure 435 mètres de l'est à l'ouest et 245 du nord au sud. Elle est percée de six portes monumentales, une au centre de chacune des quatre faces, les deux autres sur les faces nord et sud près des angles de l'est. La porte de la face est, la plus importante de toutes, avait trois entrées; les cinq autres n'en avaient qu'une. La forme est toujours la même : pavillon central surmonté d'une tour, deux ailes latérales éclairées par des baies à claustras qui s'ouvrent dans la paroi intérieure, enfin escalier de chaque côté de l'entrée. Elles sont très décorées, toujours dans le même caractère que celles qu'on a déjà décrites, mais pourtant sans masques humains. Une particularité, c'est qu'elles portent aux quatre angles de leurs trois étages de petites tours en réduction.

Quand on a franchi la porte de l'est, on pénètre dans une cour longue et étroite, qui était fermée d'un mur intérieur parallèle à la face est, aujourd'hui presque détruit. C'est sur cette cour que donnaient les deux portes d'angles. Au delà de cette muraille ruinée s'alignent trois petites tours en briques, que le temps n'a pas épargnées : on aperçoit encore pourtant des portes en grès ornées. C'étaient sans doute des tombeaux.

Plus loin encore, et à quelque distance vers le sud, se remarque une terrasse cruciforme complètement isolée. Trois degrés en bien-hoa supportent son mur de soutènement en grès, strié de moulures horizontales ornées. En avant sont rangées des colonnettes en grès avec base et chapiteaux moulurés seulement, surmontées d'une corniche moulurée horizontalement. Au-dessus, une plinthe en retrait soutient des socles cubiques, piédouches des nagas de la balustrade. Toute la surface est dallée en grès. On y voit encore un Ganesa assez bien conservé et des traces de statues.

Le monument principal occupe à peu près le centre des enceintes. Il se compose d'un immense soubassement à trois gradins, qui porte une galerie rectangulaire et une tour centrale. Le sou-

bassement est en bien-hoa, strié de moulures horizontales d'un puissant effet : c'est le seul exemple d'un édifice de cette importance qui présente cette particularité. Au centre de chaque face monte un escalier, encastré entre des limons qui portent des lions de grande dimension, quatre de chaque côté, soit huit par escalier. Aux quatre angles de chacun des trois gradins se dressent également des lions, placés diagonalement sur des socles d'une forme particulière : au lieu d'être carrés, comme partout ailleurs, ils sont formés de deux cercles reliés entre eux par une ellipse. Ces douze lions d'angles, ajoutés à ceux des escaliers, portent le nombre total à quarante-quatre pour le monument. La galerie rectangulaire en grès est éclairée sur les deux faces par des baies à claustras. Elle est percée de quatre portes à une seule ouverture couronnées par une tour. A chaque angle s'élève également une tour de moindre dimension. Ces huit tours sont dominées par un préa-sat central, qui se dresse au milieu d'une cour sur un soubassement muni d'escaliers. La ruine de cette partie de l'édifice est si complète qu'elle défie toute description. On sait pourtant que cette tour était très haute et devait être dorée¹. La décoration de la pyramide rappelle celle de Bapuon.

Derrière le monument principal se trouvent trois cours. La première, carrée, adossée au mur du sud, contenait, d'après la tradition, la demeure du roi ; on n'y voit plus que des traces de fondations, entre autres un trou profond, parementé en pierre. Les deux autres, longues et étroites comme la cour d'entrée, sont contiguës entre elles et parallèles au mur ouest ; elles s'étendent de la face nord à la face sud.

Le long de la muraille nord, on remarque cinq bassins de dimensions inégales, aujourd'hui à sec ; tous sont munis de degrés en pierre. Le plus grand présente sur ses parois intérieures des hauts-reliefs presque complètement enfouis dans le sable : mais le peu

1. Relation du voyageur chinois traduite par Abel Rémusat.



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET PARIS

PIMEAN-ACAS

FACE NORD





PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PIMEAN-ACAS

MARCHE D'ÉLÉPHANTS: HAUT-RELIEF SUR LES MURS DE SOUTÈNEMENT DE LA GRANDE TERRASSE — COTÉ SUD

qu'on en aperçoit permet d'affirmer qu'ils devaient avoir un grand intérêt.

Des fouilles pratiquées sur différents points ont mis au jour de nombreuses tuiles, les unes rouges en terre cuite, les autres jaunes et vernissées, des débris d'ornements en argile, des fragments de faïences et de porcelaines, des vases en grès vernissé. Tous ces objets indiquent clairement, qu'outre le palais et la pagode du roi, l'enceinte de Pimean-acas contenait aussi des habitations secondaires.

La muraille est de Piméan-acas est précédée d'une grande terrasse, qui part de l'entrée monumentale de Bapuon. Elle présente cinq avant-corps, l'un au centre, d'une importance particulière, deux aux extrémités, et deux, plus petits, intermédiaires : un perron garni de lions donne accès à chacun d'eux. Au nord, elle est reliée au belvédère du Roi lépreux. De là se détache un mur qui tourne ensuite à angle droit pour aller rejoindre la première terrasse en croix du groupe de Préa-Pithu¹.

Le mur de soutènement de la Grande Terrasse, construit en grès, a socle et couronnement : ce dernier supporte les piédouches de la balustrade de nagas. Les avant-corps sont formés de grands paliers, qui se rétrécissent et s'abaissent graduellement jusqu'aux perrons. L'avant-corps central est surmonté d'une tour aujourd'hui ruinée. On voit également des vestiges d'une construction de ce genre sur les deux terrasses extrêmes : celle du nord supportait, dit-on, la tour des femmes, celle du sud la tour des hommes.

Mur de soutènement et avant-corps sont ornés de hauts-reliefs qui remplissent exactement la partie intermédiaire entre le socle et le couronnement : ils représentent des scènes de chasse et de guerre, et des animaux divers, éléphants, garudas et songs.

Les éléphants se remarquent sur l'avant-corps méridional et sur les deux intermédiaires, ainsi que sur leurs murs de jonction. Tantôt

1. Voir plus loin, page 135.

ils sont alignés en longues processions et portent des personnages, tantôt ils sont disposés par groupes de deux, placés face à face, et broient dans leur trompe et sous leurs pieds toutes sortes d'animaux, zébus, chèvres, cerfs, tigres. Dans la forêt qui forme le fond se jouent des écureuils, des singes, des oiseaux. Aux angles, le corps est encastré dans la muraille, qui ne laisse apparaître que le poitrail, les jambes de devant et la tête; la trompe descend jusqu'au sol et semble servir de support. De chaque côté des perrons il y a trois éléphants semblablement disposés.

Les garudas et les songs forment cariatides¹ sur l'avant-corps central et les murs qui l'unissent aux deux petits avant-corps intermédiaires.

L'avant-corps extrême du nord offre des dispositions particulières. Il présente trois saillies décroissantes, la dernière munie de deux escaliers. Sur la saillie voisine du mur de la terrasse, éléphants; sur la plus rapprochée des escaliers, garudas supportant une frise de femmes en adoration; sur la saillie intermédiaire, deux rangées superposées de bas-reliefs représentant des scènes guerrières, des personnages montés sur des chevaux et sur des chars, donnant de furieux coups au milieu d'une mêlée². De chaque côté des deux petits perrons, séparés l'un de l'autre par un lion, trois éléphants et un garuda, sont des cariatides de songs et de garudas.

Enfin l'avant-corps central est surmonté d'une seconde petite terrasse avec escalier, ornée de hauts-reliefs où l'on remarque des oiseaux aux ailes déployées, et des nains en cariatides, un genou en terre, les bras levés et supportant la frise et le couronnement.

Si l'on continue vers le nord la Grande Terrasse, on rencontre un nouveau perron, orné de personnages plus grands que nature. De là se détachait jadis un mur aujourd'hui abattu, qui allait

1. Voir chap. II, page 67.

2. Toutes ces sculptures sont sur les deux parois nord et sud de chaque saillie.



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PIMEAN-ACAS

GRANDE TERRASSE



PROTOTYPE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PIMÉAN-ACAS

GRANDE TERRASSE. — DEUXIÈME PALIER DE L'AVANT CORPS CENTRAL



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PIMEAN-ACAS

ANGLE NORD DE LA GRANDE TERRASSE — SOUBASSEMENT D'UNE TOUR RUINÉE

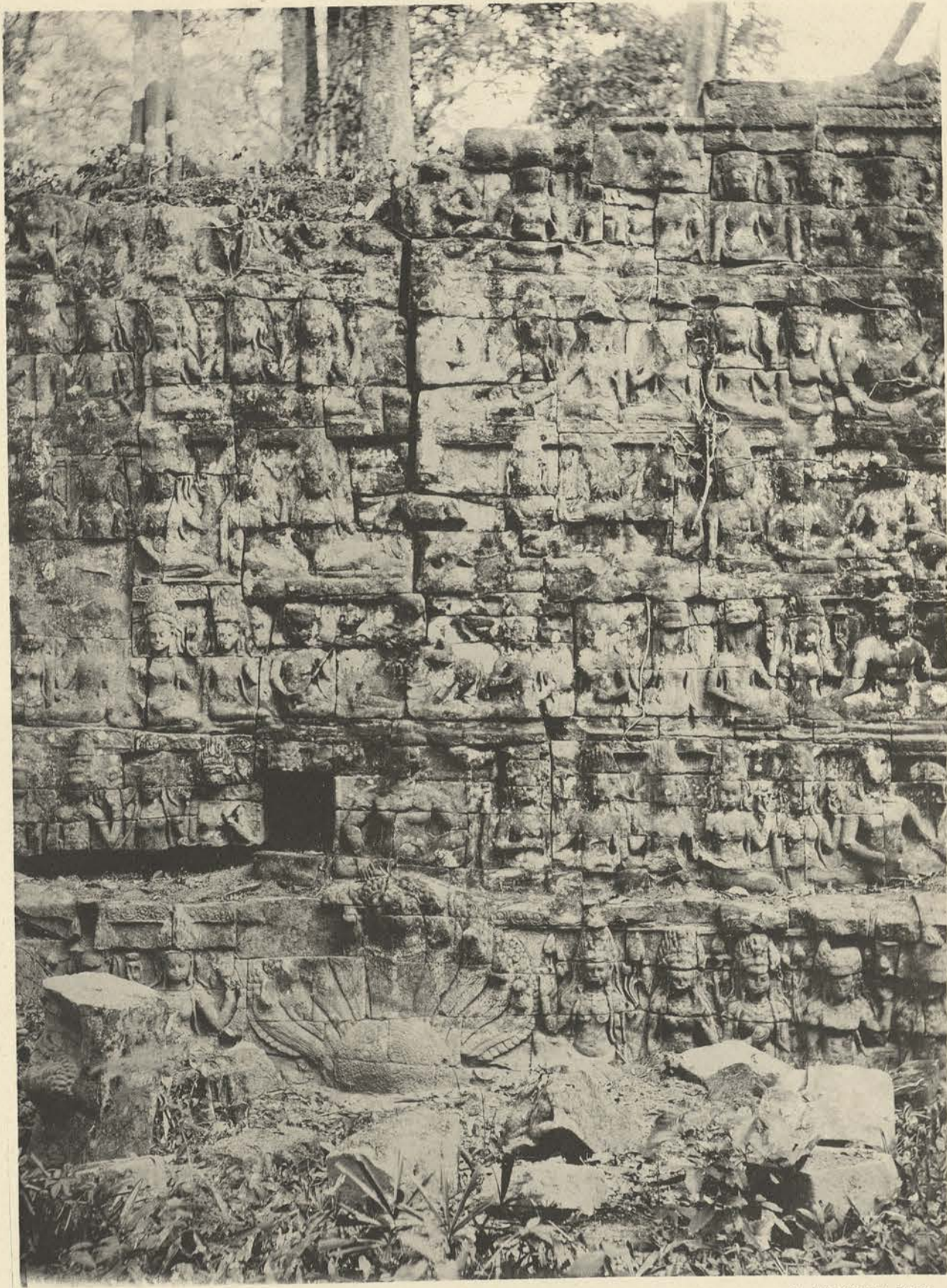


PHOTOTYPIC BERTHAUD

9 RUE CADET, PARIS

PIMEAN-ACAS

BELVÈDÈRE DU ROI LÉPREUX



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PIMEAN-ACAS

BELVÉDÈRE DU ROI LÉPREUX — FACE SUD



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PIMEAN-ACAS

STATUE DU ROI LÉPREUX



rejoindre le Belvédère du Roi lépreux. C'est une terrasse quadrangulaire, dont les angles sont remplacés par des saillies successives. Le mur de soutènement présente un socle orné, six bandes superposées de hauts-reliefs séparés par des bandeaux décorés de rosaces, un couronnement et, au-dessus, la balustrade de nagas. Les personnages des hauts-reliefs sont des femmes assises, la fleur de lotus à la main, entourant des hommes, placés au centre et aux angles de chaque face, et porteurs de la massue ou du glaive. Sur la bande inférieure, les neuf têtes du naga émergent en éventail au centre et aux angles. Sur cette terrasse, abritée par un toit de feuillage, se dresse la statue du Roi lépreux, Préa-Komlong. Il est assis, une jambe repliée à terre, l'autre à demi dressée. La main gauche s'appuie sur la cuisse; la droite, à moitié fermée, devait tenir un objet qui a disparu. Le visage est remarquable de modelé et d'expression : la bouche, ombragée d'une fine moustache, sourit; les yeux, largement fendus, n'ont pas l'obliquité de ceux de la race jaune; seul l'épatement du nez rappelle un des traits distinctifs du type asiatique. La tête est coiffée d'une sorte de turban à torsades, qui laisse les oreilles libres. Cette statue est visitée encore par les pèlerins, qui viennent lui porter leurs offrandes.

*
* *

Parallèlement à la Grande Terrasse, à 160 mètres à l'est se dresse l'ensemble des bâtiments de Prasat-suor-pot, précédé jadis d'un large fossé aujourd'hui comblé. Il comprend deux édifices symétriques, précédés à quinze mètres en avant de dix tours régulièrement alignées; entre les deux édifices se remarquent deux autres tours et deux sras; enfin, en arrière de chacun d'eux, de petits murs d'enceinte renferment diverses constructions.

L'édifice méridional se compose d'une salle carrée, percée d'une porte sur chacune des faces est et ouest. Des galeries longitudinales s'en détachent, éclairées par des baies à claustras. Vers leur extré-

mité, les galeries se resserrent et donnent passage à deux portes, l'une sur le pignon, l'autre sur la face est : la première avait accès à l'extérieur, la seconde dans la cour postérieure. Toute la construction est en bien-hoa d'un mètre 10 d'épaisseur, avec parement extérieur en grès de 0 m. 44. Elle repose sur un soubassement en grès mouluré et très orné, surmonté d'un socle et d'une plinthe. Les voûtes qui forment toit présentent cette particularité qu'elles sont en retrait sur les corniches intérieures et extérieures, et portent sur un petit attique élevé à l'aplomb du mur intérieur. L'ornementation est très riche et semblable d'ailleurs à celle des édifices voisins. La petite enceinte postérieure n'a gardé que des vestiges de piliers.

L'édifice nord, beaucoup mieux conservé que le précédent, lui est absolument semblable. Mais on remarque dans sa cour, à dix-neuf mètres de la porte ouest, une petite construction cruciforme en grès, qui était jadis surmontée d'une tour. En outre, derrière cette cour, s'ouvre une deuxième enceinte, plus petite, qui renferme quatre édicules en grès.

Les tours sont toutes semblables¹. Construites entièrement en bien-hoa², elles se composent d'une salle rectangulaire, précédée sur la face ouest d'un avant-corps percé d'une porte et de deux baies ; des baies à claustras éclairent les autres faces. Il n'y a trace de grès que sur les tableaux, appuis, chambranles et linteaux. Elles reposent sur deux socles, le premier en grès, le second en bien-hoa. Elles ont trois étages en retrait, qui présentent aux angles de petites pyramides, réductions de la tour elle-même. L'aspect général est lourd et donne l'impression d'une œuvre restée inachevée : les corniches seules sont moulurées, les autres parties attendent encore la main de l'artiste.

D'après la tradition, ces tours servaient à fixer les cordes en cuir de buffle sur lesquelles les acrobates de l'époque marchaient et dan-

1. Les deux édifices sont placés dans l'axe de l'intervalle qui sépare la deuxième et la troisième tour de chaque côté.

2. Épaisseur des murs : 1 m. 40.



PHOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PRASAT-SUOR-POT

UNE DES TOURS

saient. L'espace compris entre elles et Piméan-acas est une clairière où les arbres n'ont point poussé. On peut supposer que sur cet emplacement se célébraient les fêtes populaires auxquelles le roi assistait du haut de la Grande Terrasse. Le voyageur chinois déjà cité dit en effet que ces fêtes avaient lieu devant le palais, et il en décrit quelques-unes. Quant au fossé, il était sans doute employé pour les courses de pirogues.

*
* *

L'axe nord-sud des tours de Prasat-suor-pot correspond à l'axe du premier monument du groupe de Préa-pithu. Ce groupe, d'une importance considérable, comprend cinq édifices de petite dimension, deux terrasses cruciformes, une terrasse rectangulaire et un grand nombre de sras aujourd'hui desséchés.

Le premier édifice, dont nous avons indiqué la situation, est enfermé dans une enceinte en grès¹, percée de deux portes à l'est et à l'ouest. Il se compose de trois terrasses en grès superposées, surmontées d'une tour centrale.

Les portes, demeurées inachevées, s'ouvrent dans une étroite galerie² qui prolonge les murailles d'enceinte : elles ont avant-corps intérieur et extérieur avec pilastres et colonnes cantonnées.

Les terrasses portent sur des soubassements moulurés et ornés : elles sont munies sur chaque face et au centre d'un escalier à deux paliers, dont des songes gardaient les limons.

La tour centrale, large de 3 m. 90, présente quatre avant-corps dans le prolongement des escaliers, chacun éclairé latéralement par des baies à claustras. Cet ensemble repose sur un socle mouluré et orné.

La décoration est assez primitive : aux portes intérieures et

1. Longueur est-ouest : 40 m. 70 ; largeur nord-sud : 38 m. 50 ; hauteur : 3 m. 80.

2. Largeur : 1 m. 25.

extérieures, chambranles, linteaux, frontons; aux écoinçons d'angles de la tour, statues de femmes dans des niches, voilà tout ce qu'on peut signaler.

La porte ouest de ce premier édifice donne sur un palier qui communique avec l'une des deux terrasses cruciformes. On ignore si elle a été construite avant ou après celle qui précède le premier étage d'Angkor-Vat, et si elle lui a servi de modèle ou si au contraire elle n'en est qu'une reproduction en miniature¹. Mais elle offre la même disposition : une ligne de colonnettes hautes d'un mètre, qui entoure les quatre bras, supporte une corniche moulurée et une plinthe. A 1 m. 88 en arrière, la terrasse forme un second palier, de 31 centimètres, à deux gradins, avec balustrades de nagas. Derrière les colonnes se dresse le mur de soutènement en grès mouluré. A trois des bras, les colonnettes s'interrompent pour donner passage à des escaliers dont les limons supportent des songs.

A 19 mètres en arrière de la porte est du premier monument se dresse un second édifice. Il est entouré d'une enceinte rectangulaire, qui repose sur un parpaing en grès mouluré² : cette muraille est percée de quatre portes, devant lesquelles le parpaing s'épanouit en palier, et elle présente à chaque angle deux fausses portes. Le monument, placé dans l'axe, mais reporté vers l'est suivant la règle générale, comprend une salle centrale³, surmontée d'une tour avec quatre avant-corps munis chacun d'un escalier que gardent six lions. Il est élevé sur deux grands soubassements, le second se subdivisant en deux gradins près des escaliers. Les avant-corps sont éclairés par une porte et deux baies à claustras.

La décoration est assez soignée. Les soubassements sont mou-

1. Longueur totale : 30 m. 47 ; largeur : 22 m. 68. Les deux bras est et ouest sont inégaux : le premier a 10 m. 56, le second 7 m. 15.

2. Longueur est-ouest : 33 m. 90 ; largeur nord-sud : 27 m. 20.

3. Largeur : 2 m. 62.

lurés et ornés. Les portes ont pilastres, colonnes cantonnées, chambranles, linteaux et frontons : sur les pilastres, des rinceaux ; sur les colonnes et les chambranles, de fines moulures ; sur les linteaux, le Rhéou tenant des guirlandes ; des frontons, plus rien que des vestiges. Les baies sont surmontées de frises encadrant des danseuses célestes. Au-dessus, une forte corniche moulurée supporte la toiture voûtée : les abouts des tuiles sont formés par une large feuille de lotus. Des personnages abrités par des niches ogivales décorent les angles des portes, les écoinçons des baies et ceux de la tour. Les premiers sont des hommes appuyés sur une massue ; les seconds, des femmes tenant la fleur de lotus ; les troisièmes, hommes et femmes alternés, atteignent des proportions plus considérables. Au-dessus des personnages, des ornements symétriques s'élèvent jusqu'à la corniche. L'intérieur est richement décoré aussi : on remarque entre autres sur un des linteaux un bas-relief représentant en réduction la scène du barattement de la mer de lait¹.

Au nord des deux premiers monuments, à une distance de 8 m. 15, s'allonge un sra² muni de degrés en bien-hoa. A son extrémité ouest il se retourne à angle droit et relie la première terrasse cruciforme, déjà décrite, à la seconde. Celle-ci présente de nombreuses analogies avec la précédente : ses murs de soutènement sont bordés aussi d'une ligne de colonnes et son ornementation est semblable. Mais elle est de plus grandes dimensions³ ; en outre, elle n'a pas de second palier, son bras oriental est précédé d'un avant-corps plus large, et elle présente quatre escaliers au lieu de trois.

L'extrémité est du grand sra s'arrête à 16 m. 75 du troisième monument. Aucune enceinte ne l'enferme. Il se compose d'une immense plate-forme, qui porte une tour reposant sur trois gradins.

1. Ce sujet est traité en détail dans les bas-reliefs d'Angkor-Vat. Voir chap. précédent.

2. Longueur : 157 m. ; largeur : 20 m. 60.

3. Longueur totale : 55 m. ; largeur : 34 m. 10 ; bras ouest : 16 m. 30 ; bras est : 12 m. 20.

La plate-forme¹ a un mur de soubassement haut 3 m. 70, en grès, strié de profondes moulures et très orné. Elle présente quatre escaliers encastrés entre quatre limons munis de songes. Les gradins, superposés et en retrait les uns sur les autres², commencent à 9 m. 36 du bord de la plate-forme; sur leurs quatre faces ils donnent passage à quatre escaliers avec lions, qui aboutissent aux portes des avant-corps de la tour³. La décoration semble être restée inachevée: les angles, les dessus de portes et de fenêtres sont nus; à l'intérieur, on remarque des linteaux ornés de personnages en prières.

A 21 m. 40 de l'escalier est s'étale une immense terrasse rectangulaire⁴, qui repose sur un fort parpaing en bien-hoa. Le mur de soutènement⁵, également en bien-hoa, est mouluré et couronné par un dallage en grès. Aucun escalier n'apparaît sur les faces, mais un avant-corps se voit sur la face ouest.

A 77 mètres à l'est de la grande terrasse cruciforme se dresse le quatrième monument, dans un lamentable état de ruine. A en juger par ce qui reste, il était élevé sur un grand soubassement; mais les murs sont écroulés et l'on n'aperçoit plus qu'un tertre pierreux assez raide à gravir. Il se composait d'une tour⁶ avec trois avant-corps et une galerie sur la face ouest. On retrouve encore un escalier aboutissant à un large palier qui donne accès à la galerie: celle-ci n'est éclairée que par deux baies à claustras. La décoration a été à peine commencée: les avant-corps des soubassements sont moulurés sans ornements; les colonnes cantonnées, les claustras et les chambranles sont seuls soignés. Au milieu des éboulis apparaît une statue de femme dont la tête est brisée: mais le corps, bien conservé, étonne par la souplesse et l'élégance de ses formes.

1. Elle est carrée et a 35 m. 40 de côté.

2. Hauteur du premier gradin: 2 m. 05; hauteur du deuxième: 1 m. 90; hauteur du troisième: 1 m.

3. Largeur de la salle intérieure de la tour: 2 m. 67.

4. Longueur: 47 m. 30; largeur: 8 m. 50.

5. Hauteur: 1 m. 10.

6. Largeur de la salle intérieure: 4 m. 50.



PROTOTYPE BERTHAUD

8, RUE CADET, PARIS

PREA-PITHU

ÉDIFICE AU NORD — FACE OUEST

L'escalier de la galerie descend vers un sra large de 40 mètres, qui longe le troisième monument à 8 mètres de distance et disparaît sous la végétation.

Le cinquième monument est situé à 21 mètres au nord du précédent. Pour l'atteindre, on doit monter au milieu de décombres entassés, et l'on parvient alors à une plate-forme dont le soubassement est richement mouluré et orné. L'édifice, tout entier en grès, se dresse à 1 mètre 30 en retrait du bord de la plate-forme. Il se compose d'un bâtiment rectangulaire peu considérable, avec avant-corps à l'ouest et à l'est; un petit mur y est attenant et forme l'enceinte d'une cour¹.

Le bâtiment rectangulaire est à murs pleins : il n'a qu'une seule ouverture sur la face est. L'avant-corps ouest présente une fausse porte surmontée d'un fronton, avec angles ornés de deux demi-frontons. L'avant-corps est, dans lequel s'ouvre la porte d'entrée, est percé sur les faces nord et sud de deux ouvertures rappelant la fausse porte de l'ouest. Le mur d'enceinte de la petite cour repose sur un socle mouluré et orné, et porte couronnement et chaperon semblables : une porte le traverse dans le prolongement de celle de l'avant-corps est.

La décoration ne manque pas d'intérêt. Les portes ont chambranles moulurés, colonnes cantonnées, pilastres couverts de rinceaux, linteaux avec personnages assis sur la tête du Rhéou. Sur les tympans des frontons sont sculptées des scènes diverses : mêlées furieuses de guerriers et de singes, longues processions d'êtres humains et d'animaux, files de femmes en prières. Les corniches des murs disparaissent sous une moulure finement ciselée d'ornements.

De nombreuses pièces d'eau entourent le monument. A l'ouest,

1. Longueur de la cour : 8 m. 25 ; largeur : 6 m. 28.

c'est un bassin circulaire de 10 mètres de diamètre; au nord, un sra large de 19 mètres et long de 90. A une vingtaine de mètres plus loin, s'étend un lac artificiel, carré, de 80 mètres de côté. Des arbres et des buissons touffus s'élèvent sur ses rives et se reflètent dans ses eaux limpides et tranquilles. La fraîcheur, l'ombre, le silence prêtent à ce coin solitaire un charme inexprimable.

Enfin au nord-est du lac, un immense tertre est couvert d'éboulis en bien-hoa, de socles de statues en grès, de fragments de lingams, de faïences, de terres cuites, derniers vestiges d'un monument disparu. A ses pieds un petit sra étale ses eaux bourbeuses et puantes.

L'ensemble des monuments de Préa-pithu paraît avoir été relié jadis à la grande terrasse de Piméan-acas. Un mur bas, aujourd'hui enfoui sous la végétation, partait de la terrasse du Roi lépreux et, après deux coudes successifs, venait aboutir à la petite terrasse cruciforme de Préa-pithu. Indiquait-il le mur de soutènement d'une chaussée, on l'ignore. Mais on peut du moins supposer que ces divers édifices communiquaient directement avec le palais du roi. On a même, en s'appuyant sur cette remarque, voulu les regarder comme les habitations des hauts fonctionnaires. Nous ne saurions nous ranger à cette hypothèse; car, outre l'impossibilité de loger dans ces édifices, leur plan et leur mode de décoration attestent clairement leur destination religieuse.

On peut du reste l'observer en passant: il n'est pas, dans toute la province de Siem-Reap, un seul monument khmer resté debout qui ne se rattache au culte. Les uns renfermaient les sanctuaires des divinités, d'autres abritaient leurs prêtres, d'autres étaient affectés à la célébration des fêtes sacrées. Les dieux ont protégé les édifices élevés en leur honneur. En revanche, tous ceux qui avaient une destination profane, palais, maisons, casernes, ont disparu.

En somme, ce qui reste d'Angkor-Thôm suffit à donner une idée

de ce que dut être cette ville au temps de son ancienne splendeur. L'imagination se plaît à peupler ces ruines. Elle place sur les marches des temples de longues théories de bonzes en robes de soie jaune; elle voit sur les chaussées des guerriers s'avancer casque en tête et lance en main, ou bien le roi passer dans son char, entouré de serviteurs et de femmes aux langoutis éclatants, tandis que ses sujets l'adorent, le front dans la poussière; elle se figure auprès de Prasat-suor-pot des marchands vendant leurs denrées et des danseuses amusant la foule de leurs gambades. Mais tout cela n'est qu'un rêve et les seuls êtres vivants qu'on rencontre aujourd'hui sont de misérables Siamois qui errent au milieu des décombres.



AMORTISSEMENT DE BALUSTRADE : LE GARUDA SUR LE NAGA (BAYON).

CHAPTER I

The first part of the book is devoted to a general survey of the subject. It begins with a definition of the term 'philosophy' and proceeds to discuss the various branches of the discipline. The author then examines the historical development of philosophy, from ancient Greece to the modern era. This section concludes with a discussion of the relationship between philosophy and other fields of study, such as science and literature.





LE SONG (PHNOM-BAKHENG).

CHAPITRE VI

MONUMENTS DE LA RIVE DROITE

Quand on se dirige vers Angkor-Vat en partant du Tonlé-Sap, on rencontre successivement sur la rive droite de la rivière les deux sanctuaires du Phnom-Crôm et d'Athvéa. Si, après avoir dépassé l'ancienne métropole khmère, on poursuit jusqu'à Angkor-Thôm, on trouve à mi-route Phnom-Bakheng et on laisse à gauche Baräimé-baune. Enfin, au delà de l'enceinte qui enferme les ruines de la vieille capitale, se montrent encore deux autres groupes, Chau-sei-

těvada et Tamma-nân sur le bord même de la rivière, Ponteay-prea-khan et Prasat-neak-pon plus au nord.

*
* *

Le Phnom-Crôm (montagne renversée) est une colline à deux sommets, haute de deux cents mètres, qui se dresse à l'embouchure même de la rivière de Siem-Reap. Ses flancs sont nus et arides. Des arbres rabougris apparaissent seulement sur le versant nord et sur le piton le plus élevé, abritant les restes d'un édifice consacré à Brahma. Pendant la saison des pluies, le Phnom-Crôm est entouré d'eau. A l'époque de la sécheresse, on découvre à ses pieds une chaussée en pierre, cachée sous le sol alluvionnaire : elle reliait au Tonlé-Sap Angkor-Vat et Angkor-Thôm et en rendait l'accès possible pendant toute l'année.

Le monument brahmanique qui surmonte le principal sommet est entouré d'une triple enceinte rectangulaire. Les trois murailles, bâties en bien-hoa et très rapprochées les unes des autres, reposent sur des soubassements de deux mètres de haut, formés de gros blocs d'un calcaire très dur qui provient du sol même de la colline. Elles sont percées de quatre portes, une sur chaque face. De chaque côté de l'entrée principale, qui s'ouvre à l'est, s'élèvent deux petites pyramides en briques de construction moderne.

A l'intérieur, quatre édicules, deux en grès, deux en briques, sont alignés le long du mur : ils n'ont qu'une porte à l'est et des murs pleins sur les trois autres faces. La lumière n'y pénètre que par de petits losanges percés dans la pierre et disposés régulièrement. Les indigènes font de ces édicules d'anciennes sacristies.

La partie centrale est occupée par trois tours en grès, placées sur une ligne parallèle au côté est : elles portent sur un vaste soubassement qui forme plateau. Un large escalier, pris dans le soubassement, donne accès à la tour du milieu, la plus importante ; deux petits perrons conduisent aux deux autres. Chacune des tours a

trois étages : le couronnement n'existe plus. Les portes sont entourées de sculptures, colonnes cantonnées, pilastres, linteaux, et surmontées de frontons, le tout très orné. Sur le nu des murs, entre les pilastres et les angles, des niches ogivales encadrent des nymphes célestes. Cette décoration se retrouve sur les quatre faces : mais celles du nord, de l'ouest et du sud n'ont que de fausses portes.

Ce petit monument, fort simple, mais d'une grande élégance, est entouré d'épaisses broussailles, au milieu desquelles on aperçoit encore des débris de constructions et de bas-reliefs. Le morceau le mieux conservé est une statue formée de quatre personnages dos à dos. Les traits et l'expression des visages font reconnaître facilement Bouddha. On voit donc qu'il ne s'était pas contenté de chasser les dieux brahmaniques de leurs grands temples, mais qu'il leur avait enlevé jusqu'à leurs plus humbles sanctuaires.

Le second sommet du Phnom-Crôm est surmonté d'une petite pyramide, qui semble de date plus récente. Entre cet édifice et le précédent se montre une pagode en briques, sans intérêt.

*
* *

Athvéa est situé à environ six kilomètres au nord-ouest du Phnom-Crôm et à un millier de mètres de la rivière. C'est un des sanctuaires les plus petits de toute la province de Siem-Reap : comme Angkor-Vat, il a son entrée principale à l'ouest.

Le mur d'enceinte, en bien-hoa, est percé de quatre portes : celle de l'ouest présente trois ouvertures. Elle est reliée par une chaussée dallée à un triple portique extérieur, d'où partait sans doute une première muraille d'enceinte.

A l'intérieur une autre chaussée, également dallée, conduit de la porte principale au sanctuaire. Il se compose d'une chambre obscure surmontée d'une tour. Quatre avant-corps s'en détachent et forment les bras d'une croix grecque, reliés comme toujours par des

saillies, destinées à masquer la nudité des angles. Un péristyle percé de deux portes latérales unit l'avant-corps ouest et la chaussée.

Dans la cour et de chaque côté du monument s'élèvent des édicules, parallèles aux murailles nord et sud. Ils sont au nombre de quatre et de dimensions inégales : ceux qui se trouvent auprès de l'entrée ouest sont plus grands que les deux autres.

Athvéa n'a jamais été terminé. La tour, les ailes du sanctuaire, le péristyle, les édicules, la triple porte d'entrée sont restés inachevés. Bien des blocs sont encore tels que les constructeurs les ont posés : les ravalements seuls sont faits, et même point partout. Il n'y a que peu d'endroits où la main du décorateur ait commencé son œuvre.

Un caractère particulier de ce monument, c'est l'énormité des blocs employés pour sa construction : leur grosseur apparaît d'ailleurs d'autant mieux que la plupart sont demeurés bruts. Les quelques traces d'ornementation que l'on rencontre rappellent d'une manière frappante celle d'Angkor-Vat. Cette similitude, les débris d'idoles brahmaniques que l'on a retrouvés, des inscriptions découvertes sur des piliers, enfin l'orientation exceptionnelle de l'entrée permettent d'affirmer que le petit sanctuaire d'Athvéa a été construit à la même époque que la grande pagode de Prea-ket-Méaléa.

*
* *

Sur la gauche de la chaussée à demi-disparue qui part du Tonlé-Sap pour relier Angkor-Vat à Angkor-Thôm, et à peu près à mi-route entre les deux monuments, s'élève le Phnom-Bakheng, masse d'oxyde de fer haute d'une centaine de mètres. Son existence, que l'épaisseur de la forêt ne permettrait pas de soupçonner, est révélée par deux énormes lions de pierre, assis le long de la chaussée, qui semblent indiquer le chemin à suivre pour gravir la colline. Ces songes rappellent ceux qui décorent la première terrasse cruciforme



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PHNOM-BAKHENG

ENTREE EST

d'Angkor-Vat : ils ont même dimension, mais leur forme est plus élégante encore et leur pose plus gracieuse.

A leur droite, on aperçoit sous bois un petit toit de feuillage abritant une statue de Ganesa, gardien ordinaire des lieux sacrés.

A mesure qu'on avance, le sentier devient plus raide. L'escalier de pierre qui le garnissait n'existe plus : on l'a remplacé par une échelle en bambous, d'un accès d'ailleurs assez facile. Elle aboutit à une grande aire rectangulaire, très allongée de l'est à l'ouest, creusée dans la roche erratique et parfaitement nivelée. De nombreux trous sont visibles encore dans le sol : ils avaient servi à encastrer des piliers. Quelques-uns, demeurés debout, semblent les derniers vestiges d'une porte monumentale complètement ruinée. Çà et là se montrent des Lingams, les uns encore dressés, les autres jetés à terre et brisés.

Une petite construction rudimentaire, remplie d'ex-voto, abrite la curiosité du lieu : l'empreinte du pied de Sammono Codom. Ce personnage n'est autre que Bouddha, qui porte ce nom chez les Siamois. Au dire des indigènes, il sauta jadis d'un seul bond de Phnom-Bakheng jusqu'à Phnom-Coulen, laissant cette trace de son passage. L'empreinte consiste en une excavation longue d'un mètre 71, avec une largeur maxima de 0 m. 73 et minima de 0 m. 61, qui reproduit assez exactement la forme d'une baignoire. Les parois et le fond sont faits en maçonnerie enduite de ciment, laquée et dorée. Les doigts du pied sont indiqués avec netteté ; la plante porte soixante-cinq figures symboliques. A la naissance des doigts on remarque une large bande transversale sur laquelle est gravé le cercle appelé chacara, signe de la toute-puissance. Le pourtour de la cavité, formé d'un petit bourrelet de pierre peint en noir et niellé d'ornements en or, s'élève à 0 m. 28 au-dessus du sol environnant et 0 m. 52 au-dessus du fond même de l'empreinte. Le style des dessins et l'état des dorures prouvent que cette petite construction est de date très récente.

L'ancien monument, qui a eu au contraire beaucoup à souffrir

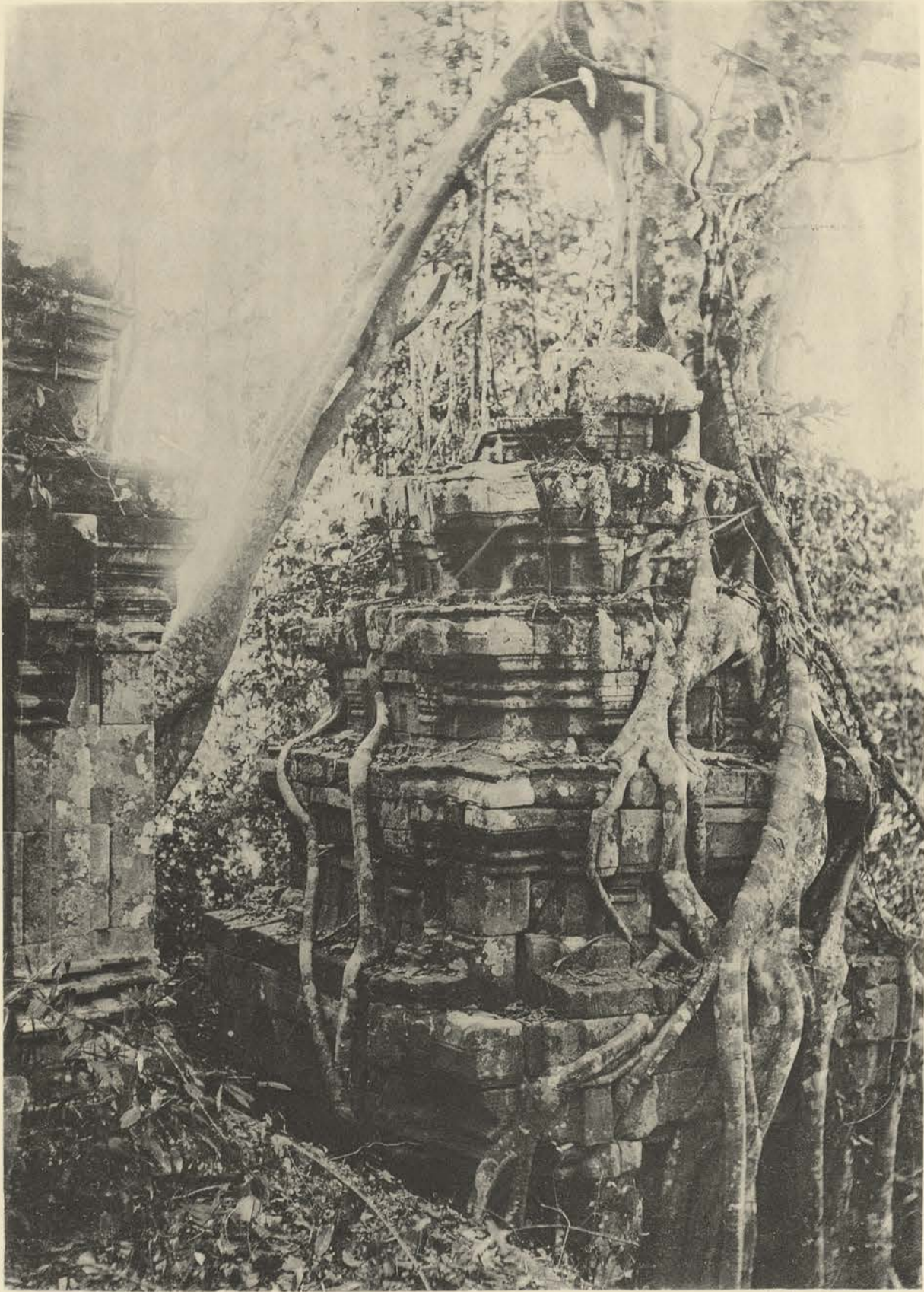
des outrages du temps, était consacré au Lingam. Les murs bas qui l'entourent se sont presque partout éboulés. Ils sont précédés de deux édicules en grès, placés symétriquement par rapport à l'axe est-ouest, véritables chambres voûtées bâties sur le roc sans soubassements : des ouvertures en losange éclairent l'intérieur. Leurs frontons seuls portent des sculptures : on a laissé nues les autres parties. Ces deux édicules renferment de nombreux débris de statues brahmaniques et bouddhiques réunies et confondues dans une même destruction. On remarque en outre dans celui de droite un personnage à quatre faces mieux conservé.

A l'intérieur de l'enceinte se dresse le monument principal : c'est une grande pyramide rectangulaire à cinq terrasses haute de douze mètres. La première terrasse a quatre-vingt-un mètres de l'est à l'ouest et soixante-dix-sept du nord au sud ; la cinquième a cinquante mètres dans un sens et quarante-six dans l'autre. La plus grande partie du massif central sert de substruction. Un parement de grès, orné de moulures horizontales, recouvre les gradins.

Au centre de chaque terrasse s'ouvre un escalier à limons gardé par deux lions, soit huit par étage et quarante pour tout le monument. A chaque angle s'élève une tourelle en grès haute de cinq mètres, simplement moulurée sans sculptures, qui abrite une statue : leur nombre total est de vingt. Les proportions et l'ordonnancement de ces préa-sats et de ces songes sont si heureusement compris que leur ensemble produit un effet merveilleux.

La cinquième terrasse porte un soubassement très orné, d'un mètre de hauteur, sur lequel sont amoncelées des pierres éboulées. L'examen de ces débris ne permet pas de dire si le couronnement de la pyramide, qui devait renfermer le sanctuaire, était composé de trois tours, ou s'il n'y en avait qu'une avec péristyles sur les quatre faces.

Autour du monument étaient alignées des tours en briques richement décorées, avec portes en grès à l'est. Quelques-unes présentent des traces de peinture rouge sur leurs parois intérieures. A en juger



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PHNOM-BAKHENG

TOURS DES 2^{ME} ET 3^{ME} ETAGES. ANGLE SUD-OUEST

par la quantité de briques accumulées, elles devaient être fort nombreuses. Il est probable qu'il y en avait aux angles de la pyramide, de chaque côté des escaliers, et dans les parties intermédiaires : on arriverait ainsi à un total de vingt-quatre, six pour chaque face. Peut-être même existait-il un second rang qui entourait complètement l'édifice à une douzaine de mètres. L'ensemble du monument avec son *prea-sat* central, ses quarante *songs*, ses vingt tourelles en grès et ses deux lignes de tours en briques devait produire une impression de richesse extraordinaire.

Selon toute apparence, Phnom-Bakheng remonte au temps de la splendeur d'Angkor-Thôm. Une première preuve est le plan du monument, qui présente certaines analogies avec Bapuon. Une seconde consiste dans sa position même. La capitale étant établie dans la plaine, l'idée est venue naturellement de la défendre en utilisant le Phnom-Bakeng pour y placer une garnison : sans doute les constructions en briques étaient destinées à loger les soldats. La colline commande en effet toute la plaine, et l'on découvre du haut de sa plus haute terrasse un merveilleux panorama. De tous côtés la forêt étend ses cimes verdoyantes, du milieu desquelles émergent quelques sommets et de pittoresques monuments : au sud, le Phnom-Crôm aux flancs dénudés avec un coin du Tonlé-Sap ; au sud-est Angkor-Vat, dont on distingue nettement l'entrée monumentale, la chaussée et les étages féeriques, coupés çà et là de bouquets de palmiers ; au nord-est, au delà de la rivière de Siem-Reap, le Phnom-Boc et les hauteurs lointaines de Phnom-Coulen ; au nord, l'immense enceinte d'Angkor-Thôm avec ses gigantesques faces de Bouddha qu'on croirait pouvoir toucher du doigt tant la transparence de l'air rapproche les distances ; à l'ouest enfin, le vaste lac de Barai-mé-baune.

Quand on s'est arraché à la contemplation et qu'on a quitté le Phnom-Bakheng pour se diriger vers Angkor-Thôm, on rencontre au pied de la colline trois tours isolées, en briques, avec portes en grès. Elles ne paraissent pas avoir eu de destination religieuse : un

trou parementé en pierre que l'on remarque dans l'une d'entre elles fait supposer qu'elles servaient de sépultures royales.

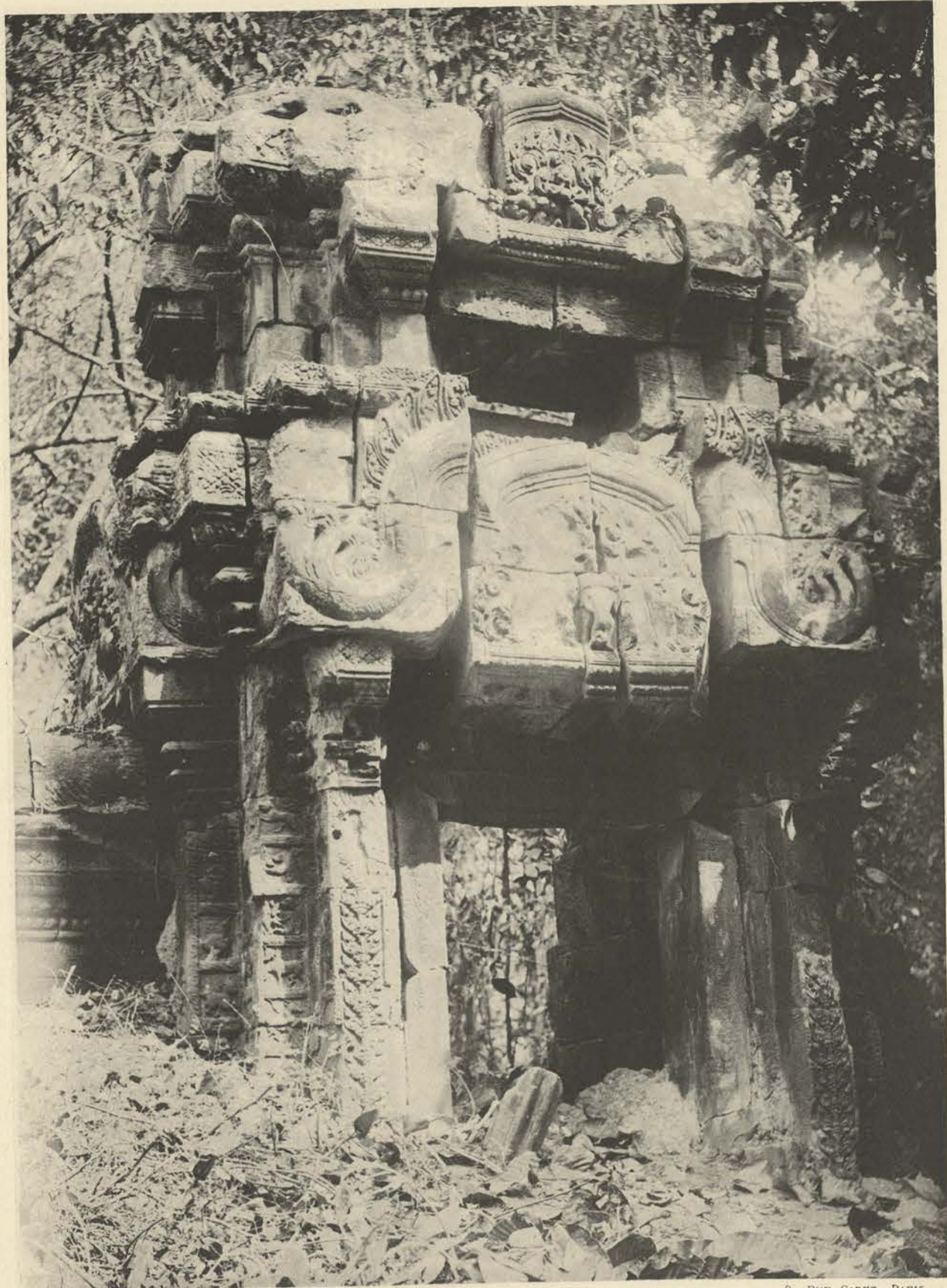
*
* *

A six kilomètres au sud-ouest d'Angkor-Thôm s'étend le grand lac de Barai-mé-baune, qui mesure 3,000 mètres de long sur 1,500 de large. Ce bassin a été sinon tout entier creusé, au moins rectifié de main d'homme : les déblais ont été employés, partie à former des digues sur les rives, partie à élever à 400 mètres à l'est un petit mamelon artificiel, que surmonte une ruine.

Ce monument comprend un bassin intérieur et un mur de clôture en grès qui repose sur un soubassement mouluré et orné. Le couronnement, légèrement cintré, porte une crête composée de petites niches ogivales : chacune encadre de motifs fleuris des personnages dans des attitudes diverses, les uns en prières, d'autres à cheval, d'autres assis sur un paon. La hauteur totale de la muraille, depuis le pied jusqu'au sommet de la crête, est de 2 m. 67. La décoration du mur d'enceinte est complétée par des tourelles, des baies à claustras et des portes. Les faces est, nord et sud présentent chacune trois tourelles, placées l'une dans l'axe, les deux autres à égale distance entre l'axe et les angles. Merveilleusement décorées, elles rappellent fidèlement, mais en réduction, celles de Bapuon : elles n'ont ni péristyles, ni galeries latérales. Les baies à claustras et les portes sont percées de chaque côté des tourelles. La ruine est tellement complète sur la face ouest, qu'on ne saurait dire si le mur existait aussi de ce côté ou si l'enceinte était restée ouverte, afin de permettre la vue du lac.

Entre la muraille et le bassin règne une berme large d'un mètre quatre-vingt-dix. Des marches hautes de 0 m. 40 en descendent jusque dans l'eau : sept sont encore apparentes au-dessus du niveau.

Dans le prolongement de la tour centrale de l'est s'allonge une chaussée large de 8 m. 80, qui s'avance de 51 mètres au milieu du



PROTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BARAI-MÉ-BAUNE

TOUR MILIEU FACE EST



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BARAÏ-MÉ-BAUNE

UNE DES TOURS DE L'ENCEINTE — FACE EST

bassin : elle est également munie de marches de chaque côté. Son extrémité porte un soubassement sur lequel se dressaient jadis des statues : on y voit encore un morceau de sculpture représentant trois images de Vishnou coude à coude.

La décoration du monument a été particulièrement soignée. Les linteaux des portes et les tympanes des petits frontons sont ornés d'éléphants tricéphales au milieu de rinceaux très mouvementés. Sur les angles des tourelles, des bas-reliefs offrent des spécimens complets de la faune du pays.

On n'est pas fixé au juste sur la destination de Barai-mé-baune. Les indigènes en font une ancienne piscine royale. Mais peut-être doit-on y voir un belvédère d'où les spectateurs pouvaient suivre les fêtes nautiques qui avaient lieu sur le grand lac, au pied de l'éminence. Le mode d'ornementation permet du moins d'affirmer que cet édifice appartient à la même époque qu'Angkor-Thôm.

*
* *

Le groupe de Thamma-nân et Chau-sei-tévada est situé à huit cents mètres au nord-est d'Angkor-Thôm et à peine à deux cents de la rivière. L'épaisse forêt qui les enserme les dissimule si complètement aux regards, qu'ils sont presque inconnus des indigènes eux-mêmes. Ils offrent pourtant un très vif intérêt, parce qu'ils présentent des dispositions différentes de celles qu'ont adoptées en général les architectes khmers. Ils se recommandent encore à l'attention par l'étonnante richesse de leurs sculptures.

Le plan général, les proportions, la décoration des deux monuments sont identiques. L'un et l'autre se composent de trois bâtiments disposés sur une ligne est-ouest : deux édicules les accompagnent au nord et au sud. Les différences sont pourtant assez nombreuses pour rendre nécessaires deux descriptions.

A Thamma-nân on remarque d'abord à l'est une terrasse cruciforme, haute de 0 m. 80 à 1 mètre, dont les dalles sont supportées

par de petits piliers carrés ; sur les côtés s'alignent des colonnes surmontées d'un entablement. En avant, elle s'étale et forme un large belvédère à redans, également cruciforme, muni de trois escaliers. En arrière, elle donne accès au portique d'entrée, composé de cinq salles carrées disposées comme les points d'un dé à jouer. La pièce centrale, un peu plus grande que les autres, est couronnée par une petite tour ; aux deux pièces latérales se rattachent deux ailes sans portes extérieures, qui renferment des statues. Le portique comprend donc en somme sept salles, cinq alignées dans la direction nord-sud, les deux autres de chaque côté de la tour centrale. Le tout est élevé sur un soubassement d'environ deux mètres.

On descend par quelques marches sur une chaussée dallée, qui conduit au sanctuaire. Après avoir gravi un petit perron, on atteint le porche, qui donne accès dans une longue et étroite galerie formant nef : il y règne une assez profonde obscurité, car elle ne reçoit la lumière que par deux portes latérales et deux fenêtres à claustras. Ses murs extérieurs sont ornés de fausses baies. A l'extrémité de la nef s'ouvre le chœur, salle de forme carrée, très sombre, surmontée d'une tour. Trois annexes, figurant la tête et les bras d'une croix, sont attenantes au chœur, mais ne communiquent pas avec lui : elles n'ont de porte qu'à l'extérieur.

Le troisième bâtiment, aujourd'hui complètement ruiné, était semblable au premier, et n'avait comme lui que deux entrées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest.

Les édicules latéraux, de très petite dimension, n'offrent aucune particularité intéressante à signaler.

La décoration intérieure est rudimentaire : elle se compose seulement de colonnes cantonnées, de linteaux et de chambranles. Mais l'extrême richesse de l'extérieur contraste avec cette simplicité. Des rinceaux ornent les pilastres des portes. Des lotus et des perles se voient sur les bases et chapiteaux des piliers, les corniches, les abouts de tuiles. Des apsaras et des personnages divers, encadrés de rosaces, garnissent les murs, les écoinçons, les trumeaux. Au-

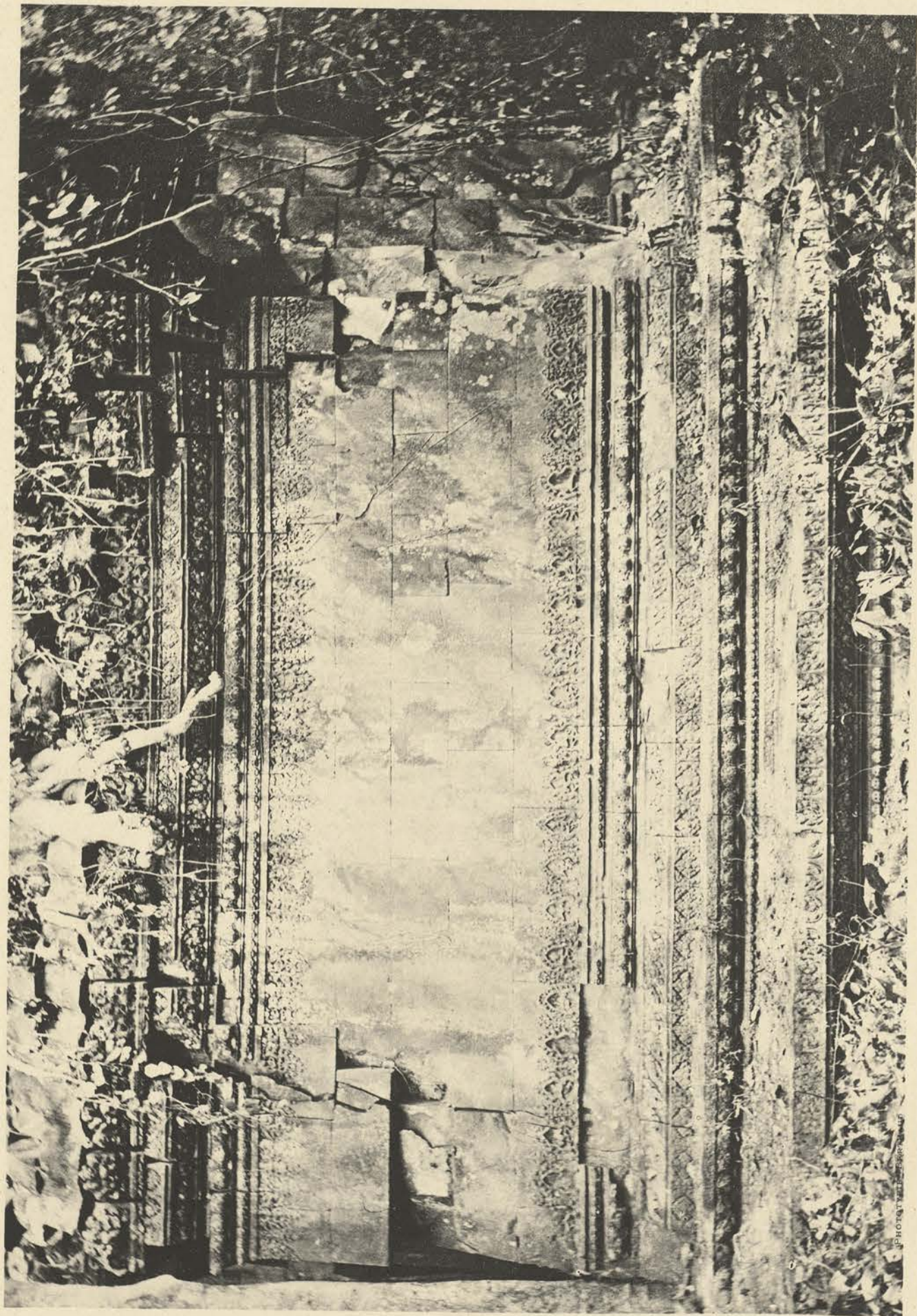


PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

THAMMA-NAN

MURS D'ANGLE DE LA TOUR CENTRALE



PHOTOGRAPHED BY M. R. COLE, PARIS

CHAU-SEI-TÈVADA

ÉDICULE : FACE POSTÉRIEURE

dessous de la corniche règne une ligne de grandes feuilles décoratives. Au-dessus des linteaux s'étagent les frontons, superposés suivant la règle ordinaire. Quant aux tours, elles sont identiques à celles d'Angkor-Vat.

Thamma-nân était un monument brahmanique, comme l'atteste la présence fréquente du masque de Vishnou.

Chau-sei-tévada n'a pas de terrasse extérieure : à cette différence près, sa disposition est celle de l'édifice précédent. Ses deux bâtiments extrêmes, semblables entre eux, sont deux tours sans porche, ni péristyles, mais avec deux ailes nord et sud, non ajourées.

Le monument central, relié aux deux autres par de petites chaussées dallées, se compose de deux parties à peu près symétriques comme aspect extérieur, mais différentes comme disposition intérieure. Quand on arrive par l'entrée est, on rencontre successivement un porche, puis une grande salle en croix, un second porche, enfin, après quelques marches, le sanctuaire. Tout comme celui de Thamma-nân, il est fermé et garni de trois ailes qui ne communiquent pas avec lui. Une tour le surmonte. Il renfermait une statue assise sur un serpent. L'éclairage de l'édifice se fait seulement par deux portes latérales situées dans la première salle cruciforme, et deux fenêtres à claustras qui s'ouvrent dans le porche précédant le chœur.

Les deux édicules sont placés de chaque côté de la chaussée qui relie la tour orientale au bâtiment principal.

La décoration extérieure est aussi riche qu'à Thamma-nân, avec plus d'élégance encore et plus de finesse. A l'intérieur on remarque de magnifiques linteaux très bien conservés, des colonnes cantonnées et de fausses portes très délicates de moulure et d'ornementation. De nombreux lingams encore debout font supposer que ce sanctuaire obscur était consacré à cette divinité.

*
* *

Ponteay-prea-khan, situé au nord-est d'Angkor-Thôm, était la

citadelle qui renfermait l'épée sacrée. Elle est entourée d'un fossé profond, large de 35 mètres, dont les murs de soutènement sont ornés de bas-reliefs. Des chaussées le traversent aux quatre points cardinaux et donnent accès à l'édifice. A l'extérieur, la chaussée s'épanouit en une terrasse dont les parois sont décorées de tévadas debout coude à coude. Les balustrades des chaussées sont formées de files de géants porteurs du naga.

En deçà du fossé, après une berme large de 6 m. 20, s'élève le mur d'enceinte, qui mesure 775 mètres de longueur sur les petits côtés. Haut de 4 mètres, il est construit en bien-hoa; le chaperon est arrondi et porte une crête de 0 m. 55 de hauteur en forme d'ogive avec personnages au centre. De 40 en 40 mètres sont appliqués des hauts-reliefs en grès représentant le garuda: il sert de cariatide et ses mains tiennent le serpent. Au-dessus de sa tête, les ogives cessent pour laisser place à un couronnement, composé d'un premier cadre formé par le corps du naga et ses têtes qui se dressent, avec personnage central, d'un second cadre de feuilles, enfin d'un bouton en fleur de lotus semblable à ceux des tours. Aux angles de la muraille, les garudas prennent un développement considérable, et le motif ornemental qui les surmonte atteint 1 m. 65 de hauteur sur 1 m. 24 de largeur.

Quatre portes monumentales s'ouvrent dans le mur d'enceinte. Chacune présente trois ouvertures et est couronnée d'une tour à quatre faces humaines. Sous le porche, des escaliers intérieurs donnent accès à de petites salles où se tenaient sans doute les soldats préposés à la garde de la citadelle.

Le monument lui-même est dans un tel état de délabrement, et envahi par une végétation si luxuriante que l'étude en est extrêmement difficile; on ne pourra donc en donner qu'un aperçu sommaire. Quand on a franchi la porte est, on suit une chaussée, bordée de deux sras, qui aboutit à une terrasse cruciforme, derrière laquelle se dresse le monument. Il se compose de trois galeries rectangulaires, étagées les unes au-dessus des autres. Celle du premier étage



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PONTEAY-PREA-KHAN

CHAUSSEE EST : GEANT PORTEUR DU NAGA



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADRETT, PARIS

PONTEAY-PREA-KHAN

GARUDA EN CARIATIDE



PHOTOTYPIC BERTHAUF

9, RUE CADET, PARIS

PONTEAY-PREA-KHAN

UNE DES PORTES DE LA 1^{RE} ENCEINTE



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PONTEAY-PREA-KHAN

COUR INTÉRIEURE



PHOTOYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

PONTEAY-PREA-KHAN

ÉDICULE CENTRAL

possède quatre entrées triples, une sur chaque face, chacune précédée d'une terrasse cruciforme. Les côtés de la galerie du troisième étage sont joints deux à deux par deux galeries qui se coupent en croix : une tour s'élève à leur intersection. Quatre autres tours décorent les angles de cet étage. On suppose que d'autres préasats se dressaient aux autres étages et complétaient l'ensemble : la ruine ne permet pas de vérifier cette hypothèse.

La décoration rappelle celle d'un des plus remarquables monuments de la rive gauche, Ta-prôm. Elle se recommande par un caractère particulier de puissance et d'originalité.

*
* *

A trois kilomètres environ au nord-est de Ponteay-préa-khan, s'étend un vaste terrain bien nivelé, long de 1,500 mètres et large de 1,200, qui devait servir de champ de courses ou de manœuvres. Sur les faces est, nord et sud on avait élevé des remblais de terre soutenus par des murs à gradins, où se plaçaient les spectateurs. Sur la face ouest, on remarque un belvédère qui était sans doute réservé au roi et à sa cour. Ce dernier édifice porte le nom de Prasat-neak-pon, tour des dragons enroulés. C'est une terrasse de forme elliptique, haute d'environ 4 mètres, entourée de toutes parts d'un triple bassin. A l'ouest un large perron, qui forme pont au-dessus de l'eau, y donne accès : les balustrades sont des nagas qui déploient tortueusement leurs anneaux et leurs têtes en éventail. C'est de là sans doute que le monument tire son nom. Au centre de la terrasse, un soubassement d'un mètre 40 porte une petite tourelle finement sculptée, qui abrite une statue de Bouddha.

Prasat-Kéo, Ta-prôm, Kědei, Sra-srang, Ba-choum, et, plus à l'est, Prea-rup et Mé-baune.

*
* *

Prasat-Keo est situé en face de la Porte de la Victoire d'Angkor-Thôm, à environ un demi-kilomètre du Spean-thma-crôm et à 300 mètres de la rivière de Siem-Reap. C'est un grand édifice à cinq terrasses rectangulaires surmontées d'une tour centrale. Comme l'indique le nom de Prasat-Keo, la Tour de cristal, cette tour devait être autrefois couronnée d'un ornement brillant en verre, en métal ou en pierres précieuses. Cet exemple n'était pas unique, puisque le voyageur chinois du XIII^e siècle avait remarqué dans Angkor-Thôm des constructions de ce genre¹. Un fossé profond, traversé à l'est par une chaussée, entoure le monument.

La première terrasse, parementée en bien-hoa, mesure environ 90 mètres de côté. Elle présente un escalier au centre sur chaque face. Le mur d'enceinte haut de 2 m. 50 qui en fait tout le tour est percé vis-à-vis de chaque perron d'une porte couronnée par une tour. Deux petites galeries, parallèles intérieurement à la muraille, s'allongent de chaque côté du portique oriental.

Les quatre autres terrasses ont des murs de soutènement en grès. Sur celle du second étage règne une galerie couverte quadrangulaire large de 2 m. 80, au centre de laquelle s'ouvre, sur chaque face, une porte surmontée d'une tour. Des tourelles de peu d'élévation occupent les quatre angles. Deux petits édicules s'aperçoivent dans la cour intérieure, le long de la galerie est.

La troisième terrasse est demeurée complètement nue : on n'y voit ni galeries, ni tours, ni portiques, ni muraille, non pas même de balustrades.

La quatrième supporte à chaque angle une énorme tour, d'aspect

1. On sait aussi que le « temple d'or » de Bénarès, consacré à Çiva, doit ce nom au dôme en cuivre doré qui surmonte le sanctuaire.

puissant, mais sans aucun ornement. Elles abritaient des divinités. C'est ainsi qu'on a retrouvé dans celle de l'angle nord-est les deux statues de Çiva et de son épouse Kali posées sur le même socle.

Enfin la cinquième terrasse¹, qui a environ 40 mètres de côté, sert de soubassement à la grande tour centrale, haute de 30 mètres², qui renfermait le sanctuaire. Construit en grès très dense, à grains serrés et d'une couleur plus foncée que dans les autres monuments, ce préa-sat est d'une architecture sévère et très sobre d'ornements.

Chacun des quatre étages supérieurs était desservi par quatre escaliers disposés comme ceux du premier étage.

Prasat-Keo est un monument remarquablement bien conservé. Il se caractérise par un aspect particulier de force et de puissance. La décoration en a été à peine commencée, car presque toutes les murailles sont restées nues. Mais sur le mur de soutènement oriental de la troisième terrasse, le seul dont on ait entrepris l'ornementation, les moulures, disposées horizontalement, se distinguent par leur vigueur et leur saillie extraordinaire, en même temps que par la symétrie avec laquelle elles se reproduisent au-dessus et au-dessous de l'ove centrale. Il est bien regrettable que cet édifice n'ait pas été achevé, car on peut le regarder comme un des spécimens les plus remarquables de l'architecture khmère.

*
* *

Ta-prôm, Kědei et Sra-srang formaient, selon toute vraisemblance, les trois parties d'un même tout. Leur proximité et leur position respective en font foi. Suivant les indigènes, Ta-prôm était un temple dédié à Brahma; les bonzes avaient leur couvent à Kědei³, et le Sra-srang leur servait de bassin d'ablution et de piscine.

1. Hauteur de la deuxième terrasse, 5 mètres; de la troisième, 5 m. 25; de la quatrième, 2 m. 60; de la cinquième, 5 m. 30.

2. Hauteur totale de la tour au-dessus du sol, 50 mètres.

3. Il y a aujourd'hui auprès de Kědei une bronzerie moderne.

Ta-prôm est situé dans le prolongement de la porte des Morts d'Angkor-Thôm, à un kilomètre environ de la rivière. Après un large fossé extérieur se dresse un premier mur d'enceinte percé de deux portes, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Puis vient un nouveau fossé, et, au delà, une seconde enceinte, qui part de chaque côté des portes et vient épouser la forme du monument, laissant en dehors le fossé intérieur. Le monument lui-même se compose de trois galeries rectangulaires et concentriques, de même plan, que domine un préa-sat central.

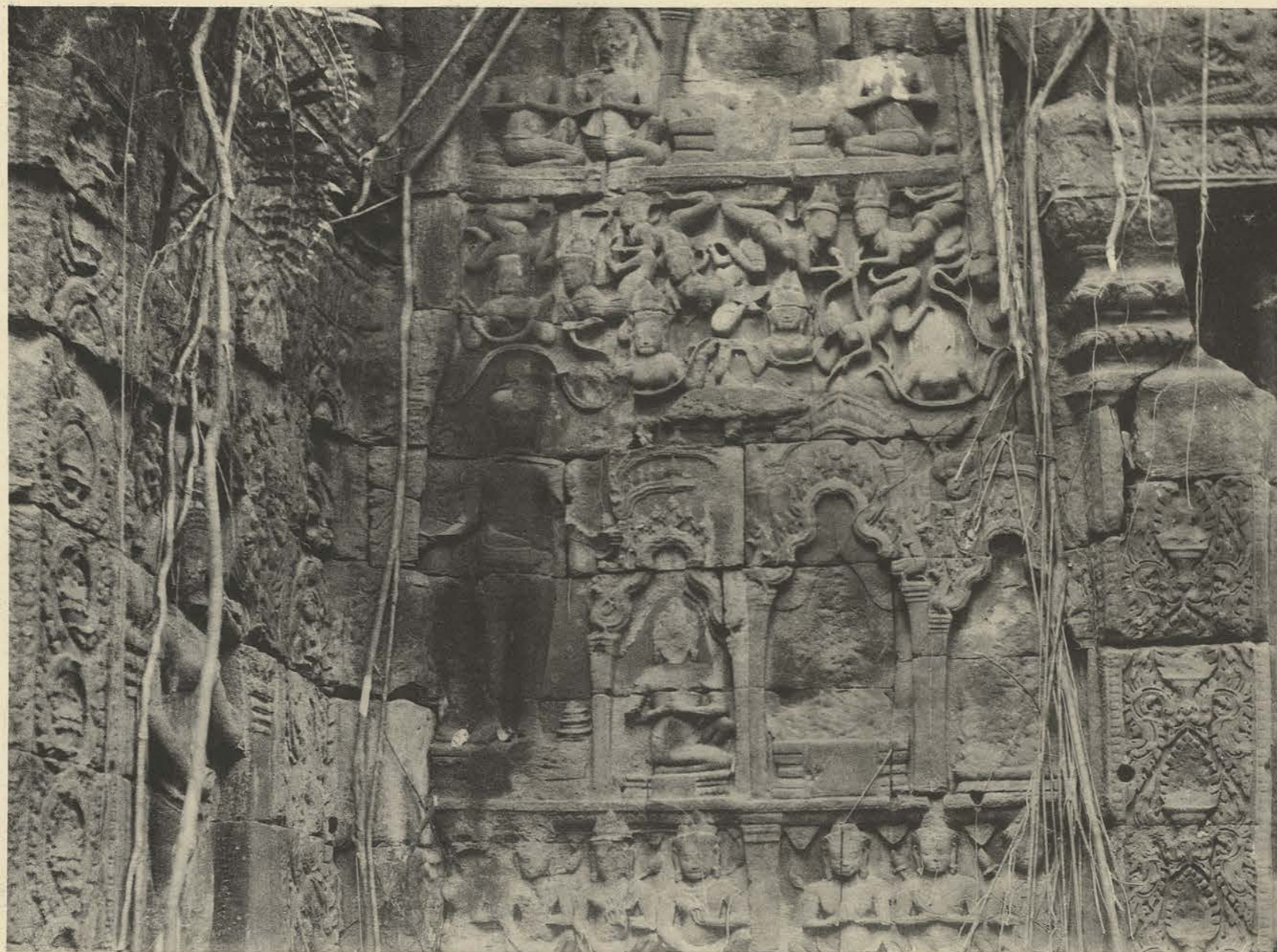
En avant de l'édifice, deux petites terrasses cruciformes, très ruinées, sont surmontées, en guise de balustrades, de garudas aux ailes éployées.

La première enceinte est un mur fort élevé en bien-hoa avec socle et couronnement en grès. Sur sa paroi intérieure s'alignent de petites cellules en briques, isolées les unes des autres. Étaient-ce des corps-de-garde pour des postes militaires ou des cellules pour les bonzes, on l'ignore. Les portes est et ouest, en forme de croix grecque, ont péristyles extérieur et intérieur, et deux entrées latérales : des baies à claustras éclairaient l'intérieur, décoré par une double rangée de piliers.

Après avoir franchi la porte est, on se trouve en présence d'un bâtiment ruiné rectangulaire, dans lequel deux rangées de doubles piliers se coupent à angles droits et forment ainsi quatre petits cloîtres. Un mur plein ferme ce bâtiment, percé à l'est et à l'ouest d'une porte avec porche et péristyle, et de deux petites entrées latérales. Sur les parois nord et sud se remarquent de fausses portes.

La première galerie¹ offre du côté intérieur un mur plein orné d'ogives hautes d'un mètre 60, formées de pilastres supportant le naga, qui abritaient des personnages; du côté extérieur, un double rang de piliers inégaux. Elle est donc couverte d'une voûte et d'une demi-voûte. A chacun des quatre angles, deux péristyles prolongent

1. Cette galerie est construite en grès, comme d'ailleurs les deux autres.



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

TA-PROM

BAS-RELIEFS INTÉRIEURS DE LA 1^{RE} GALERIE



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

TA-PROM

BAS-RELIEFS INTÉRIEURS DE LA 1^{RE} GALERIE



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADRETT, PARIS

TA-PROM

FAUSSES BAIES ET NICHES OGIVALES DE TEVADAS

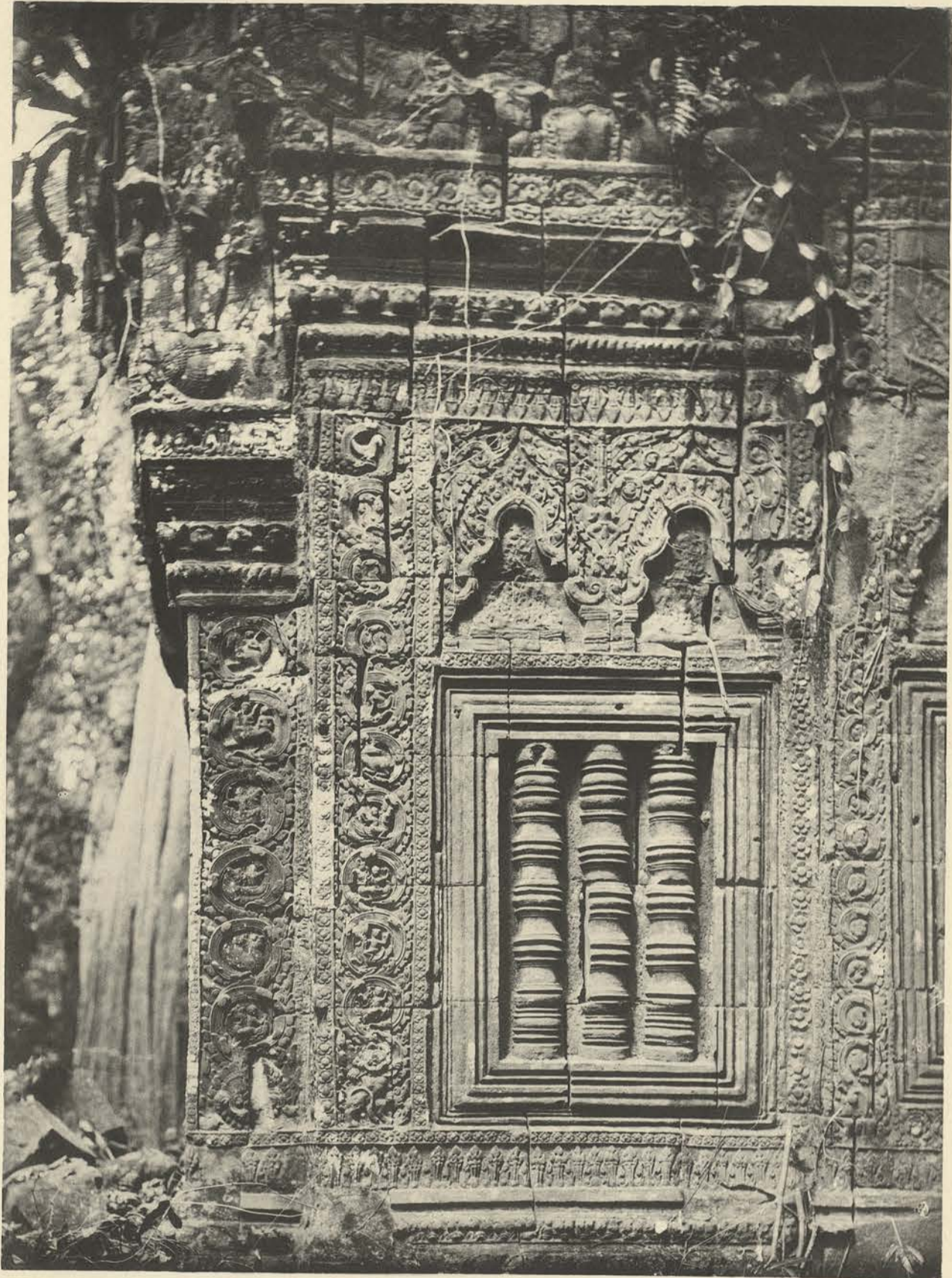


PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

TA-PROM

NICHES OGIVALES ET TEVADAS

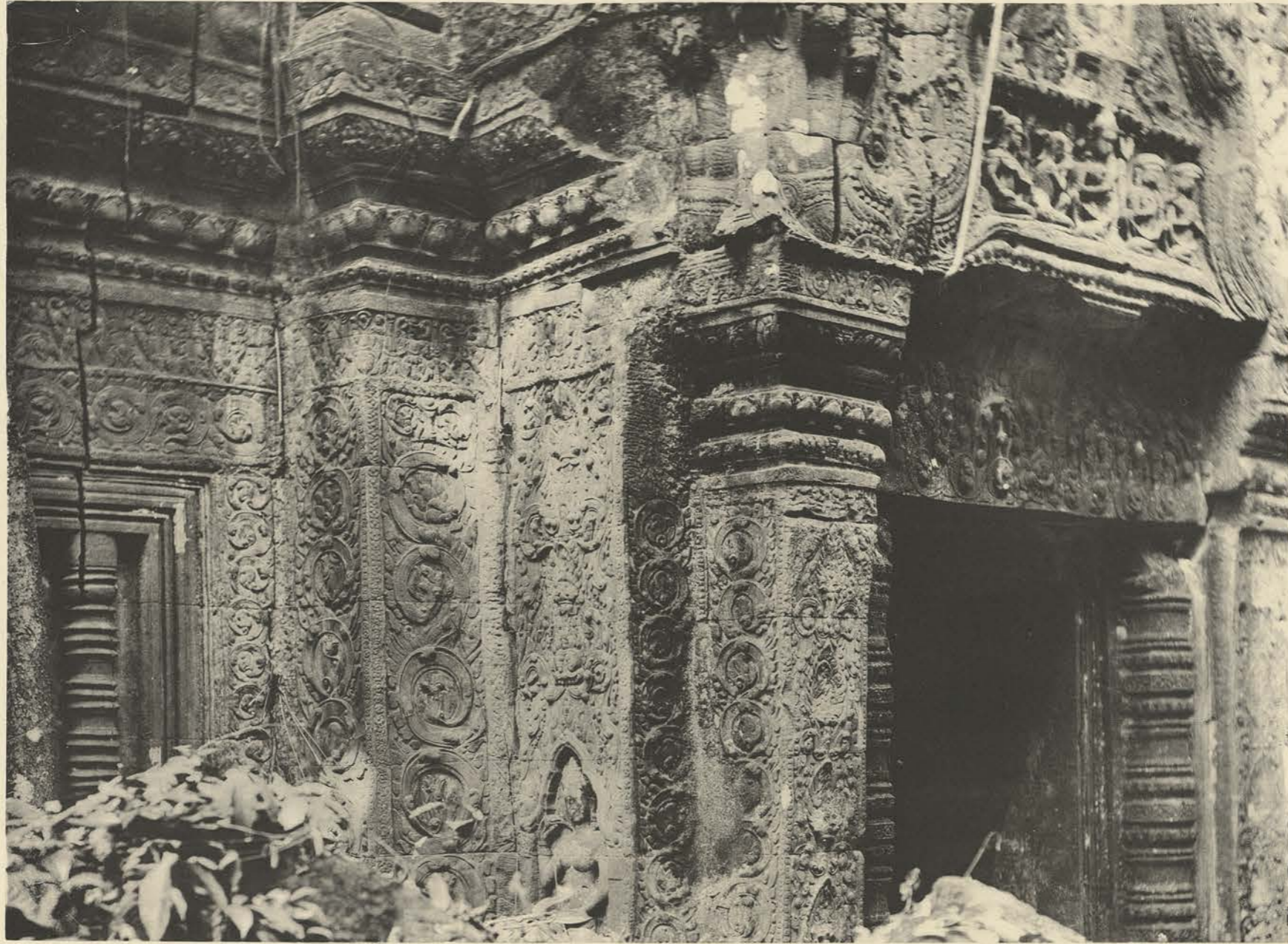


PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

TA-PROM

FAUSSE BAIE A CLAUSTRAS



PROTOTYPE BERTRAND

9. RUE CADET, PARIS

TA-PROM

PORTE D'ENTRÉE D'UNE DES GALERIES

les galeries. Au centre de chaque face, une entrée. Celles du nord et du sud sont semblables et n'ont qu'une seule ouverture avec péristyle extérieur; à droite et à gauche elles envoient des galeries fermées, à baies à claustras, devant lesquelles se continuent les petits piliers supportant les demi-voûtes. Celles de l'est et de l'ouest sont semblables entre elles, mais de dimensions différentes. Elles se composent d'une salle cruciforme avec porche et péristyle sur la façade, et deux annexes latérales percées de portes plus petites. La porte de l'est est plus considérable que la porte de l'ouest; mais celle-ci est surmontée d'une tour à faces brahmaniques.

Le bras intérieur de la porte est se continue par un court vestibule, qui sert d'antichambre à une tour. Puis vient un bâtiment rectangulaire, au centre duquel s'élève une tour, dont les bras déterminent quatre petites cours intérieures; au nord et au sud, deux tours y sont attenantes¹.

Ce bâtiment vient donner dans la seconde galerie, disposée en sens inverse de la première: en effet, le mur plein est extérieur, et les deux rangs de piliers se trouvent sur le côté intérieur.

Deux péristyles sur les faces nord et sud la relie à la troisième galerie. Ses murailles sont pleines, éclairées seulement par des baies à claustras. Huit tours la surmontent, quatre dans les angles, quatre dans les axes; elles se terminent par les feuilles et la fleur de lotus, et ne présentent aucune face brahmanique.

Le préa-sat central, reporté vers l'est, offre un aspect massif et domine sensiblement les tours qui l'entourent. Il est relié à la face ouest de la troisième galerie par un large couloir, à la face est par un vaste vestibule orné de piliers et muni de deux péristyles latéraux qui s'ouvrent à droite et à gauche devant deux édifices.

Entre la troisième galerie et le bâtiment rectangulaire, sont disposés des murs de refend, qui forment des compartiments sur l'usage desquels on ne peut rien affirmer.

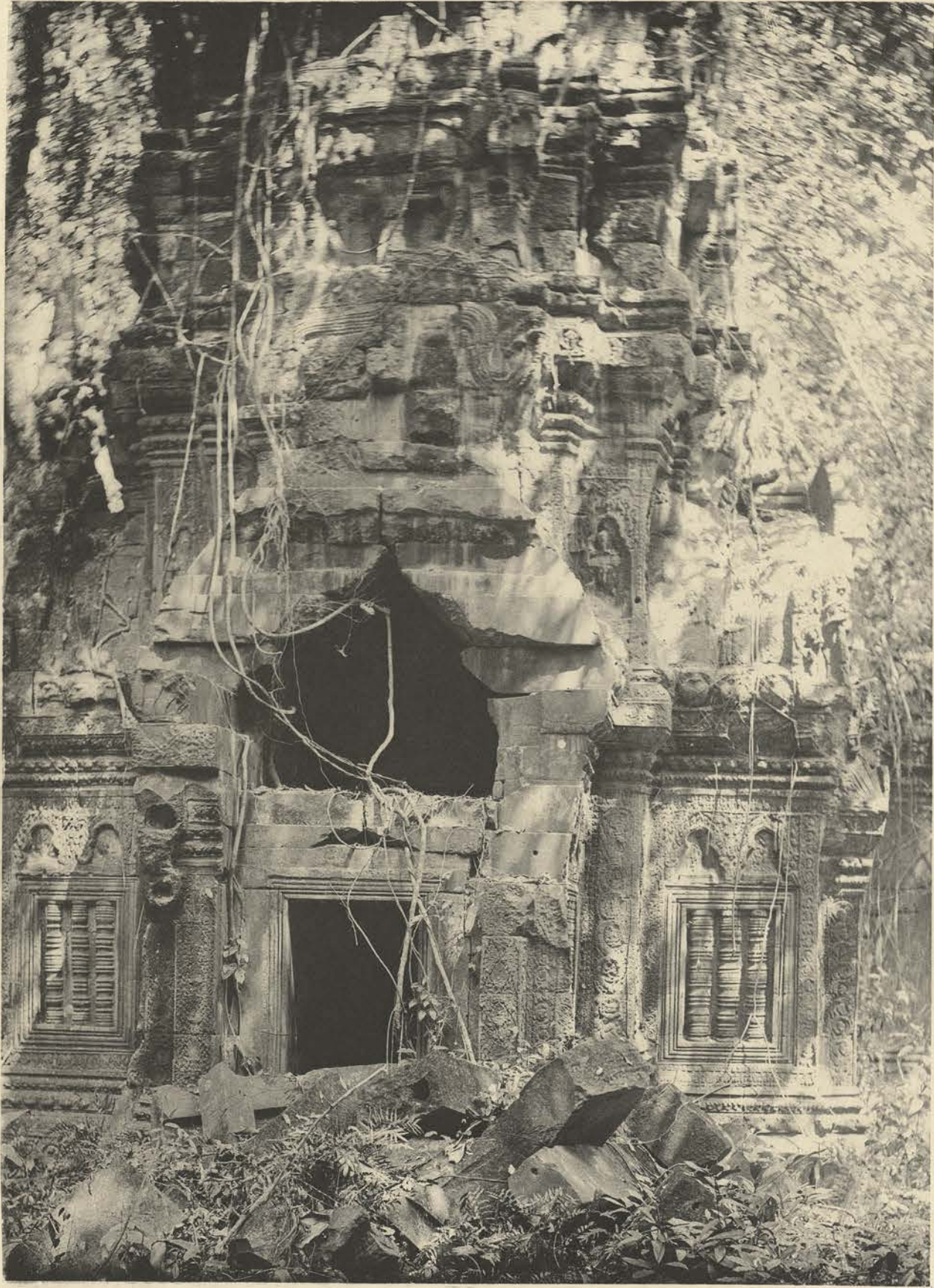
1. Elles sont dans un état lamentable.

La cour qui sépare la première galerie de la deuxième renferme un grand nombre de constructions diverses: Du côté de l'entrée est, quatre tours en ligne rapprochées de l'axe principal; dans l'axe transversal du bâtiment rectangulaire, une tour au nord, un édicule au sud. Du côté de l'entrée ouest, deux tours dans le prolongement des entrées latérales. Sur les faces nord et sud, deux galeries rectangulaires à murs pleins, placées derrière les deux portes et présentant trois tours alignées. Enfin du côté sud, dans l'angle oriental, un édicule important ayant double rangée de piliers et tours intérieures; dans l'angle occidental, quatre édifices rectangulaires que des débris de statues, des socles terminés ou simplement ébauchés ont fait prendre pour des ateliers de sculpture.

En résumé, Ta-prôm est un édifice dont toutes les parties sont de plain-pied: il n'y a pas à signaler un seul escalier. L'aspect d'ensemble du monument n'est pourtant ni lourd, ni compact, car les trente tours qui le surmontent lui donnent de l'élégance et de la légèreté¹.

La décoration semble avoir été très riche, à en juger par ce qui reste. Mais tous les bas-reliefs, toutes les figures qui représentaient des divinités ou des symboles brahmaniques ont disparu sous le marteau profanateur des disciples de Bouddha. Les nombreuses inscriptions gravées sur les stèles n'ont pas été plus respectées. On n'a laissé intacts que les ornements dépourvus de toute signification religieuse: ceux-là du moins sont répandus partout à profusion. Les murs en sont complètement chargés; il n'y a pas une place nue. Les baies sont à claustras: les chambranles sont encadrés par des rinceaux qui portent en leur milieu des personnages dans diverses poses; ce genre d'ornementation se retrouve sur les pilastres. Au-dessus des baies, on rencontre tantôt des rinceaux en bandes horizontales, tantôt des ogives fleuries qui encadraient des figures au-

1. Après de Ta-prôm se trouve le village de Lahâl, que représente la phototypie ci-contre.



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

TA-PROM

TOUR DE LA 2^{ME} GALERIE — FACE EST

jourd'hui détruites. Pour les socles, plinthes et corniches, ainsi que les bases et chapiteaux des piliers et pilastres, les motifs principaux consistent en feuilles de lotus et plates-bandes d'ornements courants. Les piliers intérieurs des galeries portaient chapiteau, architrave, frise et corniche. Sur les écoinçons d'angles et les trumeaux, on remarque dans des niches ogivales des tévadas tenant à la main des fleurs de lotus. Au-dessus se dressent des flammes, surmontées à leur tour d'ornements qui vont jusqu'à la corniche. Les parois des murs non percées de baies sont couvertes de bas-reliefs représentant des personnages assis dans l'attitude de la prière, tandis qu'à leurs côtés des nymphes célestes exécutent des danses mouvementées. Mêmes bas-reliefs sur les tympanes des frontons, qui sont encadrés par le corps gigantesque du naga. On doit signaler enfin une fort belle statue de Brahma, à un seul visage, qui a échappé au vandalisme des Bouddhistes : le type est d'une grande pureté de lignes et d'une remarquable fermeté. C'est elle qui avait donné son nom au monument, car on sait que Brahma s'appelle aussi Ta-prôm¹.

Les inscriptions déchiffrées sur les stèles disent que Ta-prôm fut construit en 953 ap. J.-C. Cette date ne saurait être authentique, et elle a dû être gravée après coup. Il est difficile d'admettre qu'un monument aussi élégant et aussi harmonieux soit dû à des architectes du X^e siècle, période de décadence de l'art khmer. D'autre part, on se rappelle² que dès le VII^e siècle le bouddhisme s'était répandu en Indo-Chine et n'avait pas tardé à y ruiner le brahmanisme. Est-il donc vraisemblable que, deux cents ans après le triomphe définitif de Çakia-Mouni, on élevât encore des temples aux divinités qu'il avait vaincues? Nous croyons donc pouvoir affirmer que Ta-prôm remonte à une date plus ancienne, sans doute à une époque assez voisine de celle de la construction d'Angkor-Thôm.

1. Deuxième partie, ch. II.

2. Deuxième partie, ch. I.

Kědei, le couvent des bonzes qui desservait Ta-prôm, est situé à 60 mètres au sud-est de ce monument. C'est un édifice formé par deux galeries rectangulaires concentriques. Les quatre faces de la galerie intérieure sont reliées par deux couloirs perpendiculaires en forme de croix. Une vaste enceinte enferme cet ensemble.

Si l'on aborde Kědei par l'est, on rencontre d'abord une belle terrasse cruciforme; du bras ouest part une chaussée dallée qui traverse un fossé large de 10 mètres entourant tout le monument et aboutit à la porte orientale de l'enceinte. Cette entrée s'ouvre sous une tour surmontée de la quadruple face de Brahma couronnée du diadème. Sur la face ouest se trouve un bâtiment semblable. Quant au mur d'enceinte, il est presque partout éboulé: les quelques pans restés debout prouvent qu'il était assez élevé.

Une chaussée intérieure, dans le prolongement de la précédente, se détache de la porte orientale, et, après avoir passé entre deux édicules, donne accès au monument lui-même.

La première galerie a un mur plein sur le côté intérieur, un rang de piliers sur le côté extérieur. Chaque face présente en son milieu un bâtiment cruciforme percé d'une porte. Ceux de l'est et de l'ouest sont plus importants que les deux autres: ils sont éclairés par des baies à claustras et décorés de piliers intérieurs; des garudas, disposés en cariatides, supportent la corniche. On remarque dans celui de l'est une statue assez ordinaire de Bouddha et une image de femme que les indigènes regardent comme l'épouse de Ta-prôm. Des personnages armés de massues et gardiens du monument décorent les écoinçons d'angles.

Dans les parois de la seconde galerie s'ouvrent des baies à claustras, surmontées de frises d'ogives encadrant des personnages aujourd'hui détruits. Des statues de femmes garnissent les entre-deux des baies. Il n'y a ici que deux entrées à signaler, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Les deux couloirs perpendiculaires qui relient les faces deux à deux déterminent quatre petites cours intérieures; elles renfermaient peut-être des bassins sacrés.

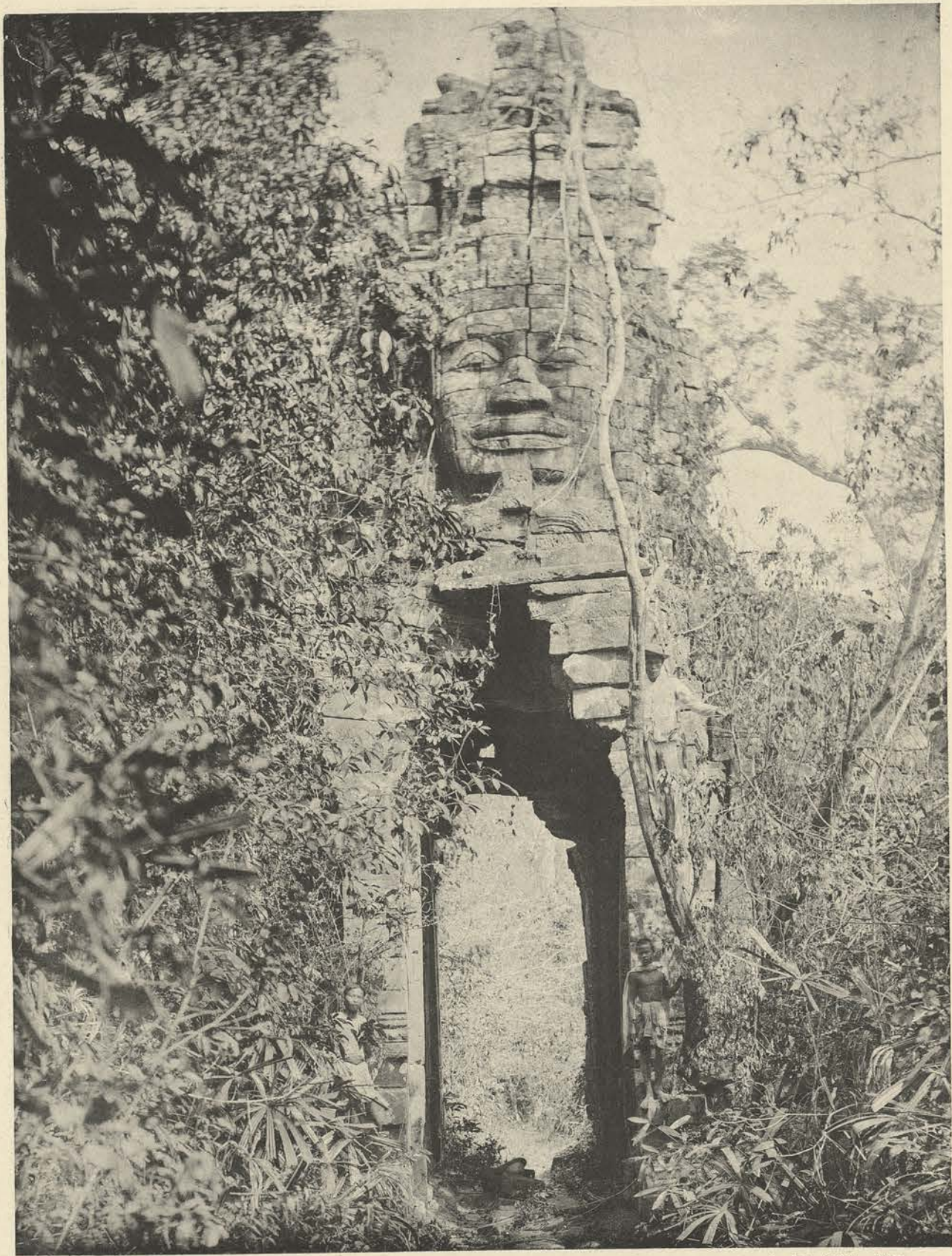


PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

VILLAGE DE LAHAL

AU NORD DE TA-PROM



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

KEDÈI

UNE DES PORTES DE L'ENCEINTE



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

KEDÈI

FRONTON D'UNE DES PORTES DE GALERIE



PHOTOTYPIC BERTHARD

9, RUE CADET, PARIS

KEDÈI

BAIES ET NICHES OGIVALES A TEVADAS



Au côté nord de la cour qui sépare la première galerie de la seconde s'allonge une étroite galerie qui ne se continue pas sur les autres côtés et dont on ignore la destination.

Enfin à l'ouest, entre la porte de la première galerie et la porte de l'enceinte, il existe un ensemble de quatre petites galeries rectangulaires également, reliées par deux galeries centrales : à l'intersection de ces dernières s'élève une tour assez bien conservée, qui abritait le sanctuaire particulier du couvent. Cette partie de la construction avait été plus spécialement soignée.

Il y a peu de chose à dire sur la décoration de Kedei. La plupart des bas-reliefs ont été brisés, et le temps n'a pas épargné ceux qui avaient échappé à la fureur des bouddhistes. Les rares ornements restés debout témoignent d'une grande similitude avec ceux de Ta-prôm : les deux monuments datent d'ailleurs de la même époque.

Le Srâ-Srang est situé à environ 100 mètres à l'est de Kedei, auquel il était joint par une chaussée dallée dont on aperçoit encore les traces. C'est une immense pièce d'eau ne mesurant pas moins de 600 mètres de l'est à l'ouest, et 400 du nord au sud. Tout au pourtour, des marches très ornées descendent jusque dans l'eau. Sur la face ouest s'élève une vaste terrasse rectangulaire¹ ornée de songs et de nagas : les piédouches qui portent les serpents sont des cubes décorés de Rakshasas. Deux escaliers donnent accès à la terrasse, l'un à l'ouest, l'autre à l'est : ce dernier descend sur un embarcadère cruciforme, muni de perrons avec songs, qui s'avance jusque dans le lac. Au milieu du Srâ, sur un petit massif de maçonnerie, on remarque les vestiges d'une construction aujourd'hui détruite.

Les déblais accumulés sur les rives forment un glacis dont le

1. Longueur est-ouest, 90 mètres ; largeur nord-sud, 49 mètres.

sommet est dallé, et le pied percé de caniveaux maçonnés pour l'écoulement des eaux pluviales dans le bassin.

Le Srâ-Srang était la piscine des religieux de Ta-prôm. Mais sans doute on y donnait aussi des fêtes nautiques : l'existence de l'embarcadère et celle des glacis, qui pouvaient servir de tribunes, viennent confirmer cette hypothèse.

*
* *

Tandis que les monuments qu'on vient de décrire sont en pierre, Bachoum, Mé-baume et Préa-rup sont en briques.

Bachoum, situé à deux ou trois kilomètres au sud du Srâ-Srang, se compose de deux murs de soutènement en bien-hoa soutenant des massifs en terre pilonnée, élevés en retrait l'un au-dessus de l'autre. Sur la deuxième terrasse se dressent trois tours en briques, alignées suivant un axe nord-sud : elles sont analogues à celles de Préa-rup et de Mé-baume dont on verra plus loin la description. La ruine du monument est tellement complète, la végétation qui l'enserme, si épaisse, qu'on n'a pu explorer et reconnaître que la face est : on y a retrouvé six escaliers, trois à chaque terrasse.

Mé-baume s'élève plus à l'est, sur la rive droite d'une petite rivière tributaire du Tonlé-Sap. Il se compose de trois terrasses rectangulaires superposées, et en retrait, portant un massif de tours.

La première terrasse présente quatre escaliers, un sur chaque face, puis à 5 mètres du bord une muraille basse en bien-hoa, percée de quatre portes à péristyles, moitié grès, moitié bien-hoa, dans le prolongement des escaliers : elles sont en retrait sur la muraille. A l'intérieur de cette enceinte s'alignent des édicules.

La deuxième terrasse offre un mur de soutènement en grès, et supporte une nouvelle muraille avec quatre portes disposées de la



PHOTOTYPÉ BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BACHOUM
MÉ-BAUNE

UNE DES TOURS — FACE EST



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

MÉ-BAUNE

TOUR CENTRALE



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

MÉ-BAUNE

FAUSSE PORTE D'UNE DES TOURS

(face Nord)



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

MÉ-BAUNE

FAUSSE PORTE D'UNE DES TOURS (faux Sud)



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

MÉ-BAUNE

LINTEAU. PORTE EST D'UNE DES TOURS

même façon que précédemment : elles devaient être surmontées de tours. A chaque angle et en dehors du mur se dressent des éléphants en grès. A l'intérieur, se remarquent des traces de tourelles en briques, placées régulièrement de chaque côté des portes; huit édifices occupent les angles par groupes de deux.

La troisième terrasse possède également un petit mur d'enceinte en grès, qui enferme quatre tours en briques, une dans chaque angle. Elles sont dominées par un grand préa-sat central, également en briques, élevé sur un soubassement muni d'escaliers.

En dehors des tours, il n'y a point d'édifice de Mé-baume dont la décoration mérite une étude particulière. Mais celles-ci présentent en revanche un réel intérêt. Elles offrent au premier étage des colonnes cantonnées, des linteaux, des frises, des tableaux, des fausses portes et des marches, en grès; aux autres étages, tout est en briques. Les colonnes cantonnées sont octogonales et formées de bagues superposées, aux fines moulures ornées de perles, palmettes, losanges, d'un goût très-sûr; elles n'ont qu'une base carrée : sur les deux seules faces visibles, deux petites niches renferment des personnages assis. Les linteaux sont surchargés d'ornements : ils présentent tous un personnage central, assis soit sur le Rhéou, soit sur l'éléphant tricéphale; de chaque côté se détache une torsade constellée de rosaces, s'arrondissant aux angles en une volute qui donne naissance à des feuilles; au-dessous de la torsade sont alignées quatre feuilles volutées aussi avec glands dans les entre-deux; au-dessus, encore des feuilles, dirigées les unes vers la droite, les autres vers la gauche. Le dessous du linteau est formé par une bordure de feuilles de lotus. La frise offre des bustes de personnages aux mains jointes, encadrés de petites ogives fleuries. On a laissé nus les tableaux, et seulement mouluré les chambranles. Les fausses portes sont toujours à meneaux avec forts boutons cubiques brodés de rosaces; les vantaux ont un seul panneau chargé de sculptures, avec un grand cadre très mouluré et très orné. Une particularité à signaler dans ces tours, c'est que sur les écoinçons d'angles figurent

de grands personnages¹, épannelés dans la brique: un enduit en mortier, aujourd'hui tombé, les recouvrait autrefois. Ils étaient encastrés dans une niche ogivale, en briques aussi avec enduit, de chaque côté de laquelle montent deux grands pilastres revêtus de moulures. Toute cette décoration est très soignée, et les ornements sont du dessin le plus gracieux.

Un peu au nord de Mé-baume, Préa-rup est un monument à trois terrasses, surmonté d'une petite plate-forme, qui sert de base à un préa-sat central.

Un premier mur de soutènement en bien-hoa, percé de quatre portes, soutient un massif en terre pilonnée qui forme la première terrasse. Elle porte des piliers isolés en grès, encore ornés de chapiteaux, sans doute vestiges d'édicules. Les entrées, en grès et bien-hoa, affectent toujours la forme d'une croix grecque et ont deux escaliers, l'un extérieur, l'autre intérieur.

Au deuxième étage, nouveau mur de soutènement, de même nature, avec quatre portes formées chacune d'un rectangle et de deux galeries latérales. Sur la terrasse s'élevaient douze tours en briques, aujourd'hui complètement ruinées, une dans chaque angle, les huit autres régulièrement placées dans les intervalles.

Le mur de soutènement du troisième étage, tout en grès et mouluré, donne passage à quatre escaliers à limons garnis de songes. A chaque angle de la terrasse se dresse une tour en briques, analogue à celles de Mé-baume.

Le grand préa-sat central est semblable aux tours d'angles, et de décoration analogue, mais avec des dimensions plus considérables. La petite plate-forme qui le supporte est composée de deux soubassements moulurés avec quatre escaliers de six marches défendus par des lions.

Quant à la décoration, elle rappelle fidèlement celle de Mé-

1. Sur deux des tours les personnages sont des hommes ; sur les deux autres, des femmes.



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET. PARIS

PREA-RUP

TOUR D'ANGLE ET SOUBASSEMENT DE LA TOUR CENTRALE



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET PARIS

PREA-RUP

FAUSSE PORTE ET ANGLE D'UNE TOUR

baume. La seule différence à noter est la présence sur une même tour de personnages hommes et de personnages femmes dans les niches d'écoinçons d'angles.

Les diverses analogies que présentent les monuments de Bachoum, Mé-baume et Préa-rup indiquent suffisamment qu'ils remontent tous trois à la même époque. Aucune inscription ne donne malheureusement de renseignements précis à cet égard. Mais comme ils offrent certaines ressemblances de construction et de décoration avec Bakou, Bakong et Loléi, comme d'autre part on sait exactement la date où furent bâtis ces édifices, on peut affirmer que les trois monuments qui viennent d'être décrits sont des œuvres du IX^e siècle ap. J.-C.



STÈLE D'ANGKOR-VAT

CHAPITRE VIII

MONUMENTS VOISINS DU LAC

Le groupe des monuments voisins du Tonlé-Sap comprend les trois édifices de Bakong, Bakou et Loléloléy. Ils s'étendent sur une ligne de 3 kilomètres du sud au nord, et sont situés à 15 ou 18 kilomètres au sud-est d'Angkor-Vât.

*
* *

Le monument de Bakong se compose essentiellement d'une pyramide à cinq étages, surmontée d'une plate-forme qui portait une statue; tout autour se dressent des tours en briques, au nombre de huit. Le tout est enfermé dans une double enceinte, dont les deux murailles sont séparées par un fossé large et profond: deux chaussées le traversent à l'est et à l'ouest.

La première enceinte est formée par un mur bas, épais de 1 m. 30, en bien-hoa: il repose sur un petit socle et porte un

chaperon mouluré. Il est percé seulement de deux portes, l'une sur la face est, l'autre sur la face ouest, toutes deux en bien-hoa, avec des chambranles et des linteaux en grès. Elles présentent un tel état de ruine, qu'elles défient toute description. Les vestiges qui en restent permettent pourtant de constater l'existence de quatre galeries en croix, dont les murs offraient des fenêtres à claustras. Les bras est et ouest étaient seuls ouverts : un escalier de sept marches, gardé par des lions, y donnait accès. L'aspect général est d'ailleurs assez rudimentaire.

Derrière la première enceinte s'étend un fossé parementé, large de 90 mètres, muni de gradins en bien-hoa. Sa profondeur dépasse 4 mètres. Il est traversé dans le prolongement de la porte d'entrée par une chaussée autrefois dallée, d'une largeur de 15 mètres, d'une longueur totale de 109 mètres. Des nagas de proportions gigantesques, aux corps couverts d'écailles, forment parapet et s'appuient non sur des piédouches, mais sur un parpaing en bien-hoa. Aux extrémités, les sept têtes, lourdes et grossières, se redressent en une énorme masse haute de 1 m. 80 : nous sommes bien loin des élégantes proportions d'Angkor-Vât. Au milieu de la chaussée un abri en bois recouvre un certain nombre de statues posées sur un socle, auprès d'une pièce remarquable qui figure une tour en réduction, d'une exécution très parfaite, malheureusement très endommagée.

Sur la face ouest, la disposition est identique, mais la chaussée d'accès ne présente aucune construction médiane.

La deuxième enceinte¹, éloignée du fossé de 26 mètres, est un mur de bien-hoa, épais de 0 m. 75, à hauteur d'appui. Des trous encore visibles sur le chaperon font supposer qu'il était couronné par une crête en grès. Dans les faces est et ouest s'ouvrent deux portes identiques. Elles sont formées d'une galerie longitudinale percée de fenêtres à claustras², avec avant-corps extérieur précédé d'un porche, auquel donne accès un perron garni de lions. Du côté

1. Dimensions de la deuxième enceinte : longueur 159 mètres, largeur 122.

2. Ces claustras ne sont pas tournés, mais ont quatre faces.

intérieur, même disposition, c'est-à-dire galerie avec porche dans le prolongement de l'avant-corps extérieur. Dans la partie en retrait de la galerie longitudinale s'ouvre de chaque côté de l'entrée une porte avec quelques marches. On n'aperçoit nulle part aucun vestige de toiture, encore moins de décoration : la ruine est complète. Les faces nord et sud présentent des entrées analogues, mais les baies à claustras sont remplacées par des fenêtres à meneaux, et les deux petites entrées latérales n'existent pas. En outre, en avant du porche extérieur, une plate-forme de 14 mètres de largeur s'avance sur le fossé.

A l'intérieur de la seconde enceinte s'élève la pyramide. Elle est tout entière en grès, avec socle et couronnement, sans moulures, et même d'un parement peu soigné. Ses cinq étages décroissants s'élèvent en retrait les uns au-dessus des autres : le premier a 65 m. 30 de large sur 68 m. 40 de long, le cinquième 8 m. 80 sur 9 mètres. Chaque face présente à chaque étage un escalier placé au centre : le plus bas, précédé d'un petit perron, était à demi-couvert par un avant-corps muni de portes qui permettaient ou défendaient l'accès du monument. Les limons portaient des lions et étaient ornés de bas-reliefs grossiers, hommes armés de lances et femmes tenant des fleurs. Aux angles de chaque étage, des éléphants se dressent suivant les diagonales : leur taille diminue à mesure qu'ils se rapprochent du sommet.

Sur la cinquième terrasse s'élève un fort soubassement, haut de 1 m. 35, avec angles rentrants et saillants. Il porte l'ancienne base du grand socle ; mais le grand socle et la statue gigantesque qui devait le surmonter ont complètement disparu. Du haut de cette plate-forme le panorama est magnifique : le regard s'étend sur un véritable océan de verdure d'où émerge vers le nord-ouest l'imposant monument d'Angkor-Vât avec ses portes grandioses et ses tours finement découpées.

La pyramide était entourée de huit tours en briques enduites de mortier, dont quatre seulement sont encore visibles. Elles portent

sur deux soubassements en briques en retrait l'un sur l'autre, munis chacun d'un escalier en grès. Leurs cinq étages devaient être jadis surmontés d'un couronnement en grès. Le premier étage présente à l'est une porte entre deux pilastres, dont le chapiteau supporte un fronton ruiné : chambranles, linteau, frise, colonnes cantonnées¹ sont en grès. Les autres faces ont des fausses portes en grès analogues comme disposition. Des niches contenant des personnages décorent les écoinçons d'angles de toutes les faces. Les autres étages rappellent le premier, mais n'ont que des fausses baies tout entières en briques : en outre les personnages y sont remplacés par des rinceaux en mortier, dans un état médiocre de conservation. — La décoration de ces tours est d'une richesse remarquable. Les linteaux portent des figures, encadrées de nagas et de rinceaux très fouillés. Sur les frises apparaissent de petites têtes au milieu d'ogives et des bustes de personnages en prière. Les fausses portes présentent en leur milieu un meneau à trois ou cinq boutons carrés couvert de rinceaux. Les panneaux, encadrés d'une riche moulure, sont revêtus d'ornements au milieu desquels se voit une tête de lion, décoration spéciale à Bakong et à Bakou. Même luxe et même finesse dans les parties en mortier. Dans les niches ogivales, formées de deux pilastres que couronne un diadème à trois étages en forme de tiare, se dressent des figurines humaines : les femmes tiennent des fleurs à la main, les hommes sont armés de lances et de tridents. A l'intérieur des tours, on n'aperçoit point trace de décoration : les briques sont posées en encorbellement, et aucun plafond ne vient cacher la clef de voûte.

Indépendamment des tours, on trouve entre la deuxième enceinte et le monument principal un grand nombre d'édifices, les uns en grès, d'autres moitié grès moitié bien-hoa, d'autres en briques. Les premiers², parallèles à la chaussée est-ouest, sont presque complètement ruinés. On y remarque pourtant encore de fausses baies à

1. Ces colonnes cantonnées sont rondes, particularité qu'on ne remarque dans aucun autre monument.

2. Largeur : 3 m. 15 ; longueur : 20 m.



PHOTOTYPÉ BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAKONG

UNE DES HUIT TOURS — FACE NORD



PHOTOYPIER BERTHAUD

9. RUE CADET, PARIS

BAKONG

LINTEAU DE PORTE D'UNE DES TOURS — FACE EST



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAKONG

FAUSSE PORTE D'UNE DES TOURS



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAKONG

ÉDICULES EN BRIQUES (face ouest)

claustras, un soubassement et une corniche moulurés, mais non ornés, et des traces de couverture en pierre; tout cela d'ailleurs assez grossièrement fait et contrastant d'une manière absolue avec les monuments de la rive droite. — Les seconds, parallèles au deuxième mur d'enceinte, ont une forme rudimentaire. Ce sont d'étroites galeries, percées à 1 m. 80 au-dessus du sol de baies à barreaux de pierre, longues et basses comme des fenêtres d'écurie. On n'est pas fixé sur la destination de ces édicules: peut-être servaient-ils de magasins ou de logements. Il en reste deux sur la face est, un sur la face sud, et seulement des vestiges sur les autres. — Les troisièmes s'élèvent dans les angles, deux dans chacun des angles de la face est, un dans chacun de ceux de la face ouest. Ce sont des bâtiments à peu près carrés, percés d'une porte en grès à l'ouest; les trois autres côtés présentent de fausses baies, avec trous circulaires séparés par des meneaux extérieurs en briques. Les murs ont socle et corniche en briques moulurées. Au-dessus de la corniche se dresse un glacis, surmonté d'une seconde muraille droite avec bandeau et corniche moulurés, et fenêtres identiques à celles du dessous; de chaque côté des fenêtres, des niches ogivales contiennent des figures dansantes. Sur la seconde corniche s'appuie un nouveau glacis, qui portait le couronnement aujourd'hui ruiné. Dans ces édicules, que quelques indigènes regardent comme d'anciennes cuisines, tandis que les lettrés les considèrent comme des lieux de sacrifice, la construction est lourde¹; mais les briques sont de petite dimension², toujours juxtaposées sans mortier, et elles demeurent nues.

Entre le fossé et la deuxième muraille, une petite pagode moderne renferme des stèles intéressantes et des statues.

Une bonzerie est installée entre la deuxième enceinte et la pyramide sur la face nord. Exemple unique dans la province, ses bonzes se livrent aux travaux manuels: ils fondent les monnaies d'or et d'argent pour couler de petites statues et des boîtes à bétel; ils

1. Épaisseur des murs: 1 m. 46.

2. 15 à 16 centimètres de longueur, 10 à 11 de largeur, 3 à 4 d'épaisseur.

tournent des candélabres ; ils fabriquent des pommes et des fourches pour servir de poignées à leurs longues cannes ; ils construisent des charrettes plus élégantes et plus légères que celles des habitants ; enfin ils entretiennent le monument et déploient dans cette conservation un zèle digne d'éloges.

*
* *

Bakou est situé à environ 2 kilomètres au nord de Bakong. Il se compose essentiellement d'une grande plate-forme sur laquelle se dressent six tours. Un escalier y donne accès au centre de la face est. De chaque côté, dans la direction de l'axe est-ouest, on remarque un monticule surmonté d'un éboulis de pierres, vestiges informes d'un monument écroulé. Le tout est enfermé dans une enceinte percée de quatre portes, celles de l'est et de l'ouest plus importantes que les deux autres. Dans les angles voisins de l'entrée principale s'aperçoivent des édifices en briques, la plupart dans un état complet de ruine.

L'enceinte est formée par un mur bas en bien-hoa, épais de 0 m. 90, avec socle et chaperon moulurés. Il s'appuie sur une plate-forme, qui le déborde de 4 m. 15 et s'élève à 0 m. 55 au-dessus du sol. Devant chaque entrée, la plate-forme s'épanouit en terrasse à redans, et présente trois marches sur sa face principale. Le mur est bordé d'un fossé large de 40 mètres, qui s'interrompt à chaque entrée, car aucune chaussée ne le traverse.

Les portes est et ouest, aujourd'hui très ruinées, étaient semblables. Après un péristyle où donnait accès un perron de cinq marches gardé par des lions, on pénétrait dans une galerie en croix, dont les bras nord et sud sont plus allongés et coupés en leur milieu par une cloison percée d'une porte. Des baies à claustras les éclairaient. On ne trouve ici aucune trace de sculptures.

Les portes nord et sud avaient une disposition semblable avec des proportions plus petites.

La terrasse centrale s'élève à 45 mètres de l'entrée est et à 27



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAKOU

ENTRÉE EST





PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAKOU

LES TOURS



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAKOU

TOUR CENTRALE, PORTE EST

de l'entrée ouest. Elle est en terre pilonnée, encadrée par un mur de soutènement en grès mouluré. Sa hauteur ne dépasse pas 0 m. 80. Une chaussée, longue de 10 mètres et large de 3, la précède sur la face est et présente un perron de quatre marches, orné de deux statues du bœuf allégorique, couché sur le ventre, la tête tournée vers l'orient.

Les six tours sont disposées suivant deux lignes parallèles. Sur la première ligne, la tour centrale, d'une importance particulière, se trouve en retrait de 3 mètres sur les deux autres, dont elle est séparée par un intervalle de 2 m. 80. Celles de seconde ligne, beaucoup plus petites, sont placées de la même manière : les tours d'extrémité sont distantes deux à deux de 7 m. 75 ; les deux tours centrales, de 4 m. 65. Elles rappellent exactement celles de Bakong, dans des proportions plus réduites : mais, différence à signaler, les colonnes cantonnées sont non plus rondes, mais octogonales.

La décoration de ces tours présente un caractère particulier : c'est la puissance et la beauté des ornements en mortier appliqués sur la brique : ils prouvent que l'art de la sculpture avait atteint un haut degré de perfection, car il fallait faire les modèles en grès avec beaucoup de précision et de fini, avant d'y mouler le mortier. Le grès ne joue qu'un rôle secondaire : il n'apparaît que dans les tours de première ligne, et seulement pour les socles, tableaux, chambranles, linteaux et colonnes cantonnées, ainsi que pour les fausses portes et les niches d'écoinçons d'angles. Dans les tours de seconde ligne, il fait absolument défaut, sauf pour les portes est et ouest de la tour centrale. C'est le seul édifice où l'on trouve cet exemple. L'ornementation des linteaux est la même pour les quatre faces de chaque tour, particularité remarquable, car les Khmers ont partout ailleurs varié leurs sculptures au moins dans les détails : sur les uns, un personnage central à tête d'aigle serre dans ses mains les queues de deux nagas au corps surchargé d'ornements, encadrés de rangs de feuilles de lotus et de grosses perles ; sur d'autres un Rhéou tient dans ses dents deux guirlandes, d'où se détachent des feuilles surmontées

de figures; aux extrémités les guirlandes se recourbent en élégantes volutes entourant un personnage assis sur un animal. Les fausses portes en grès sont coupées par un meneau à cinq boutons cubiques revêtus de rosaces; des rinceaux décorent les entre-deux des boutons. Au milieu des panneaux, on trouve comme à Bakong une tête de lion, mais surmontée ici par une figure humaine. Sur les fausses portes en mortier, plus de têtes de lions, mais des losanges contenant des rosaces, avec un cadre de même caractère. Losanges et rosaces alternent sur les pilastres. Une bordure de rinceaux entoure, sur les écoinçons d'angle, les niches ogivales qui abritent divers personnages: dans les trois premières tours, hommes armés de hallebardes et de tridents; dans les trois autres, femmes tenant des fleurs ou des chasse-mouches. Au-dessus des dais, un Rhéou grimaçant laisse échapper de sa gueule des ornements variés.

Des édicules en briques signalés plus haut, un seul est resté à peu près intact: il s'élève à l'angle sud-est. Semblable comme forme à ceux de Bakong, il atteint 7 m. 71 sur 6 m. 56. A peu de distance du côté du nord se dressait un édifice rectangulaire en bien-hoa, avec avant-corps sur les deux faces est et ouest, et porte en grès à l'est. Deux bâtiments semblables, aujourd'hui ruinés, occupaient l'autre angle.

Les statues de bœufs qui décorent le monument principal indiquent que Bakou devait être un temple çivaïte, car cet animal était, comme on l'a vu¹, la monture de Çiva. D'autre part, M. Ammonier² pense que les personnages sculptés sur les trois premières tours représentent des princes divinisés, et ceux qu'on voit sur les trois autres, leurs épouses, qui portaient le nom de Çaktis.

*
* *

Loléy est situé à un kilomètre au nord de Bakou. Il se compose

1. Deuxième partie, chap. II.

2. *Op. cit.*

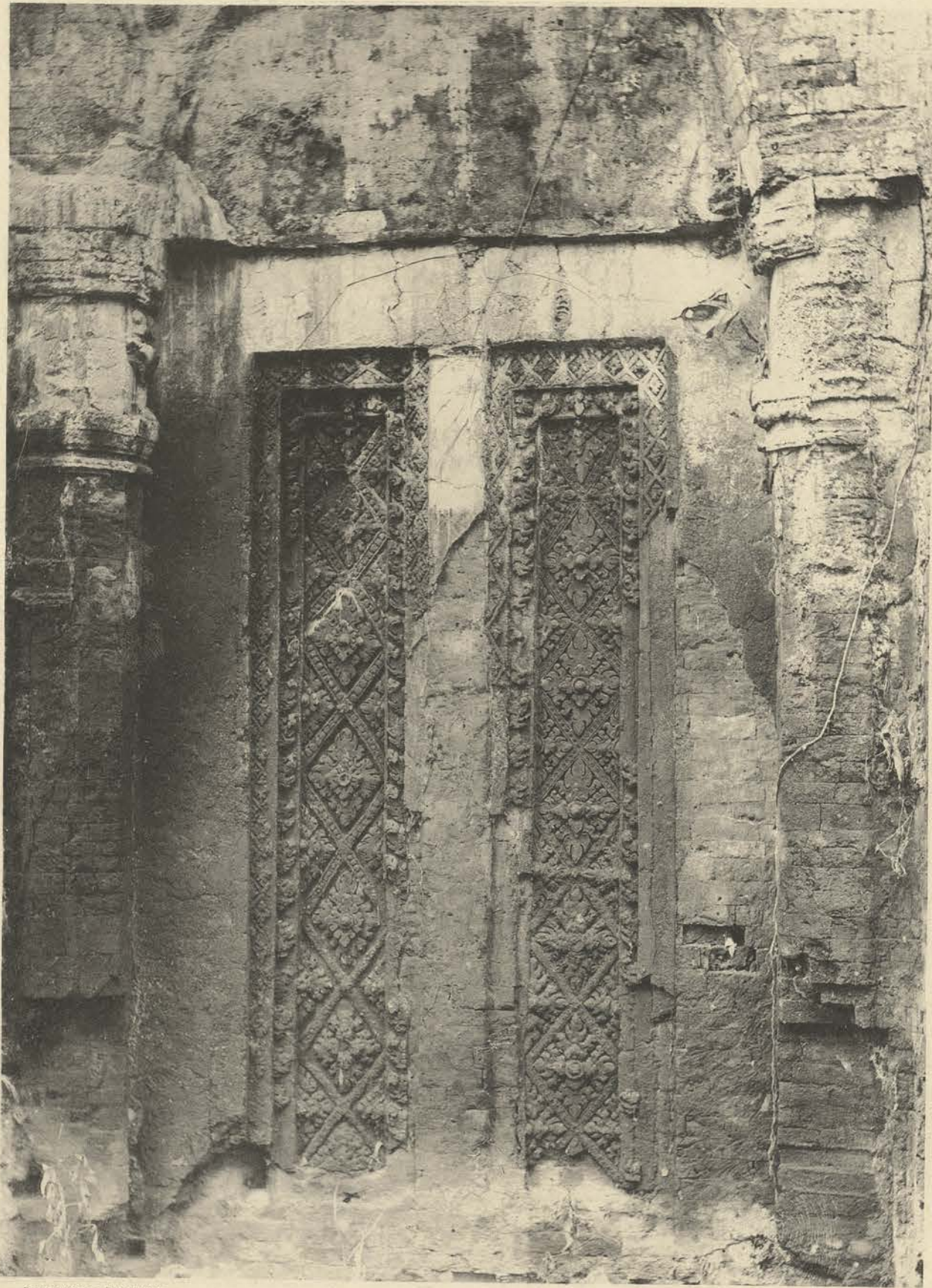


PHOTOYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

BAKOU

FAUSSE PORTE D'UNE DES TOURS DE LA 1^{RE} LIGNE. FACE NORD



PHOTOTYPIS BERTHAUD

9. RUE CADET, PARIS

BAKOU

FAUSSE PORTE — PANNEAUX EN MORTIER

d'une des tours de la 2^e ligne

(face sud.)

de deux terrasses quadrangulaires superposées que domine un petit groupe de tours. Aucun vestige d'enceinte n'est plus apparent, mais l'on retrouve encore quelques traces de sras autour du monument.

La première terrasse domine le sol de 2 mètres : c'est un massif de terre pilonnée avec mur de soutènement en bien-hoa, surmonté d'un grossier couronnement. Elle présente sur chaque face un escalier garni de lions. A 1 m. 70 du parement extérieur, le niveau s'élève de 0 m. 40 : cette deuxième assise, large de 6 m. 90, supporte la seconde terrasse, haute de 2 m. 41. Son mur de soutènement, en bien-hoa, a socle mouluré et couronnement avec chanfrein. Elle présente quatre escaliers, chacun gardé par deux lions, dans le prolongement de ceux du premier étage¹. A 2 m. 20 en arrière de la crête de la terrasse s'élève un petit mur de clôture² avec socle et corniche sur les deux faces et chaperon à glacis. A hauteur des escaliers le mur s'ouvre, mais il est impossible de savoir si ces ouvertures étaient décorées de portes. Derrière le mur sept gradins, qui font tout le tour du monument, montent à la plate-forme qui supporte les tours.

Les tours sont au nombre de quatre : deux se trouvent exactement dans l'axe est-ouest, les deux autres au sud des précédentes. Cette disposition fait supposer qu'il pouvait exister six tours au lieu de quatre. Mais celles qui devaient s'élever au nord des tours centrales ont complètement disparu : la place qu'elles occupaient a été nivelée par les soins des bonzes, qui ont installé leur bonzerie sur cette plate-forme. Les quatre tours qui restent sont semblables deux à deux. Elles portent sur un fort soubassement en briques orné en mortier, que surmonte une plinthe décorée de la même manière. Elles ont cinq étages en retrait et un couronnement. Sur la face est, elles présentent une porte en grès, dont les pilastres soutiennent

1. Largeur de la deuxième terrasse : 82 m. 70; longueur : 101 m. 53.

2. En bien-hoa; hauteur : 1 m. 78; épaisseur : 0 m. 80.

un entablement qui recevait le fronton¹. Les autres faces offrent des fausses portes également en grès : cinq boutons avec rosaces et rinceaux décorent le meneau central ; sur les panneaux, des personnages sont assis au milieu d'ornements losangiques et de rinceaux très finement fouillés. Les chambranles sont simplement moulurés. La décoration des linteaux rappelle celle de Bakou : une torsade s'échappe de la gueule du Rhéou, du Garuda ou d'Ayavat ; des feuilles s'en détachent, sur lesquelles se tiennent des personnages en prières ou dans l'attitude de la danse ; parfois le naga apparaît aussi. Au-dessous des linteaux règne un cordon de feuilles de lotus ; au-dessus, une frise de petites niches ogivales. Les grandes niches des écoinçons d'angles, en forme de tiaras, supportées par des pilastres, abritent des figures en bas-reliefs, sur les tours de première ligne, hommes armés de massues et de tridents, sur les autres, femmes tenant des fleurs et des chasse-mouches.

Entre les tours, des caniveaux en grès, encastrés dans un pavage en briques, reçoivent les eaux de pluie, qui traversent ensuite les murs de soutènement par des gargouilles en grès.

*
* *

Bakong, Bakou et Loléy présentent entre eux, comme on vient de le voir, de grandes similitudes de plan et de décoration. La même analogie se remarque dans les procédés de construction. Dans ces trois monuments, le gros œuvre est en briques posées sans mortier. Celles qui devaient recevoir les ornements en mortier étaient d'abord taillées et appropriées à la forme de la moulure qui devait y être appliquée ; puis on les piquait afin de permettre au crépit d'avoir prise sur les diverses surfaces ; on étalait sur ce crépit un enduit lissé, et l'on fixait enfin l'ornementation en mortier de ciment moulée dans des modèles en grès.

1. Les frontons étaient en mortier ; pas un n'est demeuré.



PHOTOTYPÉ BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

LOLÉY

LES TOURS — FACE EST



PHOTOTYPIC BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

LOLÉY

SOUBASSEMENT D'UNE DES TOURS



PHOTOTYPIE BERTHAUD

9, RUE CADET, PARIS

LOLÉY

PORTE D'UNE DES TOURS. FACE EST



PHOTOTYPIC EERTHAUD

33, RUE CADET, PARIS

LOLÉY

PORTE EST D'UNE TOUR



PHOTOTYPIC HERTHAUF

9. RUE CADRE, PARIS

LOLÉY

PORTE EST D'UNE DES TOURS

On peut conclure de ces remarques que les trois monuments ont été élevés à des époques assez rapprochées. D'ailleurs les inscriptions qu'y a déchiffrées M. Aymonier¹ prouvent que c'est là un fait indiscutable et non une simple hypothèse. Bakong et Bakou datent en effet de 877 après J.-C., un an ou deux après l'avènement du roi Indravarman. Loléy, postérieur de quelques années, fut construit en 893 pour les funérailles de ce même Indravarman par son fils et successeur Yaçovarman. Ces œuvres remontent donc à la fin du IX^e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'art khmer, sans être encore entré dans la période de décadence, n'avait déjà plus cette puissance et cette hardiesse qui font d'Angkor-Vat et d'Angkor-Thôm de véritables chefs-d'œuvre.

1. Voir plus loin, chap. IX.



STÈLE D'ANGKOR-VAT

CHAPITRE IX

LES INSCRIPTIONS

On l'a vu plus haut¹, les quelques données que l'on possède sur l'histoire de la civilisation khmère ne présentent qu'un caractère conjectural. Il ne sera possible d'assigner aux divers monuments une date précise, que lorsqu'on aura complètement étudié les inscriptions dont ils sont revêtus. Déjà les travaux entrepris ont produit d'importants résultats²; mais il reste beaucoup à faire et l'épigraphie khmère est encore dans l'enfance.

Les inscriptions se divisent en deux groupes: les unes sont en langue sanscrite, les autres en langue khmère. Ces deux idiomes, employés quelquefois simultanément sur un même édifice, n'ont entre eux aucune analogie. Sans entrer dans des détails qui ne se-

1. Deuxième partie, ch. I.

2. Les travaux les plus remarquables sont dus à M. Kern (*Annales de l'Extr. Orient*, 1882) MM. Abel Bergaigne, Aymonier et Barth (*Journal Asiatique*).

raient pas à leur place ici, peut-être ne sera-t-il pas inutile de donner quelques renseignements généraux qui feront mieux comprendre les différences.

On distingue trois classes de langues : les langues isolantes, les langues agglutinantes et les langues à flexions.

Dans les langues isolantes, les mots sont des racines monosyllabiques juxtaposées. Chaque racine a par elle-même un sens complet, et les rapports ne sont indiqués que par la place de chacune¹. A cette famille appartiennent le chinois, l'annamite, le siamois, le birman, c'est-à-dire les idiomes de l'Asie orientale.

Dans les langues agglutinantes, la racine demeure également invariable; mais les rapports grammaticaux sont marqués par des particules qui s'ajoutent à la racine. Quelquefois ce suffixe se réduit à une simple lettre. C'est ainsi qu'en turc la racine du verbe reste intacte, mais l'addition de certaines lettres suffit à modifier son sens et à y attacher les idées de négation, de causalité, de réflexion, de réciprocité. Ce groupe comprend les idiomes de l'Afrique, les langues touraniennes et les dialectes de l'Amérique².

Les langues à flexions sont particulières aux peuples sémitiques et aux peuples aryens. Les rapports de syntaxe y sont indiqués par des modifications de la racine et l'adjonction de désinences³.

La langue khmère appartient à la famille agglutinante. A un premier fonds, dû aux Chams, sont venus s'adjoindre un grand nombre de mots d'origine malaise, à l'époque où les naturels des îles de la Sonde se sont mêlés aux populations primitives de la vallée du Mékong⁴. Les idiomes de ces deux races ne répugnaient pas l'un à l'autre, car le malais fait partie aussi de la classe agglu-

1. Par exemple en chinois le mot *kouo* veut dire, suivant la place qu'il occupe, fruit, excéder, positif, inachevé, rétribution, certain, aventureux, brave.

2. L'idiome iroquois donne un exemple frappant d'agglutination. Suivant Schleicher (*Compendium*) la phrase « Je donne de l'argent à ceux qui sont arrivés pour leur acheter des habits » s'exprime par un seul mot de vingt-sept lettres.

3. Le verbe grec *τρέπω* fait au parfait second *τέτροφα* et à l'aoriste passif *ἐτρέφην*. En allemand, *befehlen* donne *befahl* et *befohlen*. En français, *devoir* présente les formes *il doit* et *dû*.

4. Voir deuxième partie, ch. I.

tinante. Leur union a donc été facile et complète. Le khmer est resté au contraire pur de tout alliage avec les autres langues de l'Indo-Chine, qui, se rapprochant du chinois, avaient un génie tout opposé. Il n'a pas été moins rebelle à l'influence du sanscrit, et pour une raison analogue.

Le sanscrit est une langue à flexions, et la plus parfaite même des langues de cette famille. La morphologie y tient une place considérable. Les racines sont soumises à de nombreuses altérations : elles sont nasalisées au moyen de l'*anusvâra*, augmentées par le *guna* et le *vridhhi*, rendues aspirées par le *visarga*. Les désinences présentent aussi une grande variété : tandis que le latin n'a que six cas et l'allemand seulement quatre, le sanscrit en possède huit. En revanche il y a fort peu de mots invariables, prépositions, conjonctions ou adverbes, les cas et les temps suffisant à marquer les rapports.

Le khmer et le sanscrit ne pouvaient donc pas se mélanger. Aussi quand les Indous de Préa-thong, qui comptaient dans leurs rangs beaucoup de Brahmanes, pénétrèrent en Indo-Chine, apportant avec eux leur langue sacrée, ne parvinrent-ils à introduire que peu de mots sanscrits dans le langage des peuples soumis. Encore ne fut-ce qu'une catégorie de termes savants, ou relatifs aux arts et métiers qu'ils enseignèrent. Ces mots d'ailleurs, plus ou moins modifiés, sont restés dans le cambodgien actuel : ainsi le coton, *kvefsas*, le bœuf *kou* devenu *go*, etc.

Mais, si les Indous ne transformèrent pas le khmer, ils réussirent du moins à faire adopter leur alphabet. L'écriture sanscrite, qui porte le nom de *dêvanâgarî* (écriture des dieux) compte quarante-huit caractères. Cette richesse provient de ce qu'étant postérieure à la grammaire, elle s'est réglée sur une prononciation très finement nuancée. Elle est capable de noter toutes les nuances, bien différente de notre pauvre écriture française qui emploie la même lettre *c* pour dire cœur et cendre, la même *s* pour asile et silhouette. L'alphabet sanscrit s'établit donc, grâce surtout à ce fait que l'écriture n'était

guère connue et employée que des savants, c'est-à-dire des prêtres, tous Indous de naissance, ou instruits par des Indous.

En résumé, les deux langues sont absolument distinctes et la connaissance du sanscrit n'est que d'un secours insignifiant pour l'étude du khmer. En revanche les caractères d'écriture sont presque partout les mêmes, car les lettres sanscrites n'ont subi par leur passage dans une autre langue que des changements sans importance. Il est donc possible de déchiffrer la plupart des inscriptions gravées sur les monuments khmers, là du moins où elles n'ont pas trop eu à souffrir des outrages du temps et des mutilations de l'homme. Mais leur traduction présente plus de difficulté : le cambodgien actuel est bien éloigné du langage que parlaient les fondateurs d'Angkor, et, malgré la science des épigraphistes, bien des phrases demeurent encore énigmatiques.

*
* *

Les inscriptions sanscrites se rencontrent sur un certain nombre de monuments de la province de Siem-Reap ; mais elles sont surtout nombreuses et bien conservées dans la région méridionale du Cambodge. Parmi ces dernières, il en est deux qui ont été étudiées avec un soin particulier et traduites en français par M. Barth¹. L'une a été recueillie à Ang-Chumnik dans la province de Ba-Phnom, l'autre à Han-Chey, sur la rive droite du Mékong.

L'inscription d'Ang-Chumnik, très belle et très correcte, se présente dans un parfait état de conservation. Elle est datée de l'an 589 d'une ère inconnue, que le traducteur croit correspondre à l'an 667 après J.-C., et donne une liste de rois khmers. Elle relate en même temps la fondation d'un temple consacré à Çiva. Ce document est un précieux témoignage de l'antiquité de la civilisation indoue en Indo-Chine.

¹. *Journal Asiatique*, 1882.

L'inscription de Han-Chey est plus ancienne encore que la précédente : ses caractères, d'ailleurs semblables, sont de forme plus archaïque. Le style n'est pas moins différent : il n'a pas la concision de celui de la stèle d'Ang-Chumnik ; il abonde au contraire en tournures poétiques, en images brillantes, en comparaisons ingénieuses. Quelques extraits en feront juger :

« Le roi çri-Bhavavarman fut le maître des protecteurs de la
« terre, héros magnanime et invincible, sublime comme un autre
« Meru.

« Né dans la race de Soma, comme Soma est issu de l'Océan,
« qui égala jamais sa brûlante ardeur au milieu de l'embrasement
« des batailles ?

« Quand, dans la saison de l'automne, il partait en guerre,
« dans sa splendeur que l'ennemi ne saurait obscurcir, c'était
« son ardeur bien plus que celle du soleil qui était insupportable
« pour ses ennemis.

« La poussière soulevée par son armée venant à se répandre sur
« les joues des femmes de l'ennemi, bien que toute toilette en fût
« bannie, y prenait l'apparence de la poudre de sandal.

« L'eau dans les fossés des villes de ses ennemis séchait aussi
« bien que leur cœur, quand, avec leurs richesses et leur joie, elle
« était bue par ses soldats.

« Il n'avait pas plus tôt franchi la frontière des princes ennemis,
« que ses exploits le portaient au delà des confins opposés de leur
« pays.

« Entraînés par sa vaillance, des adversaires, même sans avoir
« été vaincus dans le combat, faisant abandon de leur majesté
« royale, adorent les lotus de ses pieds¹. »

On remarquera facilement combien ces inscriptions rappellent celles de l'Égypte et de l'Assyrie. On croirait lire les louanges

1. Traduction de M. Barth.

hyperboliques dont les Ramsès et les Salmanazar aimaient à se faire gratifier.

Dans la province de Siem-Reap, des stèles en sanscrit existent sur les monuments voisins du Tonlé-Sap, Bakong, Bakou et Loléy, ainsi que sur le temple d'Angkor-Vat. Elles ont été estampées et expliquées par M. Aymonier¹.

Bakong n'a que des inscriptions sanscrites : placées sur les parois des portes de plusieurs tours, elles ne dépassent guère une dizaine de lignes. On y lit une invocation à Çiva, la généalogie d'Indra-varman, fondateur de Bakong, et l'éloge de ce roi.

A Bakou, toutes les tours offrent sur la porte une même inscription de quatre lignes.

A Loléy, les inscriptions, profondément creusées et très bien conservées, sont placées à la paroi de droite de la porte de chaque tour. Elles occupent douze à seize lignes et indiquent la date à laquelle fut construit le monument.

A Angkor-Vat enfin la langue des brahmanes n'apparaît que rarement et l'on ne rencontre point de fragment d'un intérêt sérieux.

*
* *

Les inscriptions khmères ont été généralement tracées avec moins de soin que les inscriptions sanscrites : la lecture en exige donc bien plus d'efforts, pour produire moins de résultats. A cette première difficulté s'en ajoute une autre. Beaucoup de stèles ont été mutilées par les habitants, qui voulaient faire disparaître les documents constatant les droits des temples sur les biens et les personnes ; on les a souvent brisées, enfouies sous terre ou jetées dans l'eau. Toutes ces raisons, jointes à la connaissance imparfaite de la langue khmère, expliquent la lenteur des progrès qui ont été réalisés jusqu'ici.

1. *Journal Asiatique*, 1883.

De nombreuses inscriptions sont disséminées dans le sud du Cambodge et même dans la Cochinchine : elles relatent généralement la fondation d'un sanctuaire avec le nom du fondateur, et ne présentent donc qu'un intérêt médiocre.

Il n'en va pas de même pour celles des monuments de la province de Siem-Reap. La plupart au contraire sont de la plus haute valeur historique, car elles nous donnent des dates précises, et, ce qui a plus de prix encore, des renseignements sur la civilisation, les mœurs, les croyances et jusqu'aux modes des anciens Khmers.

C'est ainsi que sur les portes des tours de Bakou et de Loléy on peut lire les noms de tous les serviteurs qu'exigeait le luxe des souverains : pour le service de la table, des décortiqueurs de riz, des nettoyeurs de riz, des cuisiniers, des pâtissiers ; pour le plaisir des yeux et de l'ouïe, des danseuses, des cantatrices, des joueurs d'instruments divers ; pour les soins de la santé, des médecins et des sages-femmes ; pour l'entretien des domaines, des jardiniers, aidés de fleuristes et de tresseurs de guirlandes. Et puis des gardiens de l'or et de l'argent, des gardiens du feu sacré, des gardiens des portes, des porteurs de parasols et de chasse-mouches, des conducteurs d'éléphants. On pense au dénombrement de l'armée d'esclaves qui accompagnait Xerxès en Grèce. Ces mêmes stèles nous apprennent aussi, par la liste des dons faits au temple, quels étaient à cette époque les principaux produits agricoles et industriels du pays : ils consistaient en coton, sésame, pois, cire, miel, nattes, cannelle, chaux.

Les inscriptions d'Angkor-Vat nous font connaître les idées morales et religieuses des Khmers, idées conformes du reste à la doctrine brahmanique. Elles sont placées sur la face sud des galeries du premier étage. Elles accompagnent les bas-reliefs, auxquels elles servent de légendes explicatives. Dans les scènes infernales¹ par exemple on voit des damnés frappés à coups de massues : la légende

1. Voir deuxième partie, chap. IV.

nous enseigne que ce sont « ceux qui médisent des dieux, du feu sacré, de leur précepteur, des Brahmanes, de ceux qui observent la loi morale, des adorateurs de Çiva, de leur père, de leur mère, de leurs amis. » — « Ceux qui désirent le meurtre et l'assassinat, qui désirent l'oppression d'autrui, qui font souffrir autrui et agissent avec violence » sont écrasés par couples. — « Ceux qui prennent la terre d'autrui, la maison, la demeure, le bien d'autrui » sont entassés dans du plomb fondu. — « Ceux qui incendient la maison d'autrui, qui incendient les forêts, qui donnent du poison aux autres », sont lancés dans des brasiers. — Des démons jettent par couples dans des réseaux et lardent à coups de piques « ceux qui font avorter la femme d'autrui, ou qui vont vers la femme d'un ami. » — « Ceux qui volent les liqueurs fortes, les femmes d'autrui, qui s'approchent des épouses d'un rang inférieur » sont déchiquetés par des oiseaux de proie et précipités dans un lac de pus liquide et gluant¹.

Ainsi les inscriptions en langue khmère présentent un intérêt bien autrement puissant que les inscriptions en sanscrit. Mais leur déchiffrement offre des difficultés capables d'effrayer les plus braves et de lasser les plus patients. Il faut espérer pourtant qu'on parviendra à triompher de tous les obstacles qui entravent la marche en avant. Car les monuments avec leurs stèles écrites et leurs bas-reliefs sont comme une magnifique histoire illustrée. Le livre est ouvert devant nous : on n'a pu encore en expliquer que quelques lignes ; puisse-t-on le lire un jour dans son entier !

1. Ces inscriptions ont été traduites par M. Aymonier, *Journal Asiatique*.



BAS-RELIEF D'ANGKOR-VAT. — PRINCE AU MILIEU DE SES FEMMES
(Musée Khmer.)

CHAPITRE X

L'ARCHITECTURE KHMÈRE ET L'ART ANCIEN

L'architecture khmère présente un caractère d'originalité indiscutable: le trait le plus saillant est la forme pyramidale qu'affectent en général les monuments. Ils empruntent à cette disposition un aspect de grandeur et de majesté imposantes: l'œil est saisi à la vue de ces prodigieuses hauteurs qui ne semblent jamais grêles, parce qu'elles ont toujours une base très large et qu'elles ne s'élèvent que progressivement, par gradations habilement ménagées. Ce ne sont

pas là les œuvres d'une imagination exubérante et désordonnée : c'est véritablement du grand art.

Cette architecture est certainement d'origine indoue, et nous en avons des preuves convaincantes. C'est d'abord l'histoire, qui nous montre que la civilisation khmère commence seulement après l'invasion de Préa-thong. C'est aussi l'examen même des monuments. Ainsi nous retrouvons, dans les pagodes des deux pays, des tours et des galeries harmonieusement combinées. Cependant plusieurs distinctions s'imposent. La tour indoue est tantôt ronde, tantôt cubique et souvent terminée par une petite terrasse plane ; les tours d'Angkor au contraire ont un aspect cylindro-conique et s'élèvent en pyramides décroissantes¹.

Dans les deux pays, la disposition des cours intérieures est la même ; elles sont entourées d'une colonnade en forme de cloître. Mais la galerie de l'Inde n'a pas de voûte : elle est surmontée d'une terrasse plate, sur laquelle on peut toujours superposer des étages avec régularité. La galerie khmère est couverte d'une voûte ogivale qui s'appuie sur un mur plein ou sur un entablement supporté par des piliers. — Les escaliers indous, étroits et raides, sont pris dans l'épaisseur des murs. Les escaliers khmers, larges, majestueux, bordés de songes symétriques, sont exposés aux regards et fournissent un motif de décoration. — Les murailles extérieures des édifices de l'Inde sont souvent peintes en rouge foncé. Au Cambodge, on n'a trouvé trace de couleur que dans la galerie cruciforme d'Angkor-Vat et dans les galeries de Bayon. — Il est encore une autre différence, tout à l'avantage de l'art khmer. Les bas-reliefs indous, très riches d'ailleurs, présentent quelques surcharges : la profusion des détails est telle, qu'elle produit souvent la confusion, et l'œil s'égaré au milieu de ces innombrables ornements. Il y a plus de régularité dans la décoration cambodgienne : les personnages sont

1. Un grand nombre de temples indous se terminaient par un dôme évasé ou par une coupole renflée sur les côtés. Mais tous ces monuments datent de la conquête musulmane, c'est-à-dire de la fin du x^e siècle. On ne saurait donc les rapprocher des édifices khmers, qui pour la plupart étaient déjà achevés à cette époque.

nombreux, mais chacun joue un rôle déterminé dans la scène où il est placé. Il en résulte plus de clarté, et par suite un plaisir plus vif pour les yeux et l'esprit.

Quelles causes peut-on donner aux changements qu'a subis l'art indou en pénétrant en Indo-Chine? Comme on l'a dit déjà¹, on ne saurait y voir l'influence malaise, sauf sur un seul point: peut-être la plus grande régularité de l'ornementation khmère est-elle due à l'intelligence pratique des commerçants malais, qui ignoraient les rêveries et les contemplations si chères aux riverains du Gange. Mais ce ne sont pas les Chams, peuples barbares, qui ont inventé la voûte.

Doit-on alors attribuer une influence à la civilisation chinoise sur l'architecture khmère? La situation géographique pourrait le faire supposer: l'Indo-Chine en effet est reliée au Céleste Empire par une route naturelle, la vallée du Mékong, et les fils de Han sont des commerçants trop entreprenants pour n'en avoir pas tiré profit. Mais les rapports entre les deux peuples ont dû se borner à de simples relations d'affaires, car les règles de leur esthétique mutuelle procèdent de deux conceptions de l'art absolument opposées.

La caractéristique de l'architecture chinoise est la forme recourbée des toits, qui rappelle de tout point la disposition d'une toile de tente. Dans les monuments khmers cette forme ne se retrouve presque jamais, et jamais la courbure n'est aussi accentuée. Les pagodes et les palais de l'Empire du Milieu ne sont qu'une agglomération de parties toutes semblables, ce qui est une cause de monotonie. Les édifices du Cambodge excitent au contraire l'admiration par leur infinie variété, qui sans nuire le moins du monde à la beauté de l'ensemble, produit les effets les plus divers suivant le point de vue où l'on se place.

Si nous entrons dans le détail, nous remarquons mêmes différences. Tandis que la colonne chinoise, semblable au pieu qui

1. Deuxième partie, ch. I, page 49.

soutient la tente, n'a ni base ni chapiteau et va en s'amincissant vers le haut, la colonne khmère a base et chapiteau ornés de fines moulures. Les incrustations de cuivre, d'ivoire, de nacre, de porcelaine, si recherchées des architectes chinois, sont très rarement employées par les artistes khmers, et c'est là chez ces derniers, on en conviendra, l'indice d'un goût supérieur, car la véritable beauté consiste dans la simplicité et la mesure. Il n'y a donc que très peu de rapports entre l'architecture de l'ancien Cambodge et celle de la Chine. En peinture, au contraire, on peut faire quelques rapprochements. On a signalé plus haut¹ la décoration de l'architrave et de la corniche de la galerie en croix d'Angkor-Vat: les teintes jaunes et vertes sont de pur style chinois.

En somme, on se trouve dans l'impossibilité d'expliquer à qui les Khmers doivent la découverte de la voûte et l'on en est réduit à croire qu'ils ont inventé par eux-mêmes cette forme nouvelle. Le fait n'a d'ailleurs rien d'improbable. Il a suffi à Callimaque de voir une feuille d'acanthé se courber sous le poids d'une pierre pour imaginer le chapiteau corinthien. Qui sait si l'aspect des arcs de bambous ou la vue d'une caverne naturelle n'a pas été une source d'inspiration pour un artiste de génie?

*
* *

Plusieurs siècles avant que l'occupation de la vallée du Mékong par des aventuriers indous donnât naissance à l'Etat khmer, le bassin Méditerranéen voyait s'élever de puissants empires qui atteignaient rapidement un haut degré de civilisation. Phénomène singulier, et dont de plus compétents donneront peut-être un jour l'explication, l'art égyptien et l'art assyrien présentent de nombreuses analogies avec celui de l'ancien Cambodge.

Quelle est en effet la disposition d'un temple dans l'ancienne

1. Deuxième partie, chap. IV.

Egypte? Deux pylônes pyramidaux sont reliés entre eux par une construction moins élevée, percée d'une porte médiane qui donne accès sur un « dromos », longue avenue bordée de sphynx colossaux. Le monument principal, qui contient le sanctuaire, offre une façade ornée de statues: une porte la traverse et fait pénétrer dans une cour intérieure, entourée de galeries dont les plafonds sont soutenus par des colonnes. Les parois de ces galeries sont couvertes de bas-reliefs représentant des faits mémorables de l'histoire nationale, des travaux d'agriculture, des scènes mythologiques; des bordures d'ornements où domine la fleur de lotus entourent ces sculptures. N'y a-t-il point là certaines ressemblances frappantes avec les monuments de l'Indo-Chine? N'est-il pas impossible de ne pas rapprocher les pylônes d'entrée de la galerie à tours qui précède la pagode d'Angkor-Vat; l'avenue bordée de sphynx, des chaussées bordées de géants qui soutiennent des nagas? N'avons-nous pas constaté dans les édifices des deux nations mêmes galeries à colonnes, mêmes cours intérieures, même disposition des bas-reliefs? Sans doute il y a de profondes différences. Les Egyptiens construisaient leurs murs extérieurs obliquement, les Khmers se contentaient de leur donner un léger fruit; les premiers n'ont jamais employé la voûte dont l'usage était constant chez les seconds. Mais on n'en doit pas moins reconnaître qu'il y a entre ces deux arts de remarquables analogies.

Elles sont beaucoup moins nombreuses entre l'art khmer et l'art assyrien. Là, en effet, on ne peut guère faire que deux rapprochements. La tour à étages des Ninivites, formée par des cubes ou des cylindres superposés, découle évidemment du même principe que certains édifices khmers, tels que la pyramide de Ka-Kéo par exemple¹. En second lieu les taureaux ailés des portes de Khorsabad font songer aux garudas d'angles de Ponteay-préa-Khan. Mais tout le reste, plan, matériaux, décoration, est absolument différent.

1. La description de ce monument a été donnée par M. Delaporte. *Voyage au Cambodge*, p. 299.

En ce qui concerne la sculpture, c'est au contraire entre l'Assyrie et le Cambodge que les similitudes sont les plus nombreuses. La sculpture égyptienne est hiératique, par suite de l'influence prépondérante de la religion. Les membres sont raides et grêles, les vêtements à peine indiqués. L'art est purement idéaliste : tout est sacrifié à l'expression du visage, qui respire en effet la foi sereine et profonde. Les Assyriens au contraire ont traité leurs personnages avec une certaine vérité anatomique : leurs animaux surtout sont d'une remarquable exactitude. Le soin qu'ils ont apporté à l'exécution des détails prouve qu'ils étaient réalistes : les rois sont habillés de vêtements richement brodés, parsemés de rosaces et bordés de franges ; une tiare en forme de cône tronqué, surchargée d'ornements, couvre leur tête ; leur main droite s'appuie sur la poignée d'un glaive court tenu horizontalement. D'ailleurs un grand défaut gêne ces sculptures, c'est que presque toujours la tête est de face et le corps de profil. Nous retrouvons dans la sculpture khmère mêmes qualités et mêmes défauts : même précision dans le modelé des membres, même soin dans l'exécution des détails, même disposition choquante des jambes par rapport au buste. Il y a pourtant des différences. Ainsi la coiffure conique des statues khmères est ciselée et ornée de perles comme celle des statues assyriennes ; mais tandis que celles-ci sont complètement vêtues, celles-là sont généralement nues jusqu'à la ceinture. De même, si nous passons à l'examen du visage, nous remarquerons qu'il est beaucoup plus expressif dans les œuvres cambodgiennes, et sous ce rapport la statuaire khmère est plus voisine de la statuaire égyptienne que de celle de l'Assyrie. Les dieux et les rois de Khorsabad ont l'air plus violent que terrible ; ceux de Thèbes et d'Angkor ont une expression tantôt calme et sereine, tantôt irritée, mais toujours pleine de justesse et de vérité.

Un dernier trait bien remarquable de la sculpture khmère, et qui lui est particulier, c'est la chasteté. Dans aucun bas-relief on ne trouverait même l'apparence d'un sujet obscène. Telle était la

réserve des artistes que dans la statue absolument nue du Roi Lépreux, qui se dresse sur la Grande Terrasse de Pimean-acas, on n'a figuré aucun indice de son sexe.

*
* *

Résumons en peu de mots ces quelques observations.

L'ethnographie, l'histoire, l'archéologie sont d'accord pour attribuer à l'art khmer une origine aryenne. Ni les Chams, ni les Malais n'étaient capables d'inventer un style architectural aussi grandiose. Ce sont les Indous venus de la vallée du Gange avec Préa-thong, au cinquième siècle avant J.-C., qui doivent en être considérés comme les créateurs. Maintenant, comment expliquer que ces Aryens, sans rien emprunter à leurs voisins de Chine, se soient écartés aussi profondément des modèles d'architecture qu'ils avaient eus dans leur première patrie? A quelles causes attribuer les analogies réelles que l'on découvre entre cet art et celui des peuples du bassin méditerranéen? Questions graves et complexes, que l'avenir éclairera peut-être, mais qui nous semblent insolubles dans l'état actuel de nos connaissances.

Tout ce que nous voulons retenir de cette comparaison tentée par nous, c'est que, tout en présentant des points de similitude avec les autres architectures (et cette similitude est obligée, car les règles de l'art sont invariables), l'architecture khmère possède cependant une originalité véritable, originalité qui est atteinte non point par des procédés extraordinaires et compliqués, mais par les moyens les plus naturels, c'est-à-dire la correction du plan, l'harmonie des parties, l'élégance de l'ornementation.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DE SAIGON A ANGKOR

- Ch. I^{er}. — SAIGON. — L'arrivée; le cap Saint-Jacques; le Don-naï; la rivière de Saïgon. — La ville: les quais et la rue Catinat; la Cathédrale; le Palais du Gouvernement; le Jardin de la Ville; les Casernes; le Jardin botanique; l'Arsenal. — Les mœurs: la promenade; isidores et malabares; la route de Gia-Dinh; la plaine des Tombeaux; le quai des Messageries; la gare de Mytho. — Le marché: acheteurs, marchands, produits; le marché du soir. — Cholon: animation de la ville; ses pagodes; ses théâtres. Cholon est une cité purement chinoise. 1
- Ch. II. — PHNOM-PENH. — De Saïgon à Phnom-Penh. — Phnom-Penh: situation; importance que lui donnent son commerce et la présence du roi. Le Palais royal: partie européenne; partie cambodgienne, fêtes et ballets. L'Eglise. La Résidence de France. Autres édifices européens. Pagodes. — Races: Cambodgiens, Tagals, Annamites. — Oudong: palais et pagode de la reine-mère; tombeaux royaux. — Restes de l'architecture khmère. 15
- Ch. III. — LE TONLÉ-SAP. — Le Véal-Phoc. — Le Tonlé-Sap: situation géographique; description; couleur de ses eaux; variations de son niveau. — La pêche: organisation d'une pêcherie, rôle des hommes et des femmes. — Les tributaires du Tonlé-Sap et les provinces riveraines: rive droite, Battambang, Pursat, Kompong-Chnang; rive gauche, pays des Kongs et province de Siem-Reap 25
- Ch. IV. — SIEM-REAP. — Situation géographique. — Description: les forêts; la rivière; les cultures; l'industrie; le commerce. — Races: Cambod-

giens, Chinois, Siamois. — Costumes. Mœurs : condition de la femme ; mariages, funérailles. — Siem-Reap : la ville populaire ; la ville officielle ; le gouverneur ; les bonzeries. — Siem-Reap vestibule d'Angkor	33
--	----

DEUXIÈME PARTIE

LES RUINES

Ch. I ^{er} . — APERÇU HISTORIQUE. — Principaux voyages d'exploration aux ruines khmères : les Portugais, les Espagnols et les Hollandais au xvii ^e siècle ; relation chinoise traduite par Rémusat ; missions de Mouhot, de Bastian, de Doudart de Lagrée, de Delaporte, de Fournereau. — Situation géographique des monuments étudiés par la mission Fournereau. — Résumé de l'histoire du Cambodge : les Ciampas et les Malais ; l'invasion indoue ; la période brillante jusqu'au x ^e siècle ; la décadence (xiii ^e s.) ; la soumission à l'Annam et au Siam (xviii ^e s.) ; le protectorat français (xix ^e s.).	45
Ch. II. — RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX. — Analogies que présentent tous les monuments. — Matériaux : pierre (grès et bien-hoa) ; brique ; bois. — Construction : murs ; voûtes ; tours ; portes ; péristyles ; escaliers ; terrasses ; chaussées ; édifices ; srâs. — Décoration. La flore : fleur de lotus. La faune : éléphant, serpent, aigle, singe, bœuf, lion, animaux divers. Ganesa. Divinités inférieures : Rheou, Rakshasas, Dévas, Tévadas, Apsaras. Divinités supérieures : Brahma, Vishnou, Çiva, Kali, Bouddha. Le Lingam. — Procédé de sculpture des Khmers. Polychromie	55
Ch. III. — LE BRAHMANISME ET LE BOUDDHISME. — Influence différente des deux religions sur la civilisation et l'art. — Le Brahmanisme. Brahm, l'être suprême. La trimourti : Brahma, dieu créateur ; Çiva, dieu destructeur ; Vishnou, dieu conservateur. — Principes fondamentaux du brahmanisme : unité divine ; âme du monde ; hiérarchie des êtres. — Le Bouddhisme. Vie de Bouddha ; ses analogies avec la vie de Jésus. Principes fondamentaux du bouddhisme : unité divine, égalité des hommes ; nécessité de la vertu. — Le bouddhisme, moralement supérieur au brahmanisme, lui est inférieur intellectuellement : il paralyse les esprits et détruit l'activité	79
Ch. IV. — ANGKOR-VAT. — Date probable. — Mur d'enceinte ; chaussée d'accès ; entrée monumentale. — Chaussée intérieure ; terrasse cruciforme. — Le Temple. Premier étage : péristyles et galeries ; description des bas-reliefs ; cour intérieure non dallée. Deuxième étage : galerie en croix richement décorée ; escaliers couverts ; galeries, péristyles et tours ;	



TABLE DES MATIÈRES

197

cour intérieure dallée. Troisième étage : galeries rectangulaires et galerie en croix ; tours d'angles et préa-sat central. — Décoration : sculptures, statues, escaliers. Canalisation pour l'écoulement des eaux. — Négligence des bonzes chargés de l'entretien ; dégradation du monument. 93

Ch. V. — ANGKOR-THÔM. — Mur d'enceinte ; chaussées d'accès ; portes monumentales. — Bayon, édifice rectangulaire à trois étages surmontés de tours, dominés par un énorme préat-sat central ; description des bas-reliefs du premier et du second étages. — Bapuon, monument pyramidal à quatre étages ornés de tours, précédé d'une chaussée et d'une entrée monumentale qui rappellent celles d'Angkor-Vat ; bas-reliefs du deuxième étage. — Piméan-acas, édifice à trois gradins avec tour centrale, enfermé dans une double enceinte et entouré de constructions secondaires. En dehors de l'enceinte, Grande Terrasse couverte de bas-reliefs et terminée par le Belvédère du Roi Lépreux. — Prasat-suor-pot, ensemble formé de deux bâtiments rectangulaires précédés de dix tours alignées. — Préa-pithu : groupe considérable comprenant cinq édifices, trois terrasses et de nombreux sràs. — Tous les monuments qui sont restés avaient une destination religieuse, les autres ont disparu. 111

Ch. VI. — MONUMENTS DE LA RIVE DROITE. — Phnom-Crôm, monument construit sur une colline au bord du lac. — Athvéa, petit sanctuaire orienté à l'ouest contrairement à la coutume. — Phnom-Bakheng, édifice à cinq terrasses élevé sur une hauteur et entouré de constructions secondaires. — Baräi-mé-baune, lac pour les fêtes nautiques et palais de bain des rois khmers. — Ponteay-prea-khan, citadelle renfermant l'épée sacrée. — Chau-sëi-tëvada et Thamma-nân, monuments voisins et semblables, d'une grande richesse de décoration. — Prasat-neak-pon, terrasse elliptique dominant un vaste champ de manœuvres 139

Ch. VII. — MONUMENTS DE LA RIVE GAUCHE. — Spean-thmâ-crom, vieux pont khmer. — Prasat-kéo, grand édifice à cinq terrasses rectangulaires, resté inachevé. — Ta-prôm, monument à trois galeries rectangulaires et concentriques de même plan, dominées par un préat-sat central ; Kedëi, bâtiment rectangulaire à deux galeries concentriques, enfermé dans une enceinte ; Srâ-srang, immense pièce d'eau munie d'un embarcadère. Ces trois édifices étaient trois parties d'un même tout. — Bachoum, construction formée de deux terrasses superposées portant trois tours. — Mé-baune, ensemble de trois terrasses superposées et de quatre tours en briques. — Prea-rup, monument à trois terrasses avec tours en briques et préa-sat central 153

Ch. VIII. — MONUMENTS VOISINS DU LAC. — Bakong, pyramide à cinq étages entourée de huit tours et enfermée dans une double enceinte. — Bakou, plateforme surmontée de six tours et contenue dans une enceinte percée de quatre portes. — Loléy, groupe de quatre tours élevées sur deux terrasses superposées. — Tous ces monuments sont en briques et ornés de moulures en mortier. 167

- Ch. IX. — LES INSCRIPTIONS. — Diverses familles de langues. Le khmer, langue agglutinante ; le sanscrit, langue à flexions ; antipathie entre les deux idiomes. La langue khmère emprunte l'écriture sanscrite. — Inscriptions sanscrites : Ang-Chumnik ; Han-Chey ; Bakong ; Bakou ; Loley ; Angkor-Vat. — Inscriptions khmères : Bakou ; Loley ; Angkor-Vat. Leur intérêt historique 179
- Ch. X. — L'ARCHITECTURE KHMÈRE ET L'ART ANCIEN. — Origine indoue de l'art khmer ; ses caractères particuliers. Les modifications subies par l'architecture des Aryens d'Indo-Chine ne sont pas dues à l'influence chinoise, elles sont l'œuvre personnelle des artistes khmers. — Analogie entre les monuments du Cambodge et les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie ; la sculpture dans ces trois pays. — Originalité de l'art khmer, caractérisée par l'harmonie et la mesure. 187

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I^{er}

	Pages
1 Messageries maritimes.	1
2 Le jardin de la ville. — Palmier du voyageur	5
3 Arroyo chinois à Cholon.	13

CHAPITRE II

4 Entrée du Palais du roi	15
5 Tombeaux de bonzes	19
6 Les bains du roi.	21
7 Dragons fantastiques	23
8 Pagode du grand Bouddha. — Linteau de porte.	24

CHAPITRE III

9 Une pêcherie sur le lac	25
10 Village flottant.	27

CHAPITRE IV

11 Bonze, lion et tombeau	33
12 Un borasus	35
13 Indigènes du Cambodge Siamois.	39

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II

14	Bas-reliefs d'Angkor-Vat. — Exploits d'Hanumant (Musée khmer).	55
15	Bas-reliefs d'Angkor-Vat. — Défilé de l'armée (Musée khmer)	65
16	Amortissement de balustrade. — Le Naga (Musée khmer).	66
17	Le Song (Musée khmer).	68
18	Une Tévada. — Tour médiane de l'entrée monumentale d'Angkor-Vat	71
19	Une Tévada. — Tour médiane de l'entrée monumentale d'Angkor-Vat	73
20-21	Brahma. — Bouddha (Musée khmer).	74
22	Angkor-Vat. — Pilastre inachevé du deuxième étage	76
23	Angkor-Vat. — Galerie de l'entrée monumentale. Décoration d'un lambris	77

CHAPITRE III

24	Guerrier gardien des temples bouddhiques (Musée khmer)	79
25	Le Bouddha dans sa jeunesse (Musée khmer).	91

CHAPITRE IV

26	Angkor-Vat. Première terrasse cruciforme.	93
27	Angkor-Vat. — Entrée monumentale. Décoration d'un lambris.	95
28	Bas-reliefs d'Angkor-Vat. — Mêlée de singes et de guerriers (Musée khmer).	99
29	Bas-reliefs d'Angkor-Vat. — Fragment du barattement de la mer de lait (Musée khmer).	101
30	Bas-reliefs d'Angkor-Vat. — La mort d'Hanumant (Musée khmer).	103
31	Angkor-Vat. — Murs d'angle d'une tour : Tévadas portant la fleur de lotus.	109

CHAPITRE V

32	Fragment d'un tympan de fronton : danse d'Apsaras (Bayon).	111
33	Amortissement de balustrade : le Garuda sur le Naga (Bayon)	137

CHAPITRE VI

34	Le Song (Phnom-Bakheng).	139
----	----------------------------------	-----

CHAPITRE VII

35	Géant porteur du naga (chaussée de Pontéay-prea-khan)..	153
----	---	-----

TABLE DES ILLUSTRATIONS

201

CHAPITRE VIII

36 Stèle d'Angkor-Vat. 167

CHAPITRE IX

37 Stèle d'Angkor-Vat. 179

CHAPITRE X

38 Bas-relief d'Angkor-Vat. — Prince au milieu de ses femmes (Musée khmer). . . 187

TABLE DES PLANCHES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I^{er}

	Pages
1 Saïgon. — Rue Catinat	3
2 Id. — Cathédrale.	4
3 Id. — Palais du Gouvernement	6
4 Environs de Saïgon. — Village annamite.	9
5 Cholon. — Entrée d'une pagode chinoise.	11

CHAPITRE II

6 Phnom-Penh. — Palais du roi : constructions européennes	16
7 Id. — Palais du roi : partie cambodgienne	17
8 Id. — Pagode du chef suprême des bonzes.	18
9 Id. — Pagode du chef suprême des bonzes : vue intérieure.	19
10 Id. — Résidence de France.	20
11 Oudong. — Pagode de la reine mère.	22

CHAPITRE IV

12 Siem-Reap. — Norias dans la rivière	34
13 Halte d'indigènes sur la chaussée d'Angkor-Vat.	47
14 Siem-Reap. — Le pont roulant.	41
15 Id. — Résidence du Gouverneur.	42

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I^{er}

Carte indiquant l'emplacement des ruines.	48
---	----

CHAPITRE IV

16	Angkor-Vat. — Vue générale	93
17	Id. — Plan restauré	94
18	Id. — Coupe longitudinale ouest-est (état actuel).	94
19	Id. — Tour médiane et Galerie monumentale	95
20	Id. — Entrée monumentale : face intérieure.	95
21	Id. — Vue prise du péristyle de l'entrée ouest : chaussée intérieure.	96
22	Id. — Premier étage, angle sud-ouest.	97
23	Id. — Galerie des Bas-reliefs.	98
24	Id. — Bas-relief de la Galerie ouest.	98
25	Id. — Galerie en croix	103
26	Id. — Statues dans la Galerie en croix.	103
27	Id. — Galerie en croix, vue extérieure	104
28	Id. — Péristyle sur cour. — 2 ^e étage, face est.	105
29	Id. — Edicule de la cour du 2 ^e étage, face ouest.	105
30	Id. — Grand escalier de 13 m. 10, du 2 ^e au 3 ^e étage, face ouest.	105
31	Id. — Vue prise de la tour nord-est du 2 ^e étage.	106
32	Id. — Tour centrale, angle sud-est.	107
33	Id. — Coupe transversale des 2 ^e et 3 ^e étages (restauration).	108
34	Id. — Fausse porte de la Galerie ouest. — Terrasse cruciforme du 1 ^{er} étage (restauration).	108

CHAPITRE V

35	Angkor-Thôm. — Porte de l'enceinte, côté sud.	112
36	Bayon. — Tourelle et tours du 3 ^e étage.	115
37	Id. — Tours centrales du 3 ^e étage	115
38	Id. — Petite tour du 3 ^e étage.	116
39	Bapuon. — Plan (restauration).	120
40	Id. — Angle de Galerie du 1 ^{er} étage.	120
41	Id. — Deuxième étage, face nord	121
42	Id. — Tour milieu du 2 ^e étage, angle nord-ouest	121
43	Id. — Galerie du 2 ^e étage, face sur cour	121
44	Id. — Une des tours d'angle du 2 ^e étage	121
45	Id. — Tour milieu du 2 ^e étage, face sur cour (restauration).	122
46	Id. — Bas-reliefs du péristyle de la tour milieu du 2 ^e étage, face est	123

TABLE DES PLANCHES

205

47	Bapuon. — Façade principale (restauration).	123
48	Pimean-Acas. — Porte nord, face sud.	125
49	Id. — Monument principal, face nord.	126
50	Id. — Marche d'éléphants : haut-relief sur les murs de soutènement de la grande terrasse, côté sud.	127
51	Id. — Grande terrasse. — Garudas et Songs.	128
52	Id. — Grande terrasse. — Deuxième palier de l'avant-corps central.	128
53	Id. — Angle nord de la grande terrasse. — Soubassement d'une tour ruinée.	128
54	Id. — Belvédère du Roi Lépreux.	129
55	Id. — Belvédère du Roi Lépreux, face sud.	129
56	Id. — Statue du Roi Lépreux.	129
57	Prasat-suor-pot. — Une des tours.	130
58	Prea-Pithu. — Edifice au Nord, face ouest.	135

CHAPITRE VI

59	Phnom-Bakheng. — Entrée est.	142
60	Id. — Tours des 2 ^e et 3 ^e étages, angles sud-ouest.	144
61	Barai-mé-baune. — Tour milieu, face est.	146
62	Id. — Une des tours de l'enceinte, face est.	146
63	Thamma-nân. — Murs d'angle de la tour centrale.	148
64	Chau-sei-tévada. — Edicule : face postérieure.	149
65	Ponteay-prea-khan. — Chaussée est : Géant porteur du Naga.	150
66	Id. — Premier mur d'enceinte : Garuda en cariatide.	150
67	Id. — Une des portes de la première enceinte.	150
68	Id. — Cour intérieure.	151
69	Id. — Edicule central.	151

CHAPITRE VII

70	Ta-prôm. — Bas-reliefs de la première galerie.	157
71	Id. — Id.	157
72	Id. — Fausses baies et niches ogivales de Tévadas.	157
73	Id. — Fausse baie à claustras.	157
74	Id. — Porte d'entrée d'une des galeries.	157
75	Id. — Tour de la deuxième galerie, face est.	157
76	Village de Lahâl, au nord de Ta-prôm.	158
77	Kedéi. — Une des portes de l'enceinte.	160
78	Id. — Fronton d'une des portes de galerie.	160
79	Id. — Baies et niches ogivales de Tévadas.	160
80	Bachoum. — Une des tours : face est.	162
81	Mé-baune. — Tour centrale.	163
82	Id. — Fausse porte d'une des tours, face nord.	163
83	Id. — Id. face sud.	163
84	Id. — Linteau : porte est d'une des tours.	163
85	Prea-rup. — Tour d'angle et soubassement de la tour centrale.	164
86	Id. — Fausse porte et angle d'une tour.	164

CHAPITRE VIII

87	Bakong.	— Une des huit tours, face nord.	170
88	Id.	— Linteau de porte d'une des tours, face est.	170
89	Id.	— Fausse porte d'une des tours, face nord.	170
90	Id.	— Edicules en briques, face ouest.	171
91	Bakou.	— Entrée est.	172
92	Id.	— Les tours	173
93	Id.	— Tour centrale : porte est	173
94	Id.	— Fausse porte d'une des tours de la première ligne : face nord	174
95	Id.	— Fausse porte d'une des tours de la deuxième ligne : face sud.	175
96	Loléy.	— Les tours : face est.	175
97	Id.	— Soubassement d'une des tours.	175
98	Id.	— Porte d'une des tours : face est.	176
99	Id.	— Porte est d'une des tours	176
100	Id.	— Id.	176



